

# Un prince capétien dans les terres du Nord

L'action de Charles de Valois aux frontières septentrionales du royaume de France

Mémoire réalisé par  
**Thierry Mouthon**

Promoteur(s)  
**Gilles Lecuppre**

Année académique 2016-2017  
**2<sup>e</sup> Master en histoire en finalité approfondie**

Thierry Mouthon  
Hist 22MA / 6952-11-00

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique [www.uclouvain.be/fial](http://www.uclouvain.be/fial)



## *Remerciement :*

Je remercie mes parents ainsi que mon frère, pour le soutien qu'ils m'ont apporté durant la période de rédaction de ce mémoire. J'adresse un remerciement particulier à mon promoteur, monsieur Gilles Lecuppre, pour m'avoir encouragé à réaliser cette recherche sur Charles de Valois, et je le remercie également pour ses conseils.

Je remercie également madame Galou pour m'avoir donné le goût des études, et du dépassement de soi.



ANNÉE ACADÉMIQUE : 2016-2017

SESSION : aout 2017

NOM : Mouthon

PRÉNOM : Thierry

TITRE DU MÉMOIRE : Un prince capétien dans les terres du Nord : l'action de Charles de Valois aux frontières septentrionales du royaume de France

PROMOTEUR : Gilles Lecuppre

### **Résumé du mémoire en 12 lignes :**

Charles de Valois était le frère cadet de Philippe le Bel. On le retient également pour avoir été le père de Philippe VI (le premier roi Valois). Pourtant, le prince a eu une vie propre, et cette étude vise à la mettre en lumière. Mais plutôt que de faire une simple biographie, elle vise à comprendre son action dans un espace précis (les principautés du nord : Flandre, Hainaut, Brabant, Artois, Namur, Hollande). Des actions qui sont à la fois militaires, car Charles de Valois a principalement été un chef de guerre au service de son frère, mais aussi des actions d'autres types (affaires matrimoniales, politiques, diplomatiques). Pour se faire, l'étude s'appuie sur les chroniqueurs qui ont relatés les actions du prince. Ce qui a également été mis en avant, c'est son statut de prince cadet, et une comparaison a été faite avec d'autres princes dans la même situation. Au final, nous avons pu voir que Charles de Valois était à la fois un prince fidèle à la couronne, mais aussi un prince qui a pu par moment jouer sa carte personnelle. Nous avons également pu constater que si le prince a parfois pu mener des actions à l'extérieur des marches du Nord, cela ne l'empêcha pas d'être préoccupé par les événements qui s'y déroulaient.



## *Introduction*

### *Présentation :*

Les derniers capétiens ont fait l'objet de nombreuses études. La bataille de Courtrai en 1302 a beaucoup passionné les contemporains et, par la suite, les historiens. Le règne de Philippe le Bel lui-même est richement documenté. Pourtant, dans son ombre, un personnage central dans la généalogie royale française a fait l'objet de peu de travaux. Il s'agit de Charles, connu comme étant le comte de Valois. Ce personnage qui a eu une vie riche, n'a été le sujet que d'une seule biographie écrite en 1900 par Joseph Petit. Ceci est déjà un fait interpellant. Pourquoi un personnage aussi important a-t-il été le centre d'attention d'aussi peu d'historien ? C'est la première chose qui nous a interpellés lorsque nous avons abordé le sujet, surtout lorsqu'on constate la richesse de cette période, au niveau des documents.

Si l'un de nos objectifs est de remettre en lumière Charles de Valois, il ne s'agira pas pour autant d'une biographie, car nous allons nous intéresser à l'action politique de Charles de Valois dans les principautés situées au Nord du royaume de France. Durant la période qui nous intéresse, les événements dans cet espace géographique sont tumultueux. A partir de là, nous allons étudier comment ce prince se comporte durant celle-ci et, pour être plus précis, quel rôle ce prince va jouer.

Lorsque l'on parle de principautés au Nord du royaume de France, cela ne signifie pas uniquement le comté de Flandre, le vassal du roi de France. Si celui-ci joue un rôle capital durant cette période, nous allons nous attacher à comprendre le rôle politique que joue chacune des autres principautés. Nous analyserons également quelle importance ont revêtu ces entités politiques dans la politique du royaume de France et, nous le verrons que ces relations avec la France ne datent pas de 1290. Nous verrons également l'influence culturelle qu'a exercée la France dans ces principautés.

## *Problématique :*

Comment comprendre l'action politique d'un prince capétien dans les principautés du Nord ? C'est une question qui va nous occuper tout au long de cette étude et pas de n'importe quelle manière. Principalement, cette action sera étudiée dans une limite spatiale que constituent les principautés du Nord. Celles-ci pour les définir autrement, incluent les principautés françaises situées au nord du royaume de France (dont la Flandre et l'Artois font partie), ainsi que les principautés à la frontière nord de ce royaume, et qui sont influencées par la France ou ont une influence dans la politique de ce royaume.<sup>1</sup> Cet espace donné sera également l'un des points importants de notre étude. A travers Charles de Valois, nous verrons son importance dans la politique française de l'époque. Au niveau temporel, cette étude se déroulera durant une période allant de 1290 à 1320, ce qui correspond à la période d'action du prince Charles de Valois dans la région qui nous intéresse.

Mais, par action, qu'entendons-nous ? Charles de Valois, en prince de son époque, était aussi un chef militaire. L'action politique durant cette période inclut les négociations de mariage, les missions diplomatiques. Demandons-nous également ce que l'on entend par prince Capétien. Charles de Valois était un prince de sang royal, fils de Philippe III et, de ce fait, un capétien lui-même. Nous allons donc explorer la vie de ce Capétien, et en dresser un portrait, voir comment un personnage dans sa position agit, son rôle dans la politique de son frère et de ses neveux. Cela signifiera également que nous observerons comment ce prince jouait sa carte personnelle, mais se mettait aussi au service de sa famille et de la couronne.<sup>23</sup> Enfin, nous ferons une recherche visant à savoir si Charles de Valois dans sa position de prince cadet, est un cas unique dans l'histoire royale française.

Nous parlions de portrait, que faut-il comprendre par-là ? Cela signifie que nous allons analyser comment le Prince était perçu par ses contemporains, comment son action était décrite, ce qui signifie que chaque mot du vocabulaire aura son importance. En faisant cela, nous dresserons un portrait idéal d'un prince durant cette période.

---

<sup>1</sup> Pour les nommer explicitement : le duché de Brabant, les comtés de Hainaut, de Namur, de Hollande, et dans une moindre mesure, les comtés de Zélande et de Luxembourg, ou encore l'évêché de Liège.

<sup>2</sup> Peut également renvoyer à l'appartenance à une même parentèle et le même lignage, dans ce cas le mot maison peut également être un synonyme. Le lignage est un système d'organisation sociale fondé sur la solidarité du groupe familial ainsi que sur la préservation du patrimoine, préservé en général au bénéfice des mâles et en particulier des aînés, toutefois avec une compensation pour les cadets ainsi que les filles. « Famille » dans, FAVIER J., *Dictionnaire de la France Médiévale*, Paris, Fayard, 1993, p. 401 ; « lignage » dans, FAVIER J., *Dictionnaire de la France Médiévale*, op. cit., p. 575.

<sup>3</sup> La couronne dans le cas présent, désigne à la fois le royaume de France, le domaine royal, ou encore le pouvoir souverain. « Couronne » dans, FAVIER J., *Dictionnaire de la France Médiévale*, op. cit., p. 315.

En d'autres termes, ce que cette étude propose, c'est d'explorer l'action d'un prince au sens large, dans un espace donné et dans une période également limitée, afin de comprendre la politique que pouvait mener un prince, pour son compte, mais également pour le compte de sa famille.

## Contexte :

### *Charles de Valois, l'homme qui voulait être roi :*

Charles de Valois est né en 1270, deux ans après son frère le roi Philippe le Bel. Il s'agit du plus jeune des frères du roi de France, issu du premier mariage entre Philippe III et Isabelle d'Aragon. Plus tard, celui-ci se remariera avec Marie de Brabant, fille d'Henri III de Brabant, marquant déjà l'importance de former une alliance avec une des principautés du Nord. De ce mariage, naissent trois autres enfants. Pour autant, c'est toujours à Charles de Valois que fit confiance le roi Philippe IV pour mener diverses opérations militaires, politiques et diplomatiques. De même que les successeurs de Philippe le Bel, les trois neveux de Charles lui feront également confiance.

La fidélité de ce prince peut-elle s'expliquer par un éventuel manque d'ambition ? *A priori*, la réponse est non. Dès son plus jeune âge, le jeune Capétien est couronné roi d'Aragon (1285).<sup>4</sup> Si l'opération menée par son père contre Pierre III d'Aragon se solde par un échec, ceci est déjà une première expérience pour le futur comte de Valois. Cette première couronne virtuelle n'est que la première d'une longue liste de couronnes que Charles tenta de s'accaparer tout au long de sa vie, de manière plus ou moins sérieuse. Ainsi, il fut empereur titulaire de Constantinople après son second mariage avec Catherine de Courtenay (qui dura de 1301 à 1307),<sup>5</sup> couronne qu'il tenta d'acquérir de manière effective en organisant une expédition contre Constantinople.<sup>6</sup> La tentative n'aboutissant pas, il fut tenté par rien moins que la couronne impériale (1308).<sup>7</sup> Plus tard encore, le beau-frère de Charles IV de France, Jean de Bohême, dans la perspective de se trouver un allié, proposa à Charles de Valois de reconstituer pour lui le royaume d'Arles (1324).<sup>8</sup> Ces quatre tentatives, plus ou moins sérieuses, tendent à prouver que le comte de Valois était un personnage non dénué d'intérêt personnel. Il est même intéressant de noter que les différents rois de France, que sont son père, son frère et ses neveux, lorsqu'ils l'encouragent dans ses tentatives, ce qui tend à montrer un intérêt pour eux-mêmes dans le fait de voir un autre Capétien revêtir une autre couronne, car il est intéressant d'avoir un allié en Europe.

---

<sup>4</sup> PETIT J., *Charles de Valois*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1900, p. 9-10 ; HÉLARY X. *L'armée du roi de France. La guerre de Saint Louis à Philippe le Bel*, Paris, Perrin, 2012, p. 25-26.

<sup>5</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 53-58.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 106-107.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 115-116.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 201.

Outre ces exemples, on peut remarquer que Charles de Valois mena différentes opérations personnelles, comme celle en Italie peu avant sa campagne pour réprimer les Flamands après Courtrai. Mais il mena diverses opérations pour le compte de la couronne de France et, ce qui nous intéressera, c'est de voir celle qu'il a menée dans le contexte septentrional du royaume. Le contexte dans lequel le frère cadet de Philippe IV est intervenu s'étend du début des années 1290 jusqu'aux années 1320. Lorsque l'on sait qu'il meurt à 55 ans, autant dire que cette zone géographique que constituent ces frontières au nord du royaume occupe une bonne partie de la vie du Capétien. Ce qui va nous intéresser, à travers lui, c'est de comprendre l'intérêt que ces régions ont dans la politique française. Mais aussi, d'observer comment un prince à l'ambition aussi peu cachée a pu ménager ses intérêts personnels pour se mettre au service de ses suzerains. Enfin, nous verrons comment les actions qu'il mena dans ces régions participèrent à construire son prestige personnel.

#### *Un cas unique dans l'histoire médiévale ?*

Un autre aspect que nous allons aborder dans cette étude, c'est de percevoir, si Charles de Valois, en sa qualité de cadet du roi de France Philippe le Bel, qui a joui d'une grande confiance de la part des derniers Capétiens, tout en ayant une grande marge de manœuvres, est un cas unique. D'emblée, nous pouvons répondre par la négative. D'autres personnages, comme Charles d'Anjou ou encore Philippe le Hardi, premier duc de Bourgogne Valois, étaient des princes cadets issus de la famille royale.

Le premier cité était le plus jeune frère de Louis IX (1214-1270). La comparaison entre lui et Charles de Valois semble pertinente, tant les similitudes entre les deux foisonnent. Tous deux fils d'un roi guerrier mort relativement jeune, ayant eu des frères aînés morts en bas âge, sont dans l'ombre d'un roi important. Ces similitudes ne s'arrêtent pas aux hasards de la vie, puisque tous deux ont joué leur carte personnelle, dans des régions similaires. Tout d'abord en Italie, où le jeune frère de Saint Louis fut plus heureux, puisqu'il devint roi de Sicile et joua, comme le fit par après le comte de Valois, le rôle d'arbitre auprès du pape. Plus intéressant encore, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle eurent lieu plusieurs conflits relatifs à la succession des comtés de Flandre et de Hainaut, et dans lesquels la France et Charles d'Anjou interviennent en prenant le parti de Marguerite de Flandre et des Dampierre contre les Avesnes. Des faits qui annoncent déjà ce qui se déroulera moins d'un demi-siècle plus tard sous le règne de Philippe IV. Un

premier constat peut déjà être fait que le royaume de France s'intéresse déjà à cette région, dont l'un des facteurs de conflit n'est autre que l'Ostrevant.<sup>9</sup>

L'autre prince cadet que nous avons cité, est le premier duc de Bourgogne Valois, fils du roi de France Jean II. A l'instar de ses prédécesseurs, il est le plus jeune frère de sa fratrie, frère de Charles V, un roi ayant marqué aussi durablement son époque. Là où ces prédécesseurs cadets ont tous deux eu des ambitions royales, dans le cas de Philippe, il en va tout autrement. Il est récompensé par son père pour son comportement lors de la bataille de Poitiers (1356), en recevant le duché de Bourgogne.<sup>10</sup> Si cette méthode de donner en apanage des terres pouvait servir à calmer les vellétés de ces princes cadets, sur le long terme, ce ne fut pas le cas, puisque l'ensemble territorial constitué par les ducs devint une épine dans le pied de la couronne de France. Du point de vue territorial, l'ambition de Philippe se marque également dans les régions septentrionales du royaume, notamment par son mariage avec Marguerite III de Flandre.<sup>11</sup>

De cette présentation de deux personnages similaires à Charles de Valois, on peut déjà tirer quelques constats. Tout d'abord, la continuité de la diplomatie dans nos régions qui se remarque dans la politique menée par ces trois princes. Outre cela, un intérêt personnel de ces princes qui ont eu à cœur de mettre tout en œuvre pour mener à bien leurs ambitions respectives. Ajoutons à cela une fidélité à la couronne, pour laquelle ils menèrent diverses missions. Intérêt personnel et intérêt familial, voici deux objectifs qui semblent être au centre des préoccupations de ces princes.

### *L'Angleterre et la Flandre*

Avant de s'attarder plus en détail sur la situation de ces différentes principautés ainsi que sur la ligne politique du royaume de France dans ces principautés septentrionales, évoquons d'abord la politique anglaise vis-à-vis de la Flandre, qui n'est pas sans rapport avec les événements qui vont se dérouler des années 1290 à 1320, durant lesquelles Charles de Valois est un des acteurs majeurs de la politique française.

---

<sup>9</sup> JEHEL G., *Charles d'Anjou. Comte d'Anjou et de Provence roi de Sicile et de Jérusalem. Un capétien en Méditerranée*, Amiens, CAHMER, 2005, p. 48.

<sup>10</sup> En ce qui concerne Philippe II de Bourgogne, le terme apanage n'est pas pertinent, car le roi lui fait un don pur et simple du duché de Bourgogne. SCHNERB B., *L'Etat Bourguignon*, Paris, Perrin, 2005, p. 40-42.

<sup>11</sup> Sur sa politique d'alliance. VAUGHAN R., *Philip the Bold. The formation of the Burgundian State*, Woodbridge, The Boydell Press, 2002, p. 81-91.

De 1294 à 1297, l'Angleterre se trouve opposée à la France, avec pour territoire d'opération le duché de Guyenne.<sup>12</sup> On notera d'ailleurs que Charles de Valois y mena des opérations pour le compte du royaume de France durant ce conflit. Alors que le conflit n'est pas tout à fait terminé, démarrent les troubles en Flandre, qui ne sont pas sans lien avec l'Angleterre. En effet, Gui de Dampierre est en friction avec Philippe IV, du fait de la lourde fiscalité royale que subit la Flandre. Le roi d'Angleterre Edouard Ier ne se prive pas de profiter de la situation et de tenter une alliance avec le comte de Flandre. C'est ainsi qu'en 1294 est arrangé un mariage entre Philippine, la fille de Gui, et le futur Edouard II. Pour cet arrangement, Gui, deux de ses fils, et Philippine, seront emprisonnés (cette dernière mourra en captivité en 1306 à Paris).<sup>13</sup> Cette tentative d'alliance servit de prétexte à l'intervention du roi de France contre la Flandre en 1297. Les troupes françaises occupèrent rapidement le comté de Flandre et Edouard Ier se rendit rapidement compte que la situation en Flandre était désespérée. La paix était dans son chef, plus que sollicitée. C'est ainsi qu'à la fin de l'année 1297, la guerre entre l'Angleterre et la France se concluant mais continuant en Flandre, le comte Gui fut bien isolé...<sup>14</sup>

Outre ces considérations politiques, l'imprégnation de l'Angleterre dans le nord du royaume, particulièrement en Flandre, est également très fortement ressentie dans le commerce, puisque les villes flamandes et son industrie du textile, étaient fortement dépendantes de la laine anglaise.<sup>15</sup>

### *Le Hainaut*

Dans ce contexte tendu, l'Angleterre n'est pas le seul acteur qui a joué un rôle important durant cette période. En 1292, Charles de Valois intervient dans le comté de Hainaut, contre Jean d'Avesnes, au motif que celui-ci rançonnait des églises confiées à la garde du roi.<sup>16</sup> Cet événement, que nous expliquerons plus en détail, est l'occasion pour nous de revenir sur le rôle crucial qu'a joué cette entité durant cette période.

---

<sup>12</sup> HÉLARY X., *Courtrai. 11 juillet 1302*, Paris, Tallandier, 2012, p. 36-38.

<sup>13</sup> VAN CAENEGEM R. (dir.), *1302 le désastre de Courtrai. Mythe et réalité de la bataille des Eperons d'or*, Anvers, Fonds Mercator, 2002, p. 60-62.

<sup>14</sup> HÉLARY X., *Courtrai*, *op. cit.*, p. 41-44.

<sup>15</sup> VAN CAENEGEM R. (dir.), *op. cit.*, p. 56.

<sup>16</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 25.

Le comté de Hainaut, s'étendant à l'époque de Valenciennes jusqu'à Enghien, bien que de culture française, n'est pas une dépendance du royaume de France. En effet, le comté est une dépendance de l'Empire. La France y noue néanmoins des relations diverses avec cette principauté. Plus important encore, à partir de la fin du XIIe siècle, le comté est une des possessions de la maison de Flandre. Mais tout bascule en 1280, lorsque Marguerite de Constantinople (appelée aussi Marguerite II de Flandre) meurt, et que le comté de Hainaut tombe dans l'escarcelle des Avesnes,<sup>17</sup> ce qui fait du même coup basculer l'équilibre politique de la région. En effet, durant la période qui nous occupe, la Flandre et le Hainaut sont en perpétuelle rivalité, chacun se cherchant des alliés pour s'opposer à l'autre. Ainsi, lorsque la France et la Flandre entrent en conflit, le Hainaut ne se fait pas prier pour apporter son soutien à la France.

L'origine du conflit entre la Flandre et le Hainaut remonte à bien plus loin que l'année 1280. Baudouin IX, comte de Flandre et de Hainaut, part pour la quatrième Croisade (1204)<sup>18</sup> et laisse à sa fille aînée Jeanne la garde de ses deux comtés.<sup>19</sup> Celle-ci meurt le 5 décembre 1244 et c'est sa sœur Marguerite de Constantinople qui hérite des deux possessions. Cette dernière avait épousé en premières nocces Bouchard d'Avesnes. Ce premier mariage, prononcé lorsque Marguerite n'avait que 10 ans, vit la naissance de trois enfants, parmi ceux-ci le futur Jean d'Avesnes. En secondes nocces, elle épousa Guillaume II de Dampierre, avec qui elle eut cinq enfants, dont Gui de Dampierre.<sup>20</sup> A la mort de Jeanne, la rivalité entre les Avesnes et les Dampierre naquit et donna lieu à trois guerres de succession. C'est après le premier conflit, qui éclata en 1244, que Louis IX intervint comme arbitre afin de le faire cesser, et décida que la Flandre serait octroyée aux Dampierre, tandis que le Hainaut reviendrait aux Avesnes. Le conflit reprit en 1250, lorsque le roi de France partit en Croisade et que Jean d'Avesnes intervint contre son frère Gui et sa mère, car il sentait que cette dernière allait lui retirer ses droits. Après avoir été vaincu par Jean, Marguerite décida de donner le comté de Hainaut à Charles d'Anjou. L'entreprise échoua, Marguerite lui racheta le titre et le Hainaut resta définitivement dans l'escarcelle Avesnes.<sup>21</sup>

---

<sup>17</sup> DELCAMBRE E., *Les relations de la France avec le Hainaut. Depuis l'avènement de Jean II d'Avesnes comte de Hainaut jusqu'à la conclusion de l'alliance franco-hennuyère (1280-1297)*, Mons, Union des Imprimeries, 1930, p. 33.

<sup>18</sup> C'est à l'occasion de cette croisade qu'il devint empereur de Constantinople. On trouve également ce personnage sous le nom de Baudouin VI de Hainaut.

<sup>19</sup> VAN CAENEGEM R. (dir.), *op. cit.*, p. 27-29.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>21</sup> DELCAMBRE E., *op. cit.*, p. 20-22.

Outre ces velléités basées sur le droit que chacun pense avoir, un autre élément est facteur de conflit dans cette région, à savoir l'Ostrevant.<sup>22</sup> Le royaume de France avait des revendications sur cette région et, lorsqu'en 1290, la ville de Valenciennes choisit de se révolter contre Jean Ier de Hainaut,<sup>23</sup> dans l'optique de maintenir ses privilèges, à ce moment-là, Philippe le Bel en profita pour mettre la ville sous sa garde, ainsi que celle de Gui de Dampierre. La guerre dura sept années et s'acheva après que Gui comte de Flandre entra en conflit avec son souverain le roi de France, c'est dans cette optique le Roi se rapprocha de Jean afin de s'en faire un allié.<sup>24</sup>

Enfin, dans l'évocation de ces quelques données concernant la période qui nous intéresse, il est également important de noter que Jean Ier de Hainaut devint en 1299 comte de Hollande, après avoir succédé à son cousin Jean Ier de Hollande, mort sans enfant. De cette situation, il résulte que la Flandre se trouve encerclée par ses rivaux. Au sud et à l'est, le Hainaut et la Hollande sous la coupe des Avesnes, à l'ouest, le royaume de France. Un premier constat peut déjà être dressé, concernant le Hainaut, à savoir qu'il s'agit d'une région au centre des préoccupations de la politique française. A la fois pour des intérêts territoriaux, le royaume de France estimant que la région de l'Ostrevant lui revient de droit, mais aussi un intérêt diplomatique et stratégique.<sup>25</sup> Un roi pragmatique comme Philippe le Bel avait connaissance de la rivalité entre les Avesnes et les Dampierre et ne se privait pas d'en profiter pour servir ses intérêts politiques. De même, dans le chef des Avesnes, être soutenu par la France était plus qu'une nécessité, non seulement pour ne donner aucune raison d'intervenir contre elle et, naturellement, pour avoir un allié de force contre la Flandre.<sup>26</sup>

### *Les autres principautés*

Le comté de Hollande, situé dans l'Empire avant de tomber dans l'escarcelle des Avesnes, était également impliqué dans les affaires flamandes. Le comte Floris V avait reçu le soutien du comte de Hainaut en 1266 contre le comte de Flandre, qui ne reconnaissait pas sa majorité. En 1296, le comte Floris V avait conclu une alliance avec le royaume de France,

---

<sup>22</sup> L'Ostrevant parfois orthographié Ostrevent, se situe sur la rive gauche de l'Escaut, entre Douai et Valenciennes. PLATELLE H. et CLAUZEL D., *Histoire des provinces françaises du Nord. Des principautés à l'empire de Charles Quint (900-1519)*, Artois, Artois presses université, 1989, p. 112.

<sup>23</sup> Fils de Jean d'Avesnes, connu également sous le nom de Jean II d'Avesnes.

<sup>24</sup> PLATELLE H. et CLAUZEL D., *op. cit.*, p. 112-114. Pour plus de détail voir DELCAMBRE E., *op. cit.*, p. 59-78.

<sup>25</sup> PLATELLE H. et CLAUZEL D., *op. cit.*, p. 112-114 ; et pour plus de détail sur l'alliance franco-hennuyère : DELCAMBRE E., *op. cit.*, p. 173-205.

<sup>26</sup> Pour conforter cette alliance, Jeanne de Valois épousa Guillaume Ier de Hainaut. Voir *Infra*.

contre la Flandre. Cette alliance ne porta pas ses fruits, lorsque le comté fut en proie à une révolte et que le comte Floris V fut emprisonné et assassiné.<sup>27</sup> Lorsque Jean Ier de Hainaut devint également comte de Hollande, une partie de la noblesse locale y était opposée, et c'est pour cette raison que l'on trouva des Hollandais dans le camp flamand, lors de la bataille de Courtrai.<sup>28</sup>

Le comté de Hollande n'était pas le seul à s'inscrire dans ce jeu politique. Le Brabant était également une région pivot, qui se trouvait juste au sud de la Flandre et aussi située dans le Saint Empire. Philippe III de France épousa en seconde noce Marie de Brabant, la fille d'Henri III de Brabant. Auparavant, Jean Ier de Brabant avait épousé lui-même Marguerite de France, fille de Saint Louis. On le constate, il y a une politique d'alliance française très marquée avec le Brabant. Pour autant, il y a également une politique anglaise. Jean II de Brabant épousa la fille d'Edouard Ier d'Angleterre et, dans les années qui nous intéressent (en 1290 le Brabant a conquis le Limbourg), ce puissant duché mena une politique en faveur des Anglais.<sup>29</sup><sup>30</sup> En 1300, il préparait une offensive coordonnée avec l'Angleterre et la Flandre contre la France, mais cela n'aboutit pas. Trois ans plus tard, il s'attaqua à la Hollande possédée par Jean Ier de Hainaut, mais essuya un échec. Malgré ce penchant pour l'Angleterre de la part du duc, tous les membres de la famille Brabançonne ne sont pas opposés au roi de France. En effet, l'oncle de Jean II de Brabant, Godefroy, seigneur d'Aerschot, ainsi que le fils de celui-ci, également prénommé Jean, sont de tous les conflits au service du roi de France et sont également présents et tués lors de la *bataille des éperons d'or*.<sup>31</sup>

Dans la région, Gui de Dampierre, à l'instar de son rival Jean Ier de Hainaut, possède en quelque sorte deux comtés. En effet, au début de son principat, il a acquis le comté de Namur après son mariage avec la fille d'Henri III de Luxembourg. Celui-ci est donné en apanage à ses fils, Jean et Gui, qui sont présents lors de la bataille de Courtrai.<sup>32</sup>

Enfin, dans les événements qui nous occupent, l'Artois, une autre principauté, joua un grand rôle. Celle-ci était un comté français, situé à la frontière des comtés de Flandre et de Hainaut. Autrefois territoire appartenant à la principauté flamande, il tomba au cours du XIIIe siècle dans l'escarcelle royale. Louis VIII, l'arrière-grand-père de Charles de Valois, l'avait

---

<sup>27</sup> VAN CAENEGEM R. (dir.), *op. cit.*, p. 59.

<sup>28</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 87 ; DELCAMBRE E., *op. cit.*, p. 174.

<sup>29</sup> La mère de Jean II de Brabant était une Dampierre.

<sup>30</sup> VAN UYTVEN R, BRUNEEL C. et KOLDEWEIJ A. M. e.a., *Histoire du Brabant. Du duché à nos jours*, Zwolle, Waanders, 2004, p. 103-108.

<sup>31</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 23.

<sup>32</sup> *Ibid.*

donné en apanage à son second fils, Robert. Il revint plus tard à son fils également prénommé Robert. Il s'agissait donc d'une autre principauté qui a été donné en apanage pour un membre de la famille royale. Ce comté est d'ailleurs élevé en comté-pairie en 1297.<sup>33</sup>

### *La Flandre*

Comme nous avons pu le voir, la Flandre est la région qui sert de catalyseur à nombre de conflits dans la région. La particularité de cette principauté, avec l'Artois que nous avons déjà évoqué, est qu'il s'agit d'une possession du royaume de France. Pourtant, le comté, durant la période qui nous occupe, est régulièrement en guerre avec son voisin. Il est également, comme nous l'avons vu, objet de convoitise pour ses entités voisines. Enfin, c'est la zone où le comte de Valois exerça de nombreuses missions militaires et diplomatiques. Pour comprendre ce qu'est allé faire le prince Charles dans le borbier flamand, nous devons d'abord comprendre ce qui fait la spécificité de cette principauté

Territoire idéalement placé, il est situé non loin de l'Angleterre, ce qui est parfait pour le commerce. En effet, ce qui a fait la richesse de la Flandre, c'est essentiellement la draperie. Pour se faire, la Flandre importait de la laine en provenance d'Angleterre. Dans l'optique de sanctionner le royaume rival, Philippe le Bel imposait de lourdes taxes, ce qui avait également comme conséquence d'handicaper la Flandre. Ensuite, les villes y sont d'importantes places économiques. Ceci explique en partie les intérêts des deux puissants royaumes dans la région. Mais l'intérêt pour ce territoire ne peut pas seulement s'expliquer par des considérations commerciales et économiques. En effet, il s'agit également d'une zone stratégique, qui permet l'accès aux principautés limitrophes.

Toutefois, ce qui fait la particularité de la Flandre, d'un point de vue interne, est la prépondérance qu'y prennent les villes. Certes, l'Artois et le Hainaut, pour ne citer que ces deux comtés voisins, ont des villes importantes, mais la Flandre a dans son escarcelle trois villes de grandes importances : Bruges, Gand, Ypres. Nous avons beaucoup parlé de Gui de Dampierre comme représentant du comté en sa qualité de comte, mais les choses sont loin d'être aussi uniformes. Les villes de Flandre sont régulièrement opposées à leur comte, ont leur propre aristocratie et forment un contre-pouvoir important. Le comte comprend qu'il doit composer

---

<sup>33</sup> LALOU E., « Le comté d'Artois (XIIIe-XIVe siècle) », dans PROVOST A. (dir.), *Les comtes d'Artois et leurs archives. Histoire, mémoire et pouvoir au Moyen Âge*, Arras, Artois presses université, 2012, p. 23-32.

avec ces villes qui disposent de leur propre milice et dont il est difficile d'arriver à bout.<sup>34</sup> Le pragmatique Philippe le Bel le sait, et n'hésite pas à soutenir ces villes dans leur opposition avec leur comte et pense même en faire des « villes libres » à la manière des villes allemandes, afin de gêner son rival.<sup>35</sup>

Le conflit qui opposa la France et la Flandre dura de 1297 à 1305. Celui-ci commence après que Gui de Dampierre s'est dégagé de toutes obligations envers le roi de France. La raison de cette rupture tient au fait que le comte Gui ne supportait plus l'intrusion royal et, n'avait pas apprécié de ne pas être soutenu par son roi, dans la dispute qui l'oppose au comte de Hainaut, pour la possession de l'Ostrevant sur lequel il a des droits. Enfin, le roi avait fait emprisonné le vieux comte de Flandre, après que celui-ci lui eut avoué ses tractations avec l'Angleterre.<sup>36</sup>

La première phase du conflit (1297-1300) est favorable à la France qui occupe le comté de Flandre.<sup>37</sup> Néanmoins, tout n'est pas perdu pour la Flandre. Le 11 juillet 1302, les Flamands remportent la bataille de Courtrai. Si l'on parle de victoire flamande, il s'agit essentiellement de Brugeois qui se sont battus contre la chevalerie française.<sup>38</sup> Cette victoire a frappé l'imaginaire collectif, à en lire les sources, et a signifié l'autonomie du comté de Flandre pendant un moment. Mais cela ne doit pas éclipser la suite de ce conflit. En effet, deux ans plus tard, la victoire française de Mons-en-Pévèle, où Charles de Valois joua un grand rôle,<sup>39</sup> permet à Philippe le Bel de prendre sa revanche. Pour autant, les affaires flamandes ne s'arrêtent pas définitivement en 1305 après la fin de ce conflit franco-flamand. Il faut encore attendre plus de vingt ans et la bataille de Cassel (1328), remportée par un autre Philippe, le fils de Charles de Valois cette fois-ci, qui achève en quelque sorte l'œuvre du père et de l'oncle de celui-ci.<sup>40</sup>

Durant ces événements, la Flandre semble bien isolée. Pourtant, elle trouva des soutiens de la part de Hollandais en opposition à Jean Ier de Hainaut, mais surtout elle comptait parmi ses commandants, Guillaume de Juliers dit le jeune, fils de Guillaume l'Ancien et de Marie de Dampierre.<sup>41</sup> Le comté de Juliers (*Jülich* en allemand) était une principauté voisine, dépendante

---

<sup>34</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 26-30.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 38-41.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 41-47.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 79-84.

<sup>39</sup> HUGOT G., *La bataille de Mons-en-Pévèle. 18 août 1304*, Mons-en-Baroeul, association Mons-en-Pévèle 2004, 2003.

<sup>40</sup> PIERRARD P., *Histoire du Nord*, Paris, Hachette, 1978, p. 133-134.

<sup>41</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 87.

du Saint Empire, ce qui tend à montrer une fois de plus l'aspect « international » des évènements.

### *Bilan*

De cette présentation du contexte et des forces en présence, quelques constats peuvent être tirés. Tout d'abord, l'intérêt que représente la région qui nous intéresse pour les différentes puissances. La France en premier lieu, qui a toujours essayé de nouer des relations diplomatiques, via notamment des mariages, avec les différentes principautés septentrionales. Le royaume de France, possédant lui-même des principautés qui sont très ancrées dans la région, voit ces terres du Nord comme une zone stratégique importante, mais n'est pas la seule à s'y intéresser, puisqu'on note l'influence de l'Angleterre, qui s'explique pour des raisons économiques et commerciales, mais pas seulement. L'Angleterre étant rivale de la France – et c'est un euphémisme de le dire ainsi –, tente de nouer des alliances avec les principautés susceptibles de lui apporter de l'aide. On trouve d'ailleurs ce mécanisme au niveau des principautés, puisque les comtes de Hainaut de la famille Avesnes se cherchent des alliés dans la lutte contre la Flandre. Cette dernière est la principauté qui semble être l'élément catalyseur de tous les conflits de la région. Non seulement elle est l'objet d'une guerre de 1297 à 1305 mais, comme nous l'avons vu, elle a été la cause d'autres guerres avant et après, et la diplomatie qui s'opère dans la région semble toujours avoir un lien avec le comté de Flandre. En ce qui concerne la France, la question flamande ne se règlera qu'en 1328 à la bataille de Cassel.

Mis à part ceci, on constate également que chacun des princes raisonne en terme de maison. Cela se constate avec Charles de Valois, qui joua durant cette période souvent sa carte personnelle, mais qui, lorsqu'il s'agit des intérêts de la couronne, n'hésita pas à revenir se mettre au service de son frère et de ses neveux. Ainsi, lors des évènements après la bataille de Courtrai, Charles de Valois, qui menait des tractations auprès du pape Boniface VIII et se trouvait en Italie à ce moment n'hésita pas à revenir le plus rapidement possible. L'objectif de notre recherche n'étant pas de faire seulement un récit des évènements mais de comprendre la mentalité politique de l'époque, il est très important de voir que chacun joue sa carte personnelle mais, en même temps, se met au service de la famille, ce qui semble être l'idéologie de l'époque. De manière générale, preuve que les choses sont complexe plus qu'il n'y paraît, on trouve, dans chacun des conflits, des membres d'une même famille, qui se trouvent dans chacun des camps.

Thierry Mouthon  
Hist 22MA / 6952-11-00

L'ambition de ce travail sera donc, à travers Charles de Valois, de mettre les choses au clair, et de voir en quoi ce prince incarnait cette idéologie.

### *Présentation des sources :*

Pour comprendre l'action de Charles de Valois dans les principautés septentrionales, nous allons faire appel aux sources de l'époque. L'évènement central de cette période est comme nous avons pu le voir, la guerre de Flandre (1297-1305), qui aboutit aux batailles de Courtrai et de Mons-en-Pévèle. Pour comprendre ces évènements, les sources qui possèdent le plus d'informations sont les chroniques. On trouve des chroniqueurs qui relatent aussi bien les évènements du point de vue flamand que du point de vue français, et il est intéressant pour l'historien de voir les divergences entre eux pour présenter un même fait, un même évènement. Outre ces chroniques provenant d'auteurs partisans d'un des deux camps, on peut noter que les évènements ont été racontés par des chroniqueurs difficiles à classer. Parmi ceux-ci, on peut citer Giovanni Villani, un Florentin résidant en Flandre vers 1306, et qui s'est évertué à retracer l'histoire de la bataille de Courtrai. Ces chroniques ne vont pas seulement nous permettre de comprendre les évènements, puisque c'est à partir d'elles que nous allons pouvoir dresser un portrait de Charles de Valois. Un portrait à la fois personnel, mais aussi – et c'est ce qui nous intéresse – un portrait politique. Elles nous permettront également de comprendre les agissements du comte de Valois dans le déroulement des évènements.

Avant de continuer notre évocation des sources, précisons d'emblée que la chronique en tant que genre, est un récit de fait et d'évènements, relaté dans l'ordre chronologique, et s'intéressant autant aux faits historiques marquant de son époque, qu'aux faits historiques locaux. A leur sujet, il s'agit donc d'avoir une attention particulière sur l'auteur (dont on ne sait en général pas grand-chose), le milieu dans lequel il évolue, et enfin sur le vocabulaire qu'il utilise pour relater certains faits.<sup>42</sup> Comme nous le verrons, ces chroniques sont relatés dans un style succinct, sans prologue, ni séparation en chapitre. Les historiens du Moyen Âge faisaient un travail de compilation des sources qu'ils avaient à leur disposition, et faisaient des additions ou corrections des faits qu'ils avaient lu. Ainsi, il faut être méfiant envers ce qu'ils nous relatent dans leurs *chroniques* et *Annales*.<sup>43</sup>

---

<sup>42</sup> Dans son étude consacré au *Roman des Roys*, Bernard Guenée revient sur l'importance du sens des mots, notamment sur le changement de sens qu'ils peuvent avoir à travers le temps. Le mot reste le même, mais son sens peut varier avec le temps. Il explique également l'importance que peut avoir le milieu de l'historien du XIIIe siècle, ainsi que ses inclinations personnelles. Ainsi, Primat, l'auteur du *Roman des Roys* semblent avoir une admiration pour Charles d'Anjou dont il fait un modèle de chevalerie. Voir : GUENÉE B., *Comment on écrit l'histoire au XIIIe siècle. Primat le Roman des roys*, Paris, CNRS, 2016.

<sup>43</sup> Les annales sont en principes écrit dans un style plus concis que les chroniques, mais attention que les historiens du Moyen Âge ne semblent pas faire de distinction entre les deux genres. Sur le métier de l'historien au Moyen Âge, voir : GUENÉE B., *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1980.

La chronique la plus importante concernant notre sujet est la *chronique artésienne*, qui revient en détail sur les affaires de Flandre sous le règne de Philippe le Bel. Le récit foisonne d'informations sur Charles de Valois. Il s'agit donc pour nous d'une source essentielle. De l'auteur de celle-ci, on ne sait pas grand-chose. Il provenait probablement de l'Artois, et précisément de la ville d'Arras.<sup>44</sup> Pour appuyer cette théorie, on note que la version originale est en artésien du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup> et que le récit a probablement été écrit au début de ce siècle.<sup>46</sup> Parmi les autres détails que nous avons de lui, mentionnons le fait qu'il appartenait à l'armée royale.<sup>47</sup> Le récit est divisé en deux parties, la première revenant sur les années 1296 à 1302, la seconde plus détaillée, de 1302 à 1304. Cela correspond justement au moment où Charles de Valois intervient directement dans le borbier flamand. Assez logiquement, l'auteur défend le point de vue français et avance que le comte de Flandre a trahi son serment envers le roi de France.<sup>48</sup> Pour continuer dans le vocabulaire de la trahison, Funck-Brentano, met en évidence l'utilisation de fossés par les Flamands, lors de la bataille de Courtrai. Ce fait qu'il commente largement comme étant, pour l'époque (et la sienne aussi), une technique déloyale allant à l'encontre de la guerre juste, et qui fera l'objet d'un débat intense entre lui et son collègue historien belge Henri Pirenne. Néanmoins, le texte n'est pas seulement pertinent pour comprendre la victoire flamande de 1302, car il revient en détail sur tous les événements qui nous intéressent. Ainsi, nous en apprenons les fonctions qu'a revêtues Charles de Valois tout au long des opérations en Flandre,<sup>49</sup> et notamment la participation du comte de Valois durant la bataille de Mons-en-Pévèle.<sup>50</sup>

Mais l'historien, dans son édition, ne s'est pas contenté d'éditer la *chronique artésienne*, puisqu'il l'assortit également de la *chronique tournaisienne*. Celle-ci a été écrite au XV<sup>e</sup> siècle par un auteur anonyme, provenant de Tournai. Le récit n'est pas contemporain des faits qu'il relate. Néanmoins force est de constater qu'il fournit des informations complétant les informations de la *chronique artésienne*.<sup>51</sup> Quoiqu'il en soit, ces deux chroniques, qui relatent le point de vue français, sont indispensables dans l'étude des événements flamands durant le

---

<sup>44</sup> Du moins, Funck-Brentano le suppose, au vu de l'importance que l'auteur de la *Chronique artésienne* accorde à la ville d'Arras. *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, éd. par F. Funck-Brentano, Paris, Picard, 1899, p. 9.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>46</sup> L'éditeur avance la date de 1304. *Ibid.*, p. 12-13.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>49</sup> Qui était également comte d'Anjou et de Maine, comme le rappelle l'auteur anonyme de la *chronique*. *Ibid.*, p. 21.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 85..

<sup>51</sup> Ainsi, grâce à ce récit nous savons par exemple des informations supplémentaires sur le siège de Lille en 1297. *Ibid.* p. 16.

règne de Philippe le Bel. On peut également leur ajouter la *chronique métrique*, attribuée à Geoffroi de Paris. Cette chronique a été probablement écrite une dizaine d'années après la fin du conflit flamand. Cette source narrative relate notamment les relations entre le royaume de France et la Flandre, durant les années 1300 à 1316. Le texte concernant la bataille de Courtrai, pourtant rédigé par un Français, est beaucoup plus critique. Ainsi, l'attitude des chevaliers français au cours de cette bataille y est envisagé de manière plus critique. Autre fait intéressant à relever, c'est qu'actuellement les historiens ne pensent plus que la chronique a été écrite par Geoffroi de Paris, mais plutôt par un individu qui se trouvait dans l'entourage de Charles de Valois.<sup>52</sup> Ainsi, cette *chronique métrique* est une source importante, non seulement pour avoir un aperçu des événements en Flandre, mais également concernant le comte de Valois, car il nous apprend plus sur sa rivalité avec Enguerrand de Marigny. Enfin, du côté français, on peut encore citer d'autres sources narratives, comme *la branche des royaus lingnages* de Guillaume Guiart,<sup>53</sup> un contemporain des événements qui nous intéressent originaire d'Orléans, ou encore *le continuateur de Guillaume de Nangis*, dont l'auteur entendait écrire la suite d'une histoire de France commençant au XIIe siècle pour s'achever en 1300. Le récit est ainsi passé dans les *Grandes chroniques de France*. Cette dernière source est une œuvre colossale, qui s'inscrit dans l'histoire universelle. Elle est plus que pertinente pour notre étude, dans la mesure où cette œuvre, véritable hagiographie des Capétiens, mentionne abondamment Charles de Valois, et l'image que nous en avons gardé de lui n'est probablement pas étrangère à ces *Grandes Chroniques de France*.<sup>54</sup>

Mais comme nous l'avons dit, les sources françaises ne sont pas les seules. Du côté flamand, on en trouve trois essentielles. En premier, mentionnons les *Annales Gandenses*,<sup>55</sup> un document rédigé en latin. Là non plus, nous ne savons pas qui est l'auteur. Il s'agit apparemment d'un franciscain gantois. Le texte en lui-même raconte les événements allant de 1297 à 1310. Les batailles y sont relatées de manière brève et, si ces *Annales Gandenses* présentent un intérêt, c'est avant tout pour comprendre l'atmosphère qui régnait en Flandre et dans les villes du comté.<sup>56</sup> Elles nous permettent également d'avoir un point de vue extérieur au camp français, en se plaçant du côté flamand. De plus, les événements auxquels prit part Charles de Valois y sont relatés. Comme autre source importante, souvent citée par les historiens travaillant sur la

---

<sup>52</sup> HÉLARY X., *Courtrai*, op. cit., p. 189.

<sup>53</sup> « Guillaume Guiart. La Branche des royaus lingnages », éd. par N. de Wailly et L. Delisle, dans *Recueil des historiens de Gaules et de la France*, t. XXII, Paris, Victor Palmé, 1904, p. 170-300.

<sup>54</sup> HÉLARY X., *Courtrai*, op. cit., 189.

<sup>55</sup> Funck-Brentano a retranscrit le texte en latin, mais il existe aussi une traduction en anglais de Hilda Johnstone.

<sup>56</sup> HÉLARY X., *Courtrai* op. cit., p. 187.

période, citons le *Spiegel Historiael*. Il s'agit d'une continuation du *miroir historial* de Vincent de Beauvais, écrite par Lodewijk Van Lethem.<sup>57</sup> Ce que raconte l'auteur flamand s'étale jusqu'à l'année 1316 et contient le récit le plus détaillé que l'on ait de la bataille de Courtrai. Notons qu'il existe un doute quant à la paternité de ce récit de la *bataille des éperons d'or*, dont on pense que Lodewijk Van Lethem aurait simplement inséré un récit écrit au préalable, dans son *Spiegel Historiael*.<sup>58</sup> La troisième source flamande qui nous semble essentielle est la *chronique de Clairmarais*, également nommée *Genealogia Comitum Flandriae*. La chronique en question est mal connue. Elle a probablement été écrite dans les années 1330 et provient du monastère de Clairmarais.<sup>59</sup> Il s'agit de la continuation d'une chronique antérieure, à laquelle l'auteur, qui nous est inconnu, aurait accolé des textes antérieurs, à son propre récit.<sup>60</sup> Quoiqu'il en soit, ce texte nous renseigne également sur la période qui nous intéresse et est lui aussi mentionné par la plupart des historiens relatant la période.

A ces chroniques partisans, on peut en ajouter d'autres, qui ne soutiennent pas particulièrement l'un des deux camps. Dans cette catégorie, nous pensons à *Istore et croniques de Flandre* (aussi nommé *Anciennes chroniques de Flandre*), qui revient en détail sur la période qui nous intéresse. Le récit a été écrit aussi en français de l'époque, et foisonne d'informations, notamment sur la vie de Gui de Dampierre, ainsi que sur la période en général.<sup>61</sup> Il est écrit de façon factuelle, revient en détail sur les événements année par année, événement par événement. Un dernier chroniqueur attire encore notre attention, à savoir Gilles Le Muisit, abbé de Saint-Martin, et qui est un témoin capital des guerres se déroulant en Flandre. Il a également eu l'occasion de rencontrer Charles de Valois et Enguerrand de Marigny, lorsqu'ils se rendirent à Tournai pour négocier avec les Flamands, à la fin du règne de Philippe le Bel.<sup>62</sup>

Enfin, une dernière source n'entrant dans aucune catégorie particulière, mais que nous jugeons utile d'évoquer ici, est *Ly myreur des histors* de Jean d'Outremeuse. Il s'agit d'un récit entrant dans la catégorie de l'histoire universelle, et qui entend partir de la Guerre de Troie jusqu'aux années 1340. Si ce document comporte des erreurs, par exemple de datation, il reste néanmoins pertinent dans notre thématique, dans l'optique de comprendre comment les

---

<sup>57</sup> Il existait une traduction en moyen néerlandais de Jacob Van Maerlant. HÉLARY X., *Courtrai. 11 juillet 1302*, Paris, Tallandier, 2012, p. 187.

<sup>58</sup> HÉLARY X., *op. cit.*, p. 187-188.

<sup>59</sup> Abbaye situé dans le comté d'Artois, aux alentours de Saint-Omer.

<sup>60</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 188.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>62</sup> Abbaye située à Tournai.

événements sont perçus par les chroniqueurs, et comment le prince Charles de Valois y est décrit.

*Analyse des chroniques :*

Toutes ces chroniques que nous avons brièvement présentées comportent toutes un intérêt. Tout d'abord pour bien comprendre les événements racontés, ainsi que pour observer la manière le comte de Valois est perçu par ces chroniqueurs. On peut percevoir ses actions, dès les premières chroniques analysées, en confrontant les points convergents et divergents, afin d'essayer, en prenant du recul, de coller le plus à la réalité, d'être critique envers les faits et les traits mentionnés. Il sera donc important de comprendre les termes utilisés, de voir dans le contexte, ce que ça signifiait, la connotation qu'il y a derrière, mais aussi le milieu de la personne qui écrit. Un exemple nous vient à l'esprit, en ce qui concerne la bataille de Courtrai, où les chroniqueurs flamands ont beaucoup insisté sur le « peuple opposé aux grands seigneurs ». Ou encore l'utilisation de fossés par les Flamands, vu comme une trahison par les français.<sup>63</sup> A travers ces exemples, on comprend donc que le vocabulaire utilisé par les chroniqueurs est à nuancer et à replacer dans son contexte. Il sera donc important de bien percevoir le vocabulaire usité par les différents auteurs, afin de situer dans quel univers ça s'inscrit.

Autre précision importante, nous avons montré l'intérêt de ces sources pour la bataille de Courtrai. Il est évident que c'est un événement qui a marqué son époque pour diverses raisons. Selon Xavier Hélyary, si la bataille fascine, c'est avant tout parce qu'une victoire flamande n'est pas un fait anodin. On peut donc comprendre aussi bien l'attitude des auteurs des différents camps, qui ont dû être eux-mêmes fascinés par l'événement. Néanmoins, il ne faut pas occulter le reste. Ces chroniques reviennent largement sur les différents événements qui se sont passés au Nord de la France durant la période qui nous intéresse.

---

<sup>63</sup> Pour plus d'explications concernant cela, voir HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 148-154.

### *Présentation des travaux :*

Sur Charles de Valois, l'ouvrage indispensable est sa biographie écrite par Joseph Petit en 1900. Il s'agit en réalité de la seule monographie retraçant la vie du comte de Valois. Abondamment documentée, il s'agit d'une recherche remarquable au niveau scientifique, tant l'auteur a fait une recherche complète. Déjà en son temps, l'auteur, qui s'est vu suggérer l'écriture de cette recherche par Charles-Victor Langlois, dans le cadre de sa thèse, constatait l'absence d'étude sur le jeune frère du roi Philippe le Bel. L'auteur ne se contente pas de retracer simplement la vie du Prince de façon chronologique. Au contraire il tente d'explorer toutes les facettes du prince. Ainsi, l'ouvrage est découpé en deux parties, la première relatant un exposé diachronique de la vie de Charles, partant du début de sa vie, avec la tentative de prise de la couronne d'Aragon, dès son plus jeune âge, et se terminant sur son rôle durant le règne du dernier Capétien, son neveu Charles IV. La seconde partie est une analyse synchronique, revenant notamment sur son entourage, la relation avec ses sujets, son hôtel. A la fin de l'ouvrage, un appendice revient en détail sur quelques points, notamment les sources. Cet ouvrage est donc un document essentiel dans l'étude de Charles de Valois. Son principal défaut est sa date de conception, dans la mesure où la recherche dans le domaine a évolué. On peut par exemple évoquer le fait que, à son époque, les *Grandes Chroniques de France* n'avaient pas encore été explorées, ce qui explique logiquement son absence dans l'évocation des sources qu'a utilisées Joseph Petit. Cet ouvrage est un bon départ pour notre recherche et il sera intéressant de voir ce qu'on peut apporter en plus, en comblant les vides au niveau des sources, mais également en confrontant notre analyse avec la sienne, pour observer si nous avons des points de divergences avec lui.

L'ouvrage de Joseph Petit s'inscrit dans le courant historique de *l'école méthodique* qui se veut inspirer du positivisme d'Auguste Comte (mais en revanche rejette la qualification de *science positive des lois historiques*), dont l'un des fondateurs est Charles-Victor Langlois. On peut résumer leur conception de l'histoire, comme étant une science trop empreinte de subjectivisme, et pour cette raison il faut se méfier des écrits. La faiblesse de cette école historique réside justement dans sa méfiance excessive dans leurs analyses des documents écrits. Cette école se marque par un attrait important pour l'histoire politique, ce qui explique pourquoi les historiens

d'aujourd'hui, font encore régulièrement recourt à leurs travaux. Le courant a été remis en question par la suite par les *Annales*.<sup>64</sup>

Globalement, beaucoup de livres sur la période qui nous intéresse, datent de la fin du XIXe siècle ou de l'entre-deux-guerres, avec un retour plus marqué vers les années 1980. Cela s'explique par une absence d'intérêt pour l'histoire politique après la Seconde guerre mondiale. Mais on a pu constater un renouveau relativement récent de l'histoire politique et, notons d'emblée que notre étude s'inscrit dans ce courant. En effet, longtemps l'histoire politique avait été rejetée par l'école des *Annales* et ses héritiers, au profit d'autres domaines de l'histoire (sociales, culturelles, économiques etc.).<sup>65</sup> L'histoire militaire avait également été négligée, et laissée à la discrétion des militaires eux-mêmes. Notre étude de Charles de Valois entend étudier les différents aspects tant politiques que militaires de ce prince, en les restituant le plus exactement dans le cadre de son époque, et nous nous interrogerons également sur les différentes actions du prince telle qu'elles sont décrites, quand cela est possible.<sup>66</sup>

Ceci étant dit, commençons notre parcours des différents travaux par un des historiens les plus prolifiques sur l'histoire de ces principautés du Nord et leur relation avec la France, Frantz Funck-Brentano, un historien français. Comme nous avons pu le voir dans l'évocation des sources ci-dessus, il a fait en son temps un abondant travail d'édition de chroniques, que les historiens actuels utilisent toujours. Concernant ses recherches en elles-mêmes, citons l'ouvrage *Philippe le Bel en Flandre*, une étude complète de près de 700 pages. Publiée pour la première fois en 1897, elle revient en détail sur les relations entre la France et son vassal flamand, ainsi que sur les conflits qui en découlent. Les sources que l'auteur utilise sont également colossales, et l'ouvrage sert encore de référence aux historiens actuels. Là aussi le seul défaut qu'on pourrait relever, est la date de parution de l'ouvrage, pour les mêmes raisons que la biographie de Joseph Petit.

Enfin, il existe un dernier ouvrage, qui cette fois-ci ne s'intéresse pas à la Flandre en elle-même, mais à un autre acteur important de cette période, le Hainaut. En effet, comme nous l'avons vu, le grand rival des comtes de Flandre, ce n'est pas le royaume de France, mais le Hainaut, pour des raisons dynastiques mais aussi dans une certaine mesure, culturelles.

---

<sup>64</sup> En l'occurrence, l'ouvrage de Joseph Petit a les qualités de cette école, à savoir une méthodologie rigoureuse, mais il en a le défaut, à savoir qu'il n'est pas synthétique. Pour plus d'information sur cette école : BIZIÈRE J-M et VAYSSIÈRE P., *Histoire et historiens*, Paris, Hachette, 1995, p. 155-161.

<sup>65</sup> Cela explique pourquoi il y a un trou historiographique important à propos de l'histoire politique, concernant l'histoire politique au Moyen Âge.

<sup>66</sup> BIZIÈRE J-M et VAYSSIÈRE P., *op. cit.*, Paris, Hachette, 1995, p. 214-215.

L'ouvrage qui nous intéresse *Les relations de la France avec le Hainaut. Depuis l'avènement de Jean II d'Avesnes comte de Hainaut jusqu'à la conclusion de l'alliance franco-hennuyère (1280-1297)*, écrit par Etienne Delcambre, comme son titre l'indique, s'intéresse aux relations entre la France et le Hainaut, durant une partie de la période que nous allons étudier. Il s'agit donc d'un ouvrage essentiel pour notre étude, tant la relation entre les deux entités est rarement traitée. Mais l'étude date des années 1930 et possède le même défaut que les études que nous avons mentionnées ci-dessus. Pour autant, ça n'en fait pas une source à négliger, tant il peut nous fournir des informations à propos des Avesnes, et sur l'importance de l'Ostrevant.

Un autre comté peut également être mis en lumière, même si moins autonome que la Flandre et le Hainaut : l'Artois. Sur ce comté, on mentionnera l'article de Bernard Delmaire « La guerre en Artois après la bataille de Courtrai (1302-1303) », <sup>67</sup> qui revient sur les événements dans la principauté, après notamment la mort de Robert II d'Artois, ou encore l'article d'Elizabeth Lalou « le comté d'Artois (XIIIe-XIVe siècle) ». <sup>68</sup>

Enfin, citons un dernier ouvrage, plus général cette fois-ci. Le tome 5 de *Les principautés du Nord*, un ouvrage se concentrant principalement sur les principautés françaises (on y trouve donc peu d'information sur le Brabant). Etude plus récente que celles mentionnées précédemment, elle ne s'intéresse pas seulement à la politique, mais elle met en lumière les aspects culturels, commerciaux et sociaux de la vie de ces principautés. Dans la même perspective, on peut encore citer l'étude de Marc Boone, *études sur le comté de Flandre, sur ses villes et sur la société urbaine au Moyen Âge*. L'auteur est un spécialiste de la question et nous permet de mieux comprendre le fonctionnement de la Flandre. Un fonctionnement à la fois féodal, mais pas seulement, dans la mesure où les villes - comme nous l'avons déjà mentionné - y constituent un contre-pouvoir important. Dans la mesure où la Flandre va beaucoup nous intéresser dans notre étude, il est impossible de négliger ce genre d'étude. Mentionnons également des ouvrages plus généraux, comme *Medieval Flanders* de David Nicholas, ou encore *Bruges 1300-1500* de Jacques Paviot. Le premier cité retrace largement l'histoire du comté de Flandre, et peut nous éclairer sur la position de celui-ci dans la stratégie géopolitique française.

---

<sup>67</sup> DELMAIRE B., « La guerre en Artois après la bataille de Courtrai (1302-1303) », dans *La guerre et la paix. Frontières et violences au Moyen Âge. Secrétariat d'Etat aux universités. Comité des travaux historiques et scientifique. Actes du 101<sup>e</sup> Congrès national des sociétés savantes*, Paris, Bibliothèque nationale, 1978, p. 131-142.

<sup>68</sup> LALOU E., *op. cit.*, p. 23-32.

*La bataille de Courtrai*

La bataille des Éperons d'or est, lorsqu'on étudie cette période, l'arbre qui cache la forêt. Un élément qui permet de savoir pourquoi elle est autant mentionnée, c'est parce que beaucoup de sources, à commencer par les chroniqueurs, la relatent de façon plus ou moins détaillée. Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, cette bataille va fasciner les esprits. Il en va de même pour les historiens modernes, qu'ils soient français ou belges – et précisément flamands – qui vont beaucoup s'intéresser à l'évènement. Il nous est donc impossible de ne pas en parler, et ce même si, lors de son déroulement, Charles de Valois est en Italie. En un sens, cette absence n'est pas un fait inintéressant, dans notre étude, vu que nous nous penchons aussi sur les choix personnels du prince. Il y a lieu de noter que le prince jouait jusqu'à cet évènement sa carte personnelle, et que celle-ci va avoir pour conséquence de le voir rappeler en Flandre pour contre-attaquer les Flamands et, de ce fait jouer la carte familiale. Néanmoins, la bataille de Courtrai ne doit pas occulter les autres évènements de la campagne flamande se déroulant de 1297 à 1305.

Ceci étant posé, passons en revue les ouvrages capitaux sur le sujet. En premier, citons l'étude collective belge (mais à laquelle des historiens français ont participé), effectuée sous la direction de Raoul Van Caenegem *1302 le désastre de Courtrai*. Ouvrage écrit en 2002 pour les 700 ans de la bataille, cette étude est à ce jour la plus complète. Elle traite de la bataille des éperons d'or, mais revient aussi des questions variées, en rapport avec la bataille de Courtrai et le conflit flamand de cette période. En effet, l'ouvrage propose une étude sur la royauté capétienne, en partant de la bataille de Bouvines jusqu'à 1302, en revenant sur la montée en puissance du pouvoir capétien en son royaume et sur l'indépendance dont jouissaient les rois de France par rapport aux autres puissances occidentales.<sup>69</sup> L'ouvrage revient également sur l'urbanisation de la Flandre, facteur de tension en cette fin du XIII<sup>e</sup> et début du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est dans cette partie (écrite par Marc Boone) consacrée aux villes, que l'ouvrage revient sur les batailles qui ont suivi celle de Courtrai, notamment Mons-en-Pévèle. Enfin, un chapitre, aborde la question du cadre juridique de la Flandre en 1302 et émet l'hypothèse que le conflit entre la France et son vassal flamand serait né d'une divergence au niveau juridique. Hypothèse intéressante dans le cadre de notre étude, qui est aussi de comprendre les mentalités et les concepts en lien avec la politique de l'époque.

Autre ouvrage important dans l'étude de la bataille, *1302 in Vlaanderen. de Guldensporenlag*, écrit par l'historien belge Jan-Frans Verbruggen, également en 2002.

---

<sup>69</sup> VAN CAENEGEM R. (dir.), *op. cit.*, p. 93-103.

L'ouvrage est écrit en néerlandais et n'a fait l'objet d'une traduction qu'en anglais. Il se veut à l'instar de la précédente étude, complet dans les thématiques abordées et propose aussi de revenir sur les événements précédant la bataille, en évoquant l'état du royaume de France et de la Flandre à l'époque, ainsi que les relations que chacune des entités entretient avec l'autre et avec ses voisins. Il s'agit donc d'un ouvrage essentiel, lorsqu'on s'intéresse à la période.

Enfin, comme nous l'avons dit, la bataille de Courtrai n'a jamais cessé de fasciner, au point qu'on en oublie que finalement, les Français ont gagné la campagne contre les Flamands, avec notamment ce que l'on voit souvent comme la revanche des Français, la bataille de Mons-en-Pévèle en 1304, bataille décisive de cette campagne qui se déroulait depuis 1297 et à laquelle participa Charles de Valois aux côtés de son frère. La bataille, pourtant, n'a pas fait l'objet d'une riche bibliographie et ne fascine pas autant. Xavier Hélyary explique ce fait par le caractère, original dans sa conclusion, de la bataille de Courtrai. En effet, les Français ont remporté de multiples batailles contre les Flamands (et même après 1302, notamment avec la victoire de Cassel en 1328 ou encore celle de Roozebek en 1381), mais en revanche, une victoire flamande contre la chevalerie française, est un événement étonnant.<sup>70</sup>

Terminons ce tour d'horizon des ouvrages capitaux abordant la bataille, par l'étude de Xavier Hélyary, *Courtrai. 11 juillet 1302*, qui nous a été utile pour présenter le contexte. En effet, l'ouvrage revient de façon synthétique sur le contexte franco-flamand précédant la bataille, et choisi le parti de se concentrer sur la bataille en elle-même. Si l'ouvrage n'est pas le plus pertinent concernant notre recherche, il propose néanmoins une analyse fine des sources évoquant la bataille, et nous permet une mise en place du contexte. Xavier Hélyary est médiéviste et spécialiste de la guerre au Moyen Âge, en particulier en ce qui concerne le règne des derniers Capétiens,<sup>71</sup> il a également écrit *L'armée du roi de France. La guerre de Saint Louis à Philippe le Bel*, dont une partie revient sur les guerres de Flandre. L'ouvrage nous permet également de comprendre divers points concernant l'organisation de l'armée durant la période qui nous intéresse, ou encore d'avoir un panorama des différents chefs militaires sous Philippe le Bel.

Pour en revenir à la bataille de Mons-en-Pévèle, nous avons relevé un ouvrage la relatant, intitulé sobrement *La bataille de Mons-en-Pévèle*, dont l'auteur est l'historien Gérard Hugot. L'ouvrage est paru en 2004, lui aussi pour célébrer l'anniversaire de la bataille. Contrairement à ce qu'indique son titre, l'ouvrage ne se contente pas de relater la bataille en elle-même, il revient en détail sur les événements la précédant, commençant son récit avec le

---

<sup>70</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 166-167.

<sup>71</sup> Entendons ici de Saint Louis à Charles IV.

début de la campagne en 1297. Néanmoins, vu la rareté des études faites sur la bataille de Mons-en-Pévèle, il nous apparaît d'autant plus important de le mentionner.

### *Biographie des parents de Charles de Valois*

Charles de Valois a fait l'objet d'une faible bibliographie et pourtant les sources où il est mentionné ne manquent pas. C'est donc en partie un travail de recoupement que nous allons effectuer. C'est pour cette raison qu'il est intéressant de se plonger également dans la lecture d'études faites sur des personnages ayant côtoyé le comte de Valois. En premier lieu, son frère Philippe le Bel, un personnage indubitablement lié au destin de son jeune frère. La biographie la plus complète sur ce Roi est celle que lui a consacrée Jean Favier. Dans cet ouvrage, il est fait largement mention des activités du roi en Flandre, et la mention de son frère y apparaît régulièrement. De plus, s'intéresser à la vie de Philippe le Bel, permet de s'intéresser aussi au contexte de l'époque en elle-même.

Nous noterons également que Gérard Sivery a consacré une biographie au roi Philippe III. Si pour notre recherche, cette biographie ne nous apportera pas directement d'information, elle peut être utile pour comprendre dans quel contexte s'inscrit la politique française, dans les principautés du Nord, à la fin du XIIIe siècle.

En revanche, les biographies consacrées aux neveux de Charles de Valois sont plus rares. Nous noterons tout de même la biographie que Paul Lehuteur consacra au roi Philippe V. Néanmoins, cela n'est pas inintéressant à relever, et montre qu'il y a un véritable manque historiographique, en ce qui concerne les derniers capétiens.

*Perspective :*

Après avoir passé en revue les différentes sources et les différents travaux, nous allons maintenant définir ce qui peut en être extrait. Comme nous avons pu le constater, la plupart des sources que nous avons à notre disposition sont des chroniques. L'avantage est qu'il existe des chroniqueurs de tout bord, ayant relaté cette période, ce qui signifie que nous aurons l'occasion de pouvoir croiser les regards. L'intérêt de notre étude, c'est qu'elle va se concentrer sur ces chroniques et, dans un premier temps, comprendre la période qui nous étudions à travers celles-ci. Pour rappel, nous nous intéressons aux enjeux politiques des principautés au Nord du royaume de France, au travers de Charles de Valois. Ce qui signifie que dans un second temps, nous allons également nous attarder au traitement de ce personnage par les différents chroniqueurs. Cela passera, notamment, par l'attention portée au vocabulaire utilisé, en remettant dans le contexte de l'époque la signification de celui-ci, mais aussi par une compréhension de celui-ci, en analysant pourquoi le Prince est traité de façon positive ou négative.

D'autre part, notre recherche se situe dans une approche d'histoire politique. Dans la présentation de nos travaux, il y a eu durant un long moment, un trou historiographique dans le domaine, avec un retour relativement récent. C'est donc l'occasion pour nous de remettre en avant le personnage de Charles de Valois, avec les outils actuels, les sources qui ont été analysées entre temps, depuis la biographie de Joseph Petit. Il s'agira en partie de faire un travail comparatif, en observant comment les sources ont pu être utilisées dans le passé, et voir si les interprétations que nous en faisons sont différentes.

Enfin, le dernier objectif de cette étude sera de comprendre l'enjeu politique que représentaient nos régions dans la politique française au Bas Moyen Âge. Une politique qui ne date pas de ce début du XIV<sup>e</sup> siècle, mais qui s'inscrit en réalité dans une perspective plus large. Certaines des principautés qui nous intéressent étaient françaises elles-mêmes, ou, si elles ne l'étaient pas, étaient fortement influencées sur le plan culturel. Pour ce faire, nous allons d'abord étudier les différents ouvrages qui ont abordés la question directement ou indirectement. Mais là encore, nous ferons appel aux sources de l'époque, pour voir comment ces relations entre la France et ces principautés septentrionales étaient traitées.





## Chapitre I : Un prince capétien en Hainaut

### *L'intervention de Charles de Valois en Hainaut :*

La première action de Charles de Valois dans les marches du nord a lieu en 1292. Le premier contact avec les régions qui nous intéressent se situe dans le Hainaut. Il n'était pas sans allié. En effet, Robert de Béthune, le fils aîné du comte de Flandre, avait en charge de mener l'ost flamande. Les milices valenciennes participèrent au conflit. Quant à Charles, il reçut l'ordre du roi de rassembler une grande armée à Saint-Quentin. Sachant sa situation désespérée, le comte de Hainaut se présenta à lui afin de se rendre. C'est ainsi que la première opération menée par Charles de Valois fut couronnée par un succès rapide.<sup>72</sup>

On relève deux chroniqueurs qui relatent l'action de Charles de Valois en Hainaut. Voyons comme l'un d'eux décrit l'évènement :

*« El tens de celui mandement, du quel j'ai fait ramembrement, et qu'aucun d'avis oit Jehan, qui Henaut Justisoit, guerréoit et grevoit yglises en la garde le roi commises, ne ne li vouloit faire hommage. Li rois, qui ce tint à hontage, comment qu'à son semblant ne père, tramet à Saint-Quentin son frère Challes, le conte de Valois. Cil qui du roi vengiera lois, fait là assez prochainement que je n'en sai nombre descrire. Quant li quens de Henaut l'oit dire, d'autre chose s'est poruvéu. Là vient ainz que l'ost soit méu, o poi de gent privéement ; son meffait amende humblement ; A Challes promet qu'il fera, quanque li rois devisera, sanz penser à barat n'à hoingne. »<sup>73</sup>*

Que peut-on dire de ce court extrait ? Premier constat, le texte a été écrit en moyen français. L'auteur, Guillaume Guiart, est un contemporain de l'évènement puisqu'il est mort en 1316. Ceci est un premier indice qui peut nous guider dans la véracité des propos. On sait également de lui qu'il était orléanais et qu'il a servi en Flandre en 1304. C'est donc un personnage bien informé.<sup>74</sup>

---

<sup>72</sup> DELCAMBRE E., *op. cit.*, p. 115-116.

<sup>73</sup> GUILLAUME GUIART, *Branche des royaux lignages*, éd. par J-A Buchon, dans *Collection des Chroniques nationales*, T. VIII, Paris, Verdière, 1828, p. 147-148.

<sup>74</sup> HÉLARY X., *Coutrai*, *op. cit.*, p. 189.

En ce qui concerne les termes employés, Charles est désigné comme le comte de Valois.<sup>75</sup> Mais il est également désigné comme étant le frère du roi. En effet, dans la plupart des écrits qui content les actions de Charles de Valois, il est intéressant de noter qu'il est souvent désigné par son lien de fraternité avec le roi Philippe IV.

En ce qui concerne les événements en question, on apprend grâce au chroniqueur, la raison de l'intervention de Charles de Valois dans le comté de Hainaut ou du moins le prétexte, à savoir que Jean d'Avesnes s'attaquait à des églises placées sous la garde du roi de France. La véritable raison, du moins la plus importante, semble être le fait que le comte de Hainaut refusait de rendre hommage au roi de France. Mais rappelons que le comté de Hainaut, était une principauté relevant de l'Empire. Pourquoi le roi se permet-il d'intervenir, par l'intermédiaire de son frère, dans une principauté du Saint-Empire ? Enfin, pourquoi un roi de France exigerait-il qu'un prince étranger lui rende hommage ?

#### *La France et l'Empire :*

Si le royaume de France et le Saint-Empire sont des rivaux, il est à noter qu'il n'y a eu qu'une seule confrontation directe, à Bouvines en 1214, qui s'est soldée par un échec pour l'Empereur et son allié le roi d'Angleterre. Il est intéressant de noter également que plusieurs princes des marches du nord ont participé à cette bataille. Quoi qu'il en soit, l'intrusion d'un prince capétien en terre d'Empire, sans que l'Empereur ou le roi des Romains ne réagisse, n'est pas un fait inédit. On peut en effet relever un précédent en 1253 et 1254, lorsque Charles d'Anjou, le grand-oncle de Valois, entreprit de façon indépendante de s'accaparer du comté de Hainaut. Il fallut que Saint Louis, revenu de croisade, tempère l'ambition de son frère dans cette affaire.<sup>76</sup> Mais celle-ci permet de mettre en évidence un certain intérêt pour la région.

En réalité, nous nous trouvons dans une époque où la famille Capétienne est en plein essor. Autrefois, elle ne pouvait que se contenter d'un domaine réduit, alors qu'à partir du XIIIe siècle elle a désormais les moyens de s'étendre. L'un des premiers faits notables de cette extension au détriment de l'Empire est l'accaparement par mariage de la Provence par le même

---

<sup>75</sup> Il est en effet comte de Valois depuis 1285. A la même date, il est également fait comte d'Alençon, et quelque fois ce titre est rappelé.

<sup>76</sup> Marguerite Constantinople lui avait offert la possession du comté de Hainaut, ainsi que la garde de son comté de Flandre. Pour plus de détail sur l'aventure du frère de Louis IX : DUVIVIER C., *Les influences françaises et germaniques en Belgique au XIIIe siècle. La querelle des d'Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes*, vol. 1, Bruxelles, Mucquardt, 1894, p. 235-251.

Charles d'Anjou. Plus tard, Philippe le Bel soumet le comte de Bar, un prince de l'Empire.<sup>77</sup> Plus tard, en 1310, Charles de Valois, dans une situation assez similaire aux événements du Hainaut, va se charger de l'annexion de l'évêché de Lyon.<sup>78</sup>

On le constate donc, les armes qu'ont entre leurs mains pour s'étendre les capétiens, sont à la fois la diplomatie et bien sûr la force militaire. L'intervention de Charles de Valois en 1292 dans le comté de Hainaut n'a donc rien d'exceptionnel. Elle s'inscrit dans une dynamique propre à la famille Capétienne qui, profitant de son essor, s'agrandit au détriment de son voisin germanique.<sup>79</sup>

Cependant, que la famille Capétienne soit une famille importante passe encore, mais pourquoi est-ce que l'Empire, qui semble une entité politique puissante, ne réagit-elle pas face à un adversaire en réalité plus faible que lui ?

Au XIII<sup>e</sup> siècle certes il s'agit d'une entité qui s'étend sur une aire géographique très large. Mais en réalité, ce qui caractérise cet empire, c'est sa faiblesse politique interne. C'est cela qui permet à des princes comme Charles de Valois de s'immiscer en terre d'Empire.

Tout d'abord, de 1250 à 1273, l'Empire est en crise et, durant cette période que l'on a appelé le Grand Interrègne, le trône impérial se trouve être vacant, suite à diverses luttes internes touchant l'Empire. En 1273 apparaît certes Rodolphe I<sup>er</sup> de Habsbourg qui va donner une relative stabilité à l'Empire jusqu'à sa mort en 1291. Mais celui-ci demeurerait un souverain faible, qui du reste n'avait jamais été couronné empereur. Aussitôt celui-ci décédé, la crise reprit de plus belle et on vit les princes se déchirer à nouveau entre-eux pour s'accaparer le trône impérial.<sup>80</sup>

Cette faiblesse politique au niveau interne est un élément important qui nous permet de comprendre pourquoi Charles de Valois peut agir en terre d'Empire en toute impunité. Maintenant étudions pourquoi c'est le Hainaut qui intéresse particulièrement le roi de France, et qui lui fait envoyer son frère en terre d'Empire. Pourquoi un roi de France s'intéresse-il aux affaires du Hainaut ? Est-ce inédit que ce soit le fait d'un roi Capétien ?

---

<sup>77</sup> L'affaire du comté de Bar est assez similaire à celle qui nous intéresse en Hainaut. FAVIER J., *Philippe le Bel*, Paris, Tallandier, 2013, p. 298-299.

<sup>78</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 136-137 ; FAVIER J., *Philippe le Bel, op. cit.*, p. 300-301.

<sup>79</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel, op. cit.*, p. 297-301.

<sup>80</sup> BOGDAN H., *L'histoire d'Allemagne*, Paris, Perrin, 2003, p. 132-140.

*La France et le Hainaut :*

Philippe IV n'est pas le premier roi à s'immiscer dans les affaires du Hainaut. Louis IX avait déjà arbitré le conflit entre les Avesnes et les Dampierre.<sup>81</sup> En revanche il ne désirait pas s'immiscer dans les affaires internes du comté. C'est Philippe III qui va rompre avec la politique de son père. Il va en effet se proposer comme médiateur lors de la succession de Marguerite de Constantinople dans laquelle Jean d'Avesnes va prendre comme arbitre le roi des romains Rodolphe de Habsbourg. Quant à Philippe, il va choisir deux princes de la région, à savoir le duc de Brabant et le comte du Luxembourg,<sup>82</sup> et le tout entériné par le Parlement de Paris. L'affaire n'aboutit pas, mais elle est importante pour la suite de la politique française en Hainaut en ce sens que, pour la première fois le roi de France va se permettre de s'immiscer dans les affaires de l'Empire via le Parlement.<sup>83</sup> On peut voir ceci comme une transition entre la politique de Saint Louis et celle de son petit-fils Philippe IV.

Philippe le Bel va en effet innover par rapport à ses prédécesseurs. Contrairement à eux, il désire s'étendre dans le Hainaut au détriment de l'Empire. Nous allons observer comment le roi va s'y prendre.

*L'Ostrevant :*

En réalité, ce qui intéresse le roi de France ce n'est pas l'ensemble du Hainaut, mais une région plus particulière qui s'appelle l'Ostrevant, et cela n'est pas sans intérêt pour la suite des évènements.

En effet, l'Ostrevant était une région riche qui aurait pu ramener des revenus au royaume de France, mais c'était également une région idéalement placée sur le plan géographique, présentant un intérêt stratégique important, puisqu'elle permettait l'accès rapide au comté de Flandre autant qu'au comté de Hainaut. Il s'agissait, en d'autres termes, d'un point de passage important.<sup>84</sup>

S'y intéresser est une chose, mais de quel droit le roi de France peut-il s'accaparer une terre qui ne lui appartient pas ?

---

<sup>81</sup> Sur lequel nous reviendrons, voir *infra*.

<sup>82</sup> Rappelons que Philippe III était marié à une princesse du Brabant.

<sup>83</sup> DELCAMBRE E., *op. cit.*, p. 23-30.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 31.

Philippe IV va justement tout faire pour prouver que l'Ostrevant lui appartient. En réalité, il ne désire pas que le comte de Hainaut lui rende hommage pour l'ensemble de ses possessions, mais uniquement pour cette terre. Pour ce faire il va dans un premier temps prouver que cette terre est de façon légitime une possession du royaume de France. Pour cela, il va remonter jusqu'au traité de Verdun en 843<sup>85</sup> et démontrer que si le *pagus Hainoensis* était dévolu à la Lotharingie, l'Ostrevant avait été quant à lui attribué à la *Francie Occidentalis*. Ceci est un premier élément donnant au roi de France une légitimité historique dans cette affaire.

Dans l'histoire plus récente par rapport aux événements qui nous intéressent, l'Ostrevant au XIe et XIIe siècle, était passé tantôt dans l'escarcelle flamande, tantôt sous domination Hennuyère. L'avantage, si l'on retient comme légitime la période Flamande, c'est que le roi de France peut considérer qu'il est le propriétaire légitime de la terre de l'Ostrevant.<sup>86</sup>

Tout ceci était pour la partie juridique, qui justifie la possession de cette région par le roi de France, mais essayons de comprendre ce qui a réellement pu pousser le roi de France à envoyer son frère dans la région. Le premier prétexte fut somme toute une affaire modeste. A savoir, en 1290, une compétition entre deux moines pour le trône de l'abbatiale d'Anchin. La Flandre venait de céder à contrecœur la région de l'Ostrevant, à son rival Hennuyer. L'un des deux moines fit appel à l'arbitrage du roi de France. Quant à l'autre, il fit appel au roi des Romains. C'est à partir de ce moment-là que toutes les querelles qui avaient lieu dans la région de l'Ostrevant servirent de prétexte au roi de France pour se mêler des affaires du comté de Hainaut.<sup>87</sup> La même année, le comte de Hainaut entra en conflit avec la ville de Valenciennes qui contestait son autorité. Le roi de France intervint pour soutenir la ville rebelle et, après sa victoire, le comte de Hainaut consentit à rendre hommage au roi de France. C'est à cette occasion que les églises du comté situées en Ostrevant, furent placée sous la garde du roi.<sup>88</sup> Mais, par la suite, le comte de Hainaut confisqua les biens des églises de l'Ostrevant et c'est cela qui servit de prétexte à l'intervention de Charles de Valois. Le comte de Hainaut avait certes accepté un accord l'obligeant à rendre hommage au roi de France, mais il s'y refusait.<sup>89</sup>

---

<sup>85</sup> Date à laquelle l'empire Carolingien fut partagé entre les trois fils de Louis le Pieux.

<sup>86</sup> Pour plus de détail voir : DELCAMBRE E., *op. cit.*, p. 31-45.

<sup>87</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel*, *op. cit.*, p. 295-296 ; DELCAMBRE E., *op. cit.*, p. 45-59.

<sup>88</sup> A propos de la « garde des églises » voir : DIDIER N., *La garde des églises au XIIIe siècle*, Paris, Picard, 1927.

<sup>89</sup> Notons que la question de l'Ostrevant était loin d'être réglée pour les années qui suivront. Philippe VI reçut l'hommage du comte de Hainaut, mais par la suite il y eut à nouveau des conflits juridique similaire à celui que l'on vient de voir sous le règne de Philippe IV. MOEGLIN J-M., « La Frontière introuvable : l'Ostrevant », dans ALLIROT A-H. *Une histoire pour un royaume. XIIIe-XVe siècle*, Paris, Perrin, 2010, p. 381-392.

Enfin, explorons un dernier élément qui n'est pas sans importance pour la suite des événements qui vont nous intéresser. Nous avons mentionné que le fils du comte de Flandre était au côté de Valois. Cela est d'autant plus intrigant que la période qui nous intéresse va se voir marquée par l'opposition entre la France et son vassal Flamand. Pourquoi un Dampierre intervient-il contre son voisin Hennuyer ?

*La querelle entre les Dampierre et les Avesnes :*

Nous en avons déjà évoqué quelques aspects, mais revenons sur cette querelle. Marguerite, la dernière héritière de Baudouin de Constantinople, s'était mariée à deux reprises. La première fois, elle avait épousé un certain Bouchard de Avesnes, avec qui elle a eu trois enfants. Mais le mariage déplaisait à sa sœur Jeanne de Constantinople, d'autant plus qu'il était illicite dans la mesure où Bouchard était un homme d'église. La séparation eu lieu. Néanmoins le divorce ne fut jamais prononcé. Plus tard, Marguerite épousa Guillaume II de Dampierre, un noble provenant de Champagne, avec qui elle eut quatre enfants. Lorsque Jeanne mourut en 1244, Marguerite hérita légitimement des deux comtés de Flandre et de Hainaut. C'est à partir de ce moment-là que les conflits entre les deux familles s'enchaînèrent. Saint Louis intervint pour arbitrer la querelle et il fut convenu que la Flandre reviendrait aux Dampierre à la mort de Marguerite. Quant au Hainaut il reviendrait à ce moment-là aux Avesnes. Marguerite se retira dans un couvent en 1278 où elle mourut en 1280. C'est à partir de ce moment-là que les deux familles reprirent de plus belle leur rivalité. Ainsi, lorsque Robert de Flandre intervint au côté de Charles de Valois dans cette affaire hennuyère, ce ne fut pas uniquement en sa qualité de vassal du roi de Flandre, mais également en tant que rival de la famille Avesnes. Si, au départ dans ce conflit, la France est alliée aux Dampierre, ce ne sera pas toujours le cas comme nous allons le voir, et les Avesnes ne seront pas toujours les ennemis du royaume de France.<sup>90</sup>

Mais un dernier élément suscite notre intérêt dans cette affaire hennuyère, c'est de comprendre pourquoi Philippe IV envoie son frère régler la question, plutôt que d'intervenir lui-même dans ce comté ? Valois avait-il à 22 ans l'expérience nécessaire pour régler la question ?

---

<sup>90</sup> NICHOLAS D., *Medieval Flanders*, Londres, Longman, 1992, p. 156-157.

*Charles de Valois et l'affaire Hennuyère :*

En réalité, cette affaire de Hainaut n'était pas la première expérience militaire et même politique du prince. Le 15 août 1284, il avait été adoubé le même jour que son frère Philippe,<sup>91</sup> et l'année suivante il avait été, il avait été acteur bien malgré lui de la croisade d'Aragon, pour laquelle il fut couronné roi d'Aragon. Outre le fait que Pierre III d'Aragon avait été excommunié, Charles tirait sa légitimité de sa mère, Isabelle, une princesse aragonaise. La campagne fut un fiasco Philippe III mourut pendant la campagne, de même que son rival Pierre III d'Aragon.<sup>92</sup> Charles fut couronné roi d'Aragon de manière bien ridicule somme toute.<sup>93</sup> Cependant ceci fut une première expérience à l'extérieur du royaume et cela caractérise déjà un trait que l'on attribue souvent à Charles de Valois : un homme à la recherche d'une couronne. Dans l'extrait que nous venons de vous soumettre, Charles de Valois n'est pas mentionné comme roi d'Aragon, et cela suite à son mariage en 1290 avec sa cousine Marguerite, la fille de Charles II d'Anjou. Le mariage n'avait pu se conclure, avec à la clé la cession des comtés du Maine et de l'Anjou, qu'à la condition que Valois renonce à ses prétentions sur la couronne d'Aragon.

Quoi qu'il en soit, lorsque Charles de Valois intervient pour son frère en Hainaut, il est déjà un homme expérimenté, avec d'importantes possessions. Si son frère l'envoie régler la question du Hainaut, c'est tout simplement parce qu'il s'agit d'une politique propre à la famille capétienne, qui consiste à attribuer aux princes cadets et aux branches cadettes de la famille capétienne des commandements importants au sein de l'armée du roi de France. Ajoutons à cela que Philippe le Bel n'était pas particulièrement un roi qui avait l'envie de prendre personnellement le commandement des opérations. Nous le verrons pour les campagnes de Flandre, c'est effectivement ses frères et différents princes des branches cadettes capétiennes qui furent les lieutenants du roi.<sup>94</sup>

De ses relations avec le comté de Hainaut, Charles de Valois ne retira pas seulement une expérience militaire. Il avait en effet dans son entourage un chroniqueur du nom de Jean de

---

<sup>91</sup> Dans cette seconde moitié du XIIIe siècle, tous les capétiens sont fait chevaliers, mais auparavant ça n'était pas le cas. Charles d'Anjou était en effet destiné à devenir homme d'Eglise. Il semblerait qu'il soit le dernier cadet destiné au clergé. Néanmoins si les capétiens sont fait chevalier, nous ignorons la part de leur entraînement militaire, notamment dans le commandement. HÉLARY X. *L'armée du roi de France, op. cit.*, p. 65-67.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

<sup>93</sup> En l'absence de couronne, il fut couronné à l'aide d'un chapeau de cardinal, ce qui lui valut le surnom de « roi chapeau ».

<sup>94</sup> HÉLARY X. *L'armée du roi de France, op. cit.*, p. 64-65.

Condé (il existe un débat pour savoir s'il y eut un ou deux Jean de Condé).<sup>95</sup> Lorsqu'on sait l'importance qu'accordait Charles de Valois à la littérature on imagine qu'il avait compris qu'il devait s'attacher le service d'un chroniqueur pour être mis en évidence. Le fait qu'un hennuyer soit dans l'entourage du prince nous semblait important à relever et une preuve supplémentaire du lien qui existait entre le prince et les régions Septentrionales. Un lien qui n'est donc pas simplement militaire, mais également culturel.<sup>96</sup>

*Charles de Valois à la cour artésienne :*

Après ces péripéties dans le Hainaut, Charles de Valois continue ses actions dans le nord. En 1294, il est à Hesdin auprès de Robert II d'Artois.<sup>97</sup> Celui-ci était un prince de sang, dont le père avait reçu l'Artois en apanage. Quelle pouvait être la relation entre ces deux princes, qui sont par conséquent cousins, et qui ont comme parenté commune le roi Saint Louis ?

A Hesdin, on sait que Charles est accueilli somptueusement par Robert. Ce qui peut pousser le comte d'Artois à un tel accueil, c'est qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, à partir du règne de Louis IX en particulier, s'est opérée une politique consistant à conférer des terres en apanages aux différents princes cadets du roi. Cela avait pour conséquence que leurs descendants étaient en quelque sorte attachés à la famille royale.<sup>98</sup> Ajoutons à cela que Philippe le Bel employait souvent ses frères, comme des représentants diplomatiques. Cette fonction, mêlée à son sang royal, fait que lorsque Robert accueille Charles, c'est comme s'il accueillait le roi lui-même dans son comté.<sup>99</sup> Outre cette parenté de sang, qui risquait de s'estomper avec le temps, une façon de renforcer les liens était le mariage ou encore l'élévation des princes des maisons collatérales au rang de pair.<sup>100</sup> On peut également noter dans le cas présent que, pour montrer la cohésion, du moins avec la maison d'Artois, Charles, avec Mahaut la fille de Robert, parraine Charles de la Marche,

---

<sup>95</sup> VAN COOLPUT-STORMS C., « Le Hennuyer et le Parisien. Un ou deux Jean de Condé ? », dans BELLON-MÉGUELLE H. (dir.), *La moisson des lettres. L'invention littéraire autour de 1300*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 131-142.

<sup>96</sup> Charles de Valois avait lui-même une grande culture livresque, et il est possible qu'il soit à l'origine de l'attrait des Valois pour les livres. Citons par exemple Charles V comme grand amateur de livre. Voir : SOT M., BOUDER J-P et SIRINELLI J-F (dir.) *e.a.*, *Histoire culturelle de la France. Le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1997, p. 271-273.

<sup>97</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 26.

<sup>98</sup> LEWIS A., *Le sang royal. La famille capétienne et l'Etat*, Paris, Gallimard, 1986, p. 209-220.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>100</sup> Cela est d'ailleurs le cas de Robert II d'Artois et Charles de Valois qui seront élevés à la pairie. *Ibid.*, p. 229-230.

le dernier fils de Philippe IV, et que tous deux sont présents à ce baptême. On notera d'ailleurs la présence du comte de Flandre.<sup>101</sup>

Charles de Valois vient de mener une courte campagne contre le comte de Hainaut. Il noue des relations avec la maison d'Artois. Tout cela en réalité fait partie des plans du roi de France qui veut étendre son influence dans la marche du nord. Le Hainaut dans la région représentait une pièce maîtresse, à laquelle va s'ajouter le comté de Hollande. Progressivement le roi va nouer des alliances avec les différents princes de la région. D'abord l'évêque de Liège, puis le comte de Luxembourg, des princes qui ne seront pas des alliés de trop dans les futurs conflits avec la Flandre.<sup>102</sup>

---

<sup>101</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 26.

<sup>102</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel, op. cit.*, p. 296-297.



## *Chapitre II : Les deux premières campagnes de Flandre*

### *Vers la guerre en Flandre :*

Charles de Valois ne revint dans les principautés du nord qu'en 1297, lors du conflit opposant le royaume de France à son vassal flamand. Auparavant, Charles de Valois ne va pas rester inactif, puisqu'il va participer à la Guerre de Guyenne contre les Anglais. Cela nous éloigne quelque peu des régions septentrionales, mais nous permet d'indiquer que la vie politique et militaire du comte ne s'est pas limitée à ses interventions dans le nord. Toutefois, la guerre entre les Français et les Anglais qui se mène en Guyenne n'est pas sans lien avec le nord. En effet, dans la guerre qui va opposer la Flandre à la France, l'Angleterre est dans un premier temps un acteur important. De plus, dans ce conflit entre les deux royaumes, Charles de Valois ne semble pas être étranger aux événements qui vont la provoquer. Ce conflit met également en évidence que, même lorsque l'action du prince et de ses contemporains est éloignée géographiquement des principautés du nord, elle n'en impacte pas moins la politique du prince. Avant d'aborder les Guerres de Flandre, revenons plus en détail sur l'implication de l'Angleterre dans les régions du nord.<sup>103</sup>

### *L'implication de l'Angleterre :*

Le conflit entre la France et l'Angleterre, auquel prend part Charles de Valois, dure de 1294 à 1297 et formellement la paix entre les deux royaumes n'est signée qu'en 1303, car Philippe le Bel s'était empressé de conclure enfin ce conflit, suite à la défaite de Courtrai l'année précédente.

Dans ce conflit, le comte de Flandre se sentait lésé, car sa principauté était pillée par les navires anglais et, qu'outre cela, le comté dépendait beaucoup du commerce avec l'Angleterre. En effet, la Flandre était dépendante de la laine anglaise, qui lui servait à alimenter son industrie textile. Ces industries se trouvaient principalement dans les grandes villes du comté, et cela avait donc pour conséquence de créer un sentiment d'insatisfaction au sein de ses villes. Les habitants de ces villes étant des acteurs autonomes et importants, le comte de Flandre se voyait dans la quasi-obligation de les satisfaire.

---

<sup>103</sup> Nous en avons déjà dressé une esquisse de l'implication de l'Angleterre dans la région, ici nous revenons plus en détail, afin de comprendre les facteurs déclenchant le conflit entre la Flandre et la France dans la partie présentée, voir *supra*.

C'est dans cette optique que Guy de Dampierre s'est rendu à la cour d'Angleterre, pour demander dans un premier temps de mettre fin aux pillages que les Flamands subissaient. Ajoutons à cela que les deux parties avaient des intérêts qui leur étaient propres, et qui faisaient que chacun pouvait y trouver son compte dans une alliance. Ainsi, le roi d'Angleterre ambitionnait de récupérer les terres perdues par Jean sans Terre dans le sud de la France. Quant à Guy de Dampierre, il espérait récupérer éventuellement les terres d'Artois qui avaient été autrefois possession de Philippe d'Alsace. Pour concrétiser la chose et sceller l'alliance, il était prévu qu'Edouard II devait épouser une des filles de Guy de Dampierre et recevoir également des fonds de la part de l'Angleterre.<sup>104</sup>

Dans cette rivalité entre la France et l'Angleterre, qui va amener la Flandre à chercher la protection d'Edouard Ier, Charles de Valois n'est pas étranger aux événements. Il existe en effet deux sources qui l'accusent d'avoir favorisé la discorde entre les deux royaumes. Dans les *Annales de Londres*, l'auteur accuse nommément Charles de Valois d'avoir encouragé la lutte entre l'Angleterre et la France.<sup>105</sup> Dans l'autre source, les *Annales monastici*, il est question de tractation à propos d'un mariage. En effet, Edouard Ier aurait dans un premier temps choisi Blanche de Castille comme future épouse pour son fils, mais par la suite, il aurait changé d'avis et décidé de choisir une princesse flamande. Selon l'auteur, c'est cela qui aurait été la cause du conflit entre la France et l'Angleterre. Les informations qui suivent sont tout aussi intéressante puisqu'on y apprend que la France aurait ménagé des intelligences pour préparer l'invasion de l'Angleterre. L'homme qui aurait été à la tête de cette éventuelle invasion ne serait autre que Charles de Valois lui-même.<sup>106</sup>

Ces informations provenant d'auteurs Anglais, on peut toutefois les prendre avec une certaine critique, dans la mesure où ils peuvent avoir noirci davantage le portrait de Charles de Valois, afin de disculper l'Angleterre de toutes volontés belliqueuses contre la France. Toutefois, on peut en retirer quelques informations. Tout d'abord, la première source citée fait de Charles de Valois un des acteurs principaux qui aurait favorisé les hostilités entre l'Angleterre et la France. Cela peut être dans une certaine mesure tout à fait plausible. On sait que Charles de Valois était malgré sa qualité de frère du roi un prince comme les autres et que, comme tout aristocrate il avait ses propres intérêts et des bénéfices à retirer d'une guerre.<sup>107</sup> Quant à la seconde source, elle nous permet de comprendre l'importance qu'avait Charles de Valois pour ses

---

<sup>104</sup> FUNCK-BRENTANO F., *Philippe le Bel en Flandre. Les origines de la guerre de cent ans*, Paris, Champion, 1897, p. 128-130.

<sup>105</sup> *Chronicles of the reigns of Ed. I and Ed. II*, éd. par W. Stubbs, Vol. 1, Londres, Longman, 1882, p. 101.

<sup>106</sup> *Annales Monastici*, éd. par H. R. Luard, Vol. 3, Londres, Longman, 1866, p. 384-385

<sup>107</sup> Nous aurons l'occasion d'aborder la question, voir *infra*.

contemporains, dans la mesure où il est désigné comme chef d'une armée d'invasion, ce qui peut supposer qu'il avait toute la confiance de Philippe IV en ce qui concerne ses qualités de chefs de guerre.

*La rupture définitive entre la Flandre et la France :*

En ce qui concerne le comte Guy de Dampierre, se posait pour lui une difficulté non-négligeable à contourner, à savoir son lien vassalique avec le roi de France. S'il voulait contenter les villes de Flandre, il devait rompre ce lien. Or il était dans l'impossibilité de le faire subitement et d'afficher ostensiblement son alliance avec l'Angleterre. En effet, il devait convaincre les différents acteurs de sa principauté. Nous avons déjà vu que les villes étaient importantes, mais il existe également en Flandre une noblesse, qui est elle-même divisée.<sup>108</sup> L'aristocratie a justement fuit les villes pour s'installer à la campagne et, à l'aube du XIV<sup>e</sup> siècle, les seigneuries rurales ne génèrent plus assez de revenus (chose qui n'est pas propre à la Flandre), à un tel point que la petite et moyenne noblesse subit un déclassement, car elle ne peut pas plus accéder à la chevalerie, en raison des coûts qu'occasionnent la formation et la fonction.<sup>109</sup>

A côté de cela, la Flandre était toujours ancrée dans sa rivalité avec le Hainaut et ne pouvait pas se permettre de perdre son allié Français qui restait le plus fiable dans la région. Néanmoins, la France va changer son alliance et commencer à soutenir le Hainaut plutôt que la Flandre. En outre, le comte de Flandre se sent lésé, car à l'instar de ce qui s'était passé dans le Hainaut, Philippe le Bel va de plus en plus s'immiscer dans les affaires internes du comté de Flandre et en particulier dans les villes, où il ambitionnait d'avoir un certain contrôle sur elles, en s'autorisant la nomination des échevins.<sup>110</sup> Le roi procéda également comme dans le Hainaut, où il se vit attribué la garde de certaines églises.<sup>111</sup>

Autrement dit, l'alliance avec l'Angleterre était une opportunité, aussi bien sur le plan politique en ce qui concerne son autonomie, que sur le plan militaire, et enfin sur le plan

---

<sup>108</sup> En effet, depuis le début du XIII<sup>e</sup> siècle, la noblesse est divisée entre partisan de la France ou de l'Angleterre, mais depuis les années 1290, la Flandre est divisée entre la faction soutenant le roi de France (les *Leliaerts*) et celle soutenant le comte de Flandre (les *Clauwaerts*). Notons également que cette lutte entre partisan du roi ou du comte, ne se limite pas à la noblesse, elle touche également les habitants des villes. Tout comme on ne peut pas la réduire à une lutte de classe entre « riche et pauvre », même si la plupart des *Leliaerts* sont des nobles ou des riches patriciens des villes. NICHOLAS D., *op. cit.*, p. 190-191.

<sup>109</sup> La situation est si catastrophique que Philippe le Bel édicta une mesure contraignant les jeunes nobles à se faire adouber. HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 33-34.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 39.

commercial, dans la mesure où le commerce avec l'Angleterre allait pouvoir reprendre, C'est évidemment le principal problème pour la Flandre : lorsque la France entre en conflit avec l'Angleterre et qu'elle rompt tout lien commercial avec son ennemi, la Flandre dépendant de la France se trouve en principe dans l'obligation de suivre la politique de son suzerain.

Au final, c'est l'alliance avec l'Angleterre et la rupture avec la France qui vont être choisies. Preuve de l'importance des villes dans cette décision (et en particulier de l'industrie du textile dans celles-ci), de sceller cette alliance, la première chose que va faire le roi d'Angleterre, est de rendre visite aux artisans de la laine ainsi qu'aux négociants, afin de leur faire accueillir favorablement cette nouvelle alliance.<sup>112</sup> On comprend dès lors que cette dernière n'est pas motivée spécifiquement par l'ambition personnelle du comte de Flandre, mais qu'elle est davantage une décision pragmatique. Certes, il a ses propres objectifs, comme son antagonisme envers le Hainaut, mais il doit avant tout faire des concessions aux acteurs politiques importants, et les villes le sont en le menaçant à chaque instant de se révolter. Toutefois, Guy de Dampierre a-t-il eu raison de conclure ce rapprochement avec l'Angleterre ? C'est ce que nous allons voir dans les événements qui vont suivre.

## *La guerre de Flandre :*

### *Première campagne :*

Le second conflit auquel va prendre part le comte de Valois dans les marches du nord est la guerre de Flandre qui va se dérouler en 1297. Nous l'avons vu, le prince est déjà un homme expérimenté en matière militaire. Il a d'ailleurs rempli sa mission avec succès lors de la Guerre de Guyenne en 1294. On apprend que Charles est en campagne en juin 1297, au côté de son frère.<sup>113</sup> Avant de suivre pas à pas la campagne militaire de Charles de Valois, nous allons en donner un bref aperçu.

A partir du moment où le comte de Flandre a scellé une alliance avec le roi d'Angleterre, le 7 janvier 1297, le conflit devient inévitable. Celui-ci, comme indiqué dans les *chroniques artésiennes*, commence en juin 1297. C'est le connétable Raoul de Nesle qui est chargé de diriger l'ensemble des opérations. Charles de Valois va rejoindre l'ost royal le 6 juin et les deux hommes vont effectuer une percée vers Orchies, qui est rapidement prise. Le 23 juin, le roi de

---

<sup>112</sup> FUNCK-BRENTANO F., *op. cit.*, p. 132-134.

<sup>113</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, *op. cit.*, p. 12.

France en personne mène le siège de la ville de Lille, qui est défendue par Robert de Béthune et l'un de ses frères.<sup>114</sup> Quant au comte de Flandre, il est lui-même enfermé dans la ville de Gand. Pour le moment, rien ne freine l'avancée de l'armée royale française dans cette campagne.<sup>115</sup>

De son côté, le roi d'Angleterre tergiverse et prétend être retenu par un pèlerinage qui l'empêche de venir en aide au comte de Flandre. En réalité, Edouard Ier est lui-même préoccupé par une crise politique qui se profile au sein de son royaume. Finalement, il se décide à intervenir et, le 23 août, il embarque avec son armée vers la Flandre, mais un peu tardivement, ce qui fait qu'à son arrivée, l'armée flamande est largement écrasée.<sup>116117</sup>

Ainsi, Edouard Ier et Guy de Dampierre firent leur entrée dans la ville de Bruges le 1<sup>er</sup> septembre, mais au même moment Lille capitule. L'armée royale en profite pour continuer son avance, et occuper Courtrai et Ingelmunster. Le 4 septembre le roi d'Angleterre quitte la ville de Bruges pour se diriger à Gand. Deux semaines plus tard les Brugeois remettent les clés de la ville au roi de France. Ce dernier craint un siège couteux de la ville de Gand qui est la seule ville fortifiée du comté. Le roi d'Angleterre quant à lui veut sortir de ce « borbier » dans lequel il s'est laissé entraîner. En d'autres termes, le moment semble idéal pour entamer des négociations entre les belligérants. C'est dans ces circonstances que sont envoyés des cardinaux par le pape Boniface VIII, ce qui permet la conclusion d'une trêve le 9 octobre.<sup>118</sup>

#### *La campagne de Charles de Valois :*

Après avoir posé le plan général de la campagne, et afin en tête le déroulement des événements, nous allons suivre pas à pas les actions du comte de Valois et le rôle qu'il joua dans celle-ci :

Voici ce que nous disent les *chroniques artésiennes* en ce qui concerne le début de la campagne :

« *Li roys Philippes de Franche se parti de Lens par .j. jour de vendredi et ala logier, il et se gent, entre Henin-Lietard et Douai, au lieu c'on dist au Noef-Fossé. Et le samedi ensievant*

---

<sup>114</sup> Pour rappel, il s'agit du même Robert de Béthune qui accompagna Charles de Valois lors de la campagne de Hainaut.

<sup>115</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 43-45.

<sup>116</sup> Auparavant le comte Robert II d'Artois venait d'achever sa campagne en Aquitaine, et avait pu prêter main forte à l'armée royale au nord, ce qui a permis l'écrasement des flamands.

<sup>117</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 43-45.

<sup>118</sup> *Ibid.*

*se parti mesire Charles, frere au roy, de l'ost, et mesire Raouls de Neele, connestables de l'os, et moult de boine gent avoec aus. Et furent bien .vj. m. armeures de fer. Et chevauchierent vers le Pont-de-Raisse et prisent la vile par forche. Si y estoient Alemans en garnison de par le conte de Flandre, et se defendirent moult bien ; et en i eut de pris et de tués ; et i fu li castelains de la vile tués, et fu toute vile arse. Puis s'en parti mesire Charles li marisiaus et le gur gent, et chevauchierent vers la ville d'Orchies. »<sup>119</sup>*

On apprend via cette source que les hommes composants l'armée royale se séparent et que le connétable et Charles de Valois étaient accompagnés de 6000 hommes, qu'ils chevauchèrent et prirent par la force la ville de Pont-à-Rache. Ce qu'il nous semble ici intéressant à soulever, c'est la volonté dans le camp français de contrôler le territoire de façon spatiale.

Par la suite, nous apprenons que la ville était protégée par des allemands et que ceux-ci furent massacrés. Mais pourquoi sont-ils présents dans ce conflit ? En réalité, il s'agit probablement de mercenaires, ou alors d'hommes de Guillaume de Juliers le petit-fils du comte de Flandre. Finalement toute la ville est entièrement brûlée.<sup>120</sup>

Dans le vocabulaire utilisé, nous constatons une nouvelle fois que le comte de Valois est désigné comme étant le « frère du roi ». Nous en avons déjà parlé auparavant, cela permet de le distinguer des autres seigneurs. Charles est certes comte, mais il est un prince prestigieux, car il a du sang royal. Cela saute davantage aux yeux lorsqu'on lit le texte, en observant que Charles y est bien distingué par sa fraternité par rapport à Raoul de Nesle.<sup>121</sup>

Après avoir effectué cette action, le comte de Valois et le connétable Raoul de Nesle se dirigent vers la ville d'Orchies. Voyons ce qui se passe après ces événements, toujours à l'aide de la même source :

*« Et quand chil de le vile seurent que le gent roy venoient seur aus, si se rendirent, et fu le vile warnie de par le roy. Et ala mesire Charles et li maressiaus et leur gent, tout ardent le pais, dusques bien près de Lille, et puis se retraissent à l'ost, u li roys estoit logiés. »<sup>122</sup>*

---

<sup>119</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit., p. 14.*

<sup>120</sup> Le mot « arse » vient du verbe « arser » qui signifie « incendier ». « Arser » dans GREIMAS J., *Dictionnaire de l'ancien français. Le Moyen Âge*, Paris, Larousse, 1992, p. 40.

<sup>121</sup> Sur la référence au sang royal de la part des frères cadets : LEWIS A., *op. cit.*, p. 229.

<sup>122</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit., p. 12-13.*

On apprend donc qu'une fois arrivé dans la ville d'Orchies, les habitants de la ville n'opposèrent aucune résistance au comte de Valois. La ville reçut une garnison française en son sein et reçut même du roi le renouvellement de ses privilèges.

Par la suite on apprend que Charles et ses hommes font brûler la campagne aux alentours de Lille. Est-ce un usage conforme aux usages de la guerre à l'époque ? Il existait à l'époque, des lois établies par l'Eglise, qui visaient à rendre morale la guerre. Toutefois, l'on constate que celles-ci ne sont pas respectées.<sup>123</sup> La guerre durant cette période est principalement psychologique et ravager les territoires ennemis résulte de cette logique, afin d'empêcher l'adversaire de se ravitailler, ou tout simplement lui inspirer de la terreur. Enfin, gardons également à l'esprit que le pillage restait un moyen pour les différents hommes de guerre, de rentabiliser leur participation à la guerre.<sup>124</sup>

Pendant que Charles assiège la ville de Lille, le roi de France continue son avance, prend et incendie la ville de Seclin. Par la suite, le roi fait la jonction avec son frère sous les murs de Lille.<sup>125</sup>

La campagne militaire de Charles de Valois n'est pas terminée, revenons en effet sur ses propres actions :

*« Et puis s'en ala mesire Charles, li freres le roy de Franche, à Courtray, et se rendirent au roy, et il les rechut de par le roy, sen frere. Dont fist mesire Charles warnir le vile des gens le roy, et puis s'en parti mesires Charles et se gent et alerent à Yppre, et ardirent tous les fourbours et .vjxx. muelins à vent tout entour Yppre. Et quant il eurent che fait, si s'en vinrent à Warneston, et fu arse tout à net, et ne demoura vile ne maison d'illueques dusques à Lille, et puis se retraisent à l'ost qui estoit entour Lille. »<sup>126</sup>*

Le texte nous apprend que Charles incendia avec ses hommes les alentours d'Ypres, ainsi que les moulins à vent. Toutefois, dans le cas présent, l'anecdote est à nuancer. Selon une autre source, on apprend que ce sont les habitants de la ville eux-mêmes qui ont ravagés la région.<sup>127</sup> Quoi qu'il en soit, dans le cas présent, cela semble s'inscrire dans une logique de guerre économique et psychologique propre à l'époque. Il nous semble plus plausible que ce soit effectivement les troupes Françaises qui ont incendié la région, encore qu'il est possible que les habitants d'Ypres eux-mêmes l'aient fait pour empêcher les Français de la piller.

---

<sup>123</sup> FLORI J., *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 2012, p. 181-187.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 153-158.

<sup>125</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 35.

<sup>126</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>127</sup> *Annales Gandenses*, éd. par F. Funck-Brentano, Paris, Picard, 1896, p. 7.

Après ces évènements Charles revint à Lille, et lorsqu'il arrive au camp installé aux alentours de Lille, le comte d'Artois qui venait d'achever sa campagne dans le sud de la France, venait de les rejoindre, ainsi que le reste de l'ost royal en Flandre. Charles de Valois avec un ensemble de seigneurs, est à ses côtés. Ensembles ils remportèrent la bataille de Furnes, une des rares batailles rangées, dont on apprend, selon l'auteur des *chroniques artésiennes*, qu'on y trouvait des flamands, mais aussi des Allemands. Il est vrai que parmi les seigneurs combattants du côté du « parti » flamand, on peut y trouver un certain Guillaume de Juliers,<sup>128</sup> qui est le petit-fils de Gui de Dampierre.

On apprend que Lille a capitulé le 1<sup>er</sup> septembre. Quant à la campagne de Charles de Valois, elle n'est pas encore terminée, peu après cela il marche vers Courtrai pour y recevoir la soumission de la ville.

Dans cette action, si l'on se réfère au chroniqueur Jean d'Outremeuse, on apprend une anecdote pour le moins surprenante. On apprend qu'il est parti vers la ville de Courtrai, à la tête de 20 000 hommes, avec à ses côtés Thibaut de Cherpoy, un homme expérimenté que l'on reverra souvent au côté de Charles de Valois dans les campagnes de Flandre.<sup>129</sup> Les Courtraisiens reconnaissaient Philippe IV comme roi et remettent les clefs de leur ville à Charles de Valois. Mais, près de Courtrai, le frère du roi croise sur son chemin une abbaye où se sont enfermés 1600 paysans. Là il décide d'assiéger l'abbaye. Le siège de celle-ci dure en tout seize jours.<sup>130</sup> Voyons comme le chroniqueur Liégeois relate l'évènement :

*« Mais quant les XVIc vilains veirent che, si corurent as armes et vinrent les Franchois sus corir por derobeir leur avoir ; mains Sasses vint al derier d'eaux et entrat en l'abbie, si que quant les labureurs retornarent, si se trouverent enclouse toute entour, car ilh trovont Sasses qui conquesteit avoir l'abbie et les Franchois cachoient al derier. Ensi furent tous mors les XVIc laboureurs, et Chairle commandat que l'abbie ne fuist nullement destuite, si s'en partit atant. »<sup>131</sup>*

Nous apprenons ici comment Charles de Valois procéda pour arriver à ses fins, et ensuite la conséquence de la prise de l'abbaye :<sup>132</sup> Il ordonna la mise à mort des 1600 paysans, et il laissa intacte l'abbaye en question. Joseph Petit, bien que contant l'histoire dans sa biographie

---

<sup>128</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit.*, p. 14-16.

<sup>129</sup> Nous reviendrons plus en détail sur le personnage, voir *infra*.

<sup>130</sup> JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly myrieur des histors*, éd. par A. Borgnet et S. Bormans, t. V, Bruxelles, Hayez, 1864-1887, p. 513.

<sup>131</sup> *Ibid.*

<sup>132</sup> On notera que Charles n'est pas présenté comme « le frère du roi », ni ici, ni dans ce qui précède l'extrait.

dédiée à Charles de Valois, remet en doute la véracité des faits.<sup>133</sup> Un premier point à souligner est que Jean d'Outremeuse n'est pas contemporain des faits. A cela on peut ajouter, qu'ils ne sont mentionnés ni dans les *Chroniques artésiennes*, ni dans les *Annales Gandenses* et encore moins dans les *Grandes Chroniques de France*. Peut-être que les différents chroniqueurs préférèrent nier l'évènement. Mais au fond, le massacre de paysans choquait-il les contemporains ? Les chroniqueurs semblent faire peu de cas du massacre des paysans durant le Moyen Âge, il est donc singulier que Jean d'Outremeuse souligne la terreur qu'a pu inspirer cet acte. Notons tout de même que l'effet recherché de ce genre d'action, était de terroriser l'ennemi.<sup>134</sup> A en croire le chroniqueur on peut en déduire que l'effet fut réussi, mais en l'absence d'informations supplémentaires, il est difficile de déterminer s'il s'agit d'un ajout erroné du chroniqueur, ou bien de faits qui se sont réellement produits et que les autres chroniqueurs auraient omis, afin de ne pas entacher la réputation du père de Philippe VI.

C'est au même moment que débarque Edouard Ier à Damme, et qu'il rejoint le comte de Flandre à Bruges. Là, Guy de Dampierre lui aurait annoncé une grande victoire ainsi que la capture de Charles de Valois et de son cousin Robert II d'Artois.<sup>135</sup> On apprend ensuite, qu'une fois la ville de Bruges soumise, Charles a reçu un bon accueil, et que les Flamands ont une bonne opinion du comte.<sup>136</sup> On apprend également que Valois est parti avec le connétable à la conquête de Damme et, qu'après la prise de la place, il y laisse une garnison de 300 hommes.<sup>137</sup> Enfin, on sait que Robert de Béthune reprit avec une armée anglo-normande le port de Damme, et y massacra les hommes qu'avait laissé Charles.<sup>138</sup>

Après cela, nous n'avons pas plus de détail sur la campagne de Charles. Nous apprenons qu'il est mentionné dans la liste des différents seigneurs qui ont participé au conflit au côté des Français. Il y est présenté comme « *mesires Charles, quens d'Anjou et du Mainne, frere le roy* ». Il est intéressant de voir qu'il est ici présenté comme comte d'Anjou et du Maine, et on relève encore une fois, que l'accent est mis sur sa qualité de frère du roi. Il est second dans la liste des princes mentionnés derrière Robert d'Artois. En-dessous, figure Louis d'Evreux, le demi-frère

---

<sup>133</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 36.

<sup>134</sup> FLORI J., *op. cit.*, p. 158-159.

<sup>135</sup> Joseph Petit relève que l'anecdote n'est reprise que dans les *Chroniques de Saint-Denis* ainsi que dans les *ex annalibus Islandicis*, une source Islandaise. Nous l'avons également trouvé dans *Les grandes chroniques de France*. PETIT J., *op. cit.*, p. 36 ; *Grandes Chroniques de France*, éd. par J. Viard, vol. 8, Paris, Société de l'histoire de France, 1934, p. 177.

<sup>136</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 36-37.

<sup>137</sup> Une chronique indique « 1000 bidaulx ». *Istore et croniques de Flandres*, éd. par J. Kervyn de Lettenhove, vol. 1, Bruxelles, Hayez, 1879-1880, p. 246-247.

<sup>138</sup> *Ibid.* ; FUNCK-BRENTANO F., *op. cit.*, p. 264-267.

de Charles et du roi Philippe IV. Est également mentionnée la présence dans cette campagne de Raymond « *fiez du roy de Sezille* », qui nous permet de voir que la branche cousine des Capétiens entretient toujours des relations avec le royaume de France. D'autres seigneurs sont également nommés, dont parmi eux le comte de Hainaut et son frère, ou encore Godefroy du Brabant.<sup>139</sup> On relève donc le changement d'alliance des Hennuyers de façon effective. Quant à Godefroy de Brabant au côté des Français, elle s'explique par le fait que la principauté Brabançonne était un allié de la France. Godefroy était l'un des frères de Jean Ier de Brabant. Celui avait épousé l'une des filles de Saint Louis en premier mariage, puis avait épousé une Dampierre en seconde noce, ce qui ne l'empêcha pas de rester un fidèle allié de la France, notamment en participant à la campagne d'Aragon au côté de Philippe III. Godefroy était aussi le frère de Marie de Brabant la seconde épouse de Philippe III. On voit donc les liens de proximités entre la France et le Brabant. Le même Godefroy de Brabant avait permis la conclusion de la paix entre les Français et les Hennuyers en 1292.

*Le bilan de la campagne de Charles et les conséquences :*

Durant cette campagne, Charles de Valois semble avant avoir été là pour seconder les principaux chefs militaires qui l'ont menée. En revanche, il a eu l'opportunité de se distinguer et de mener des actions personnelles tout au long de celle-ci. Ce qu'on peut en retirer, c'est que Charles de Valois est avant tout un chef de guerre qui peut passer pour brutal à nos yeux de modernes. Pourtant, lorsqu'on prend l'action dans son ensemble, on comprend que les autres commandants militaires n'agissaient pas différemment et qu'il faut avoir en tête que la psychologie jouait un grand rôle dans ces campagnes militaires.<sup>140</sup> De plus, Charles de Valois lorsqu'il arrive en Flandre, n'est pas inexpérimenté et l'on sait qu'en Gascoigne il s'est aussi distingué par des actions brutales. On apprend par exemple que devant la ville de Ryons il avait ordonné la pendaison de prisonnier, afin de semer la dissension à l'intérieur des murs de la ville. Et que, bien que l'action fût brutale, ce qui fait fut salué c'est la ruse en question.<sup>141</sup>

Outre l'expérience militaire qu'il va retirer de cette campagne, Charles va en récolter des bénéfices importants. Signalons d'abord, qu'avant la campagne il avait reçu les forçats confisqués au comte Henri de Bar. En récompense de la campagne de Flandre, il est fait pair de

---

<sup>139</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit.*, p. 21-22.

<sup>140</sup> FLORI J., *op. cit.*, p. 153-154.

<sup>141</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 29-30.

France et, ce qui motive son élévation à ce rang, c'est son attitude lors du siège de Lille. En plus de cela, Charles reçoit l'hôtel de Nesle qui tout au long de sa vie fut son lieu de résidence favori, ainsi que la châellenie de Roche-sur-Yon, en échange d'une rente de 700 livres. Mais en plus de ces récompenses matérielles, on constate également que Valois fut par la suite présent à toutes les cérémonies. Ainsi, lors de la promulgation de la canonisation de Louis IX le 25 août 1298, il porta avec son frère la châsse contenant les reliques de leur grand-père.<sup>142</sup>

*Vers une seconde campagne de Flandre :*

La trêve qui avait été signée entre les différentes parties ayant pris part à cette guerre, concluait qu'elle durerait jusqu'au 6 janvier 1300, mais qu'elle ne mettait pour autant pas encore fin à toutes velléités entre les différents belligérants. Ils avaient accepté l'arbitrage du pape dans ce conflit, avec toutefois la réserve du roi de France qui acceptait que le pape fut arbitre, mais à titre privé seulement et non en sa qualité de chef de l'Eglise. C'est ainsi que le pape fit des promesses vagues au comte de Flandre et prépara le 27 juin 1298 un traité entre la France et l'Angleterre, qui rétablissait la situation antérieure à la guerre et mettait en place le mariage entre Edouard II et Isabelle de France.<sup>143</sup> D'ailleurs, dix ans plus tard, c'est Charles de Valois et son frère Louis qui accompagnèrent la future reine d'Angleterre à son mariage, en qualité de représentant du roi de France.<sup>144</sup> Mais pour l'heure, Edouard Ier ne semblait pas pour autant satisfait de la probable conclusion de ce traité.

Du côté proprement dit de la vie de Charles, on apprend également que durant cette période de trêve, il profita avec son frère pour négocier avec le roi d'Aragon, bien qu'il ait renoncé à ses prétentions sur le royaume d'Aragon au moment de son mariage avec Marguerite d'Anjou, le tout entériné par le pape en 1295. Mais il y avait toujours des places fortes sous occupation française. De plus, le roi et son frère réclamaient la restitution de Majorque.<sup>145</sup> Quoi qu'il en soit, durant cette période, on peut constater la confiance que le roi accorde à son frère, qui est lui-même auréolé par son bon comportement dans cette première campagne de Flandre. Une hypothèse intéressante à soulever, c'est de voir si le prince n'utilise pas les campagnes de Flandre, afin de se construire une réputation, qui par la suite serait utile à son ambition ?

---

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 39.

Pour autant, la paix entre les différents protagonistes de la Guerre de Flandre est fragile. Lorsque le roi d'Angleterre quitte la Flandre, il laisse les places fortes flamandes à la merci de la France et Gui de Dampierre n'a que quelques villes sous sa garde. Philippe le Bel pour gouverner la Flandre envoie Raoul de Nesle, qui avait assumé durant cette campagne la charge de connétable. Il s'agissait d'un chef de guerre qui avait déjà servi de Philippe III, ainsi que Louis IX. Il avait une solide expérience militaire, et avait participé à la croisade d'Aragon. Gilles de Muisit nous apprend que la gouvernance de la Flandre par le personnage avait été appréciée.<sup>146</sup>

Le conflit entre la France et la Flandre continue également en coulisses et pas seulement à la cour du roi de France ou celle du comte Guy de Dampierre. En effet, le vieux comte envoie deux de ses fils à Rome, Philippe de Dampierre y étant déjà en place, dans l'intention de négocier des accords plus favorables à la Flandre.<sup>147</sup> Notons que Philippe avait servi à la cour Angevine, ce qui n'est pas sans rappeler un épisode de la vie du comte de Valois sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.<sup>148</sup>

De son côté, Philippe le Bel dépêche une ambassade auprès du pape Boniface VIII et le roi d'Angleterre y dépêche également des représentants, afin d'être présent dans ces négociations en coulisse. C'est pendant cette période de discussions politiques qu'il est décidé qu'Edouard Ier épouse Marguerite de France, l'une des filles de Philippe III. Avec la promesse de mariage entre Isabelle et le futur Edouard II, il y a en quelque sorte un double mariage entre la France et l'Angleterre qui se profile. Ce dernier mariage que nous avons déjà évoqué a pour conséquence évidente d'exclure Philippine de Flandre qui avait été pensée comme une potentielle future reine d'Angleterre. En bref, tous ces arrangements politiques ont pour résultat d'affaiblir définitivement le comté de Flandre et de l'isoler diplomatiquement de son allié Anglais.<sup>149</sup>

Pour autant, si la Flandre se trouve abandonnée par son allié Anglais, ce n'est pas tout. Jusqu'à présent, Jean le comte de Hollande, avait choisi une position neutre par rapport au conflit entre la Flandre et le Hainaut, mais le roi travaille à l'isolement de la Flandre, afin que le comte de Hollande ne soutienne pas les Flamands. De plus à la mort de Jean en 1299, son comté va tomber dans l'escarcelle des Avesnes, les rivaux des Dampierre. Quant à Albert de Habsbourg, le nouveau roi des Romains, il apporte dans un premier temps son soutien au comte

---

<sup>146</sup> HÉLARY X., *Courtrai*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>147</sup> *Ibid.*

<sup>148</sup> Voir *infra*. Ajoutons également que ce prince avait la particularité d'avoir épousé une Courtenay.

<sup>149</sup> HÉLARY X., *Courtrai*, *op. cit.*, p. 45-46.

de Flandre, mais ensuite Philippe le Bel va user de son influence pour que le nouveau souverain de l'Empire retire son soutien au comte Guy et ainsi l'isoler complètement.<sup>150</sup>

*La seconde campagne de Flandre (1300) :*

Comme nous l'avions déjà signalé, la trêve s'achève donc le 6 janvier 1300 et, à partir de cette date, la guerre reprend de plus belle. Le prince chargé de mener l'invasion de la Flandre est Charles de Valois en personne. Dans cette campagne il a un rôle plus important que dans la première campagne. Mais, comme pour la première, esquissons d'abord un plan d'ensemble de cette seconde campagne

Elle est menée rapidement Dès l'entrée en campagne du prince Capétien, les échevins de Douai lui remettent les clés de la ville. Quelques jours plus tard, c'est au tour de Béthune de tomber. En revanche, l'important port de Damme, sous la conduite de Guillaume de Crèvecoeur, le second fils de Guy de Dampierre, résiste et subit un siège.<sup>151</sup> Pendant que Valois mène ce siège, le chevalier Waele Paele, qui est au service de Robert d'Artois, tient la Flandre et défait les Flamands à la bataille de Hazebrouck. Les Flamands sont également défaits par le châtelain de Lens, à la frontière entre la Flandre et l'Artois. Par la suite, une partie de l'armée royale vient mettre le siège devant Ypres, où s'est retranché Gui de Namur, un autre fils de Gui de Dampierre. Quant à Charles de Valois, il a décidé de marcher lui-même sur Gand, où se sont réfugiés à la fois le comte de Flandre, ainsi que son fils aîné Robert de Béthune. Mais l'armée royale se voit dans l'impossibilité de prendre la ville, et va se retrancher vers Bruges. Néanmoins, à la fin du mois d'avril, la ville-portuaire de Damme capitule et, immédiatement après, les bourgeois de Gand se rendent au comte de Valois, tandis que Gui de Crèvecoeur obtient l'autorisation de celui-ci de se rendre à Gand, afin de faire fléchir la position de son père. L'opération va réussir, puisque Gui ainsi que ses fils Robert et Guillaume, à qui il faut ajouter cinquante chevaliers, vont se constituer prisonniers. Le 21 mai, Ypres va capituler et les trois fils qu'a eu le comte Gui avec Isabelle de Luxembourg vont se retirer dans le marquisat de Namur, ce qui a pour conséquence qu'en tant que princes d'Empire, ils n'ont pas à se soumettre au roi de France.<sup>152</sup>

---

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>151</sup> *Ibid.*

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 47.

Le premier constat que l'on peut dresser en comparant cette seconde campagne de Flandre par rapport à la première, c'est l'importance acquise par Charles de Valois, car il y joue un rôle principal. Après avoir passé en revue le déroulement général de cette campagne, intéressons-nous plus particulièrement à l'action du prince durant celle-ci.

#### *La seconde campagne de Charles de Valois :*

Les sources nous apprennent que, dès la fin de la trêve, la campagne allait démarrer.<sup>153</sup> Celui qui est envoyé régler la question n'est autre que le frère du roi, dont voici comme mentionné ci-dessus :

*« Et fu envoiés en Flandres, de par le roy, pour warder chou qui avoit esté waagniet au temps de le were, ch'est assavoir Bruges, Courtray, Lille et le tere de Furnes et de Bergues et de plusieurs autres lieux en Flandres, si i fu envoiés en kief mesire Charles. Et furent avoec lui Guys, quens de Saint-Pol, li quens Sansoirre, mesire Berars de Marcoel, mesire Loey de Byaugieu et li quens de Bouloingne. Et avint que la vile de Douay se rendi l'endemain de la trieve falie et tout à le volenté le roy »<sup>154</sup>*

Pour une fois et c'est très rare, Charles de Valois n'est pas désigné comme le frère du roi, en revanche, il est appelé « chef ».<sup>155</sup> C'est à lui qu'incombe le commandement de la suite des opérations, et les personnes qui l'accompagnent durant ces opérations militaires sont mentionnées. Conformément à ce que nous avons dit dans la description générale de la campagne, Douai se rend rapidement à l'arrivée de l'armée française. La mention que cela se passe le lendemain de la rupture de la trêve nous indique que nous sommes à ce moment-là le 7 janvier 1300.

Voyons comment la suite de la campagne nous est contée :

*« Et adonques s'en alerent à Bruges et tinrent le païs et warderent. Et firent engiens pour assalir au Dent. Et vinrent par Dikemue dessi devant Yppre, pour chou que li païs s'estoir revelés, car messires Guys de Namur et plenté de soudoiers d'Alemaigne avoient esté u teroir*

---

<sup>153</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit, p. 31.*

<sup>154</sup> *Ibid.*

<sup>155</sup> Durant cette campagne, Charles de Valois est lieutenant du roi, même si cela n'est pas dit explicitement, il ne porte pas de titre particulier, mais encore une fois sa qualité de frère du roi est mise en évidence. Sa fonction de lieutenant du roi en fait en quelque sorte le représentant du roi sur le terrain, et lui confère des pouvoirs spéciaux. Pour plus de précision voir : HÉLARY X., « Délégation du pouvoir et contrôle des officiers. Les lieutenants du roi sous Philippe III et Philippe IV », dans FELLER L. (dir.), *Contrôler les Agents du pouvoir. Actes du colloque tenu à Marne-la-Vallée en juin 2002*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 169-190.

*de Furnes et y avoient fait mout grant damage. Et chil Yppre, quant mesire Charles fu venus par devant fisent sanlant d'aus rendre pour faire monseigneur Charlon anui et pour lui tenir la dessi à le nuit. Or avint qu'il se retraisent à Dikemue tout dolant pour chou que chil d'Yppre les avoient fait ensi atendre, et mout y eurent de destourbiers de leur chevaus pour les mauvais pas. »<sup>156</sup>*

On apprend que l'armée menée par Charles se dirige vers Bruges, et qu'elle tient les alentours de la ville sous sa garde, que par la suite elle se prépare à assiéger Damme et que Guy de Namur entre en campagne avec à ses côtés des mercenaires allemands. Dans le présent extrait « Charlon » est un dérivé du prénom « Charles » et sert bien entendu à désigner le comte de Valois. On apprend également, que les habitants d'Ypres firent semblant de se rendre auprès du prince alors qu'en réalité ils avaient bien l'intention de résister.

La campagne continue et, comme à ce que nous l'avons écrit, le chevalier Wale Paiele, au service du comte d'Artois, incendie les alentours de Bergues et bat ensuite les Flamands à Haezebrouck.<sup>157</sup> Quant à Charles de Valois, et il va se diriger vers Gand, dont voici la description précise des évènements :

*« Après avint que mesire Charles et se gent furent devant Gant, et les prisoit-on bien à .vj. m. armures de fer. Et là il atendirent bien demi-jour pour savoir se li quens de Flandres, ne si enfant, ne li sires de Faukemon, ne leur gent, isteroient point. Et quant il virent qu'il n'isteroient mie, si s'en retournerent vers Bruges et ardirent Nivele et bien .xij. viles. Et fisent si grant damage au país que chef u merveille. »<sup>158</sup>*

La chronique est très claire. Elle nous indique que Charles accompagné de 6000 hommes se dirige vers Gand. Dans la ville se trouvaient le comte de Flandre, avec l'un de ses fils et le seigneur de Valkenburg. Quand Charles et ses hommes comprirent qu'ils ne pouvaient prendre Gand, ils se replièrent vers Bruges et, en passant brûlèrent, Nevele et douze autres localités. Les dommages qu'ils firent étaient retentissants, que cela fit « merveille ». L'utilisation de ce mot n'est pas anodine, car le terme peut désigner à la fois quelque chose qui est perçue comme splendide et terrible, provoquant l'étonnement ou la terreur ou encore l'admiration voire la crainte.<sup>159</sup> Dans la mesure où nous essayons de comprendre comment agissait le comte de Valois, quel type de chef de guerre il était et comment il était perçu, c'est pour le moins

---

<sup>156</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit., p. 31.*

<sup>157</sup> *Ibid., p. 31-32.*

<sup>158</sup> *Ibid., p. 32-33.*

<sup>159</sup> « Merveille » dans, GREIMAS J., *Dictionnaire de l'ancien français, op. cit., p. 380.*

interpellant de voir ce mot apparaître. Il semble clair que le chroniqueur veut nous expliquer que l'action de Charles de Valois dans le cas présent semble avoir marqué les contemporains. Cela nous en apprend un peu plus sur la guerre psychologique qui était menée à l'époque.

Quoi qu'il en soit à ce moment de la campagne, la stratégie employée par le comte de Valois semble porter ses fruits, car le comte de Flandre se trouve cerné, et il ne lui reste plus que les places d'Audenarde, Deynze, Ardenbourg et Cassel.<sup>160</sup> La prise du port Damme était un coup terrible pour Guy de Dampierre, voyons comment l'évènement est décrit par la *chronique artésienne* :

« Et adont il s'abaubirent pour chou que denier et ami et leur viles et tout leur ayde leur commenchoient à falir. Après avint que mesire Willaumes de Flandres, qui estoit adonc au Dent, vint à monseigneur Charlon, et se rendi premiers, et rendi la vile du Dent. Et ne demoura en le vile homme ne femme, fors que une vielle femme qui ne pooit aller ; car li roys ne voloit nule merchi d'aus pour chou que à l'autre were il s'estoient retourné »<sup>161</sup>.

On apprend ici que l'un des fils de Guy de Dampierre s'est rendu auprès de Charles et que les habitants de la ville se sont enfuis (à l'exception d'une vieille dame) car ils craignent la vengeance du roi de France, représenté ici par son frère. Selon Joseph Petit, les habitants auraient craint la sévérité du roi en raison de leur attitude en 1297. Il est vrai que cela fait écho aux évènements qui se sont déroulés trois ans auparavant, lorsque la ville changea plusieurs fois d'allégeance au cours du conflit, ce qui peut être interprété comme une trahison de la part des habitants, dans la mesure où le roi avait été accueilli favorablement par eux, avant qu'ils ne fassent bon accueil à Robert de Béthune.<sup>162</sup>

Signalons également que le chroniqueur Guillaume de Guiart décrit le déroulement de la prise de Damme différemment. En effet, d'après lui, la garnison de Damme aurait repoussé plusieurs assauts des Français et aurait ensuite demandé un armistice pour ensevelir les morts. C'est à cette occasion que les habitants auraient pris la fuite de la ville.<sup>163</sup>

Quoi qu'il en soit, la prise de Damme eut pour conséquence d'amener la capitulation des villes d'Ardenbourg, de Deynze ainsi que de l'Ecluse, tandis qu'Ypres était encerclée. Par ailleurs, le comte de Flandre était enfermé dans Gand avec pour seule alternative de s'enfuir

---

<sup>160</sup> FUNCK-BRENTANO F, *op. cit.*, p. 339.

<sup>161</sup> Par ailleurs l'éditeur du texte précise que nous sommes le 29-30 avril 1300. *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>162</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 37 ; p. 47.

<sup>163</sup> GUILLAUME GUIART, *Branche des royaux lignages*, *op. cit.*, p. 218-219.

vers l'Empire, ce qui aurait signifié qu'il renonçait à son héritage, ou alors de se rendre. En quelque sorte, le comte de Valois avait réussi sa stratégie consistant à isoler Guy de Dampierre. Cela fonctionnait d'autant plus qu'il fut bientôt pressé par les bourgeois de se rendre.<sup>164</sup> La soumission du comte de Flandre à Charles de Valois, nous est conté en ces termes :

« Or fist tant mesire Willaumes de Flandres, quant il fu devers monseigneur Charlon, que il eut grace d'aller à Gant. Et parla à sen père et à monseigneur sen ferre, et as chevaliers qui chi-après sont nommés (...) Et fist tant mesire Willaumes de Flandres à ches personnes devant dites que il se rendirent à le volenté le roy ; et chef u à mi-may, qui fu l'an de grace mil et .IIIc. ans. Et furent amené par Tournay et parmi Arras, et mené à Paris. Et les conduisoient, de par le roy, li quens de Bouloingne et li quens de Sansoirre. Et quant il furent amené à Paris devant le roy, li roys ne vaut onques parler à aus ».<sup>165</sup>

L'extrait nous apprend que Guillaume de Crèvecœur a discuté avec Charles et que finalement le comte de Flandre a préféré se rendre. Le roi ne désire pas discuter avec son vassal séditieux, ce qui montre sa rancœur. La chronique nous apprend que tout cela se passait durant le mariage entre Rodolphe de Habsbourg et Blanche de France, la sœur de Philippe le Bel. Notons que les sources concernant les négociations sont peu claires. Les chroniqueurs français soutiennent qu'il s'agissait d'une reddition à discrétion, tandis que les chroniqueurs flamands laissent entendre que le comte de Valois aurait promis à Guy de Dampierre de le ramener libre en Flandre, si les deux parties lors des négociations n'avaient pas leur mot à dire.<sup>166</sup> Ces chroniqueurs vont jusqu'à affirmer que Charles de Valois aurait été irrité que le roi fut de mauvaise foi dans cette affaire, dans la mesure où Philippe n'aurait pas respecté les accords qu'il avait passés avec le comte de Flandre en vertu de ses pleins pouvoirs,<sup>167</sup> mais il est également possible que les garanties qu'auraient reçues le comte de Flandre soient dès le départ considérées comme nulles.<sup>168</sup> Outre qu'il est difficile de trancher sur la question lorsque des sources se contredisent, on peut tout de même relever quelques éléments. Tout d'abord, les chroniqueurs flamands nous présentent le comte de Valois comme un personnage bienveillant dans l'affaire. On avait déjà signalé auparavant que le frère du roi était bien accueilli par la population. Ces mêmes chroniqueurs nous informent sur le sérieux de Charles par rapport à sa position. En effet, en tant que représentant du roi, il se voit investi des mêmes pouvoirs que son

---

<sup>164</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 47-48.

<sup>165</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, éd. par F. Funck-Brentano, Paris, Picard, 1899, p. 33-34.

<sup>166</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 48.

<sup>167</sup> JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly myrieur des histours*, *op. cit.*, p. 221-223.

<sup>168</sup> FUNCK-BRENTANO F., *op. cit.*, p. 343-344.

frère lui-même, sur les terrain d'opérations qui lui sont soumis.<sup>169</sup> Dans le cas des chroniqueurs Français, peut-être sont-ils plus vagues sur les promesses du comte de Valois, car ils ne veulent pas présenter le roi de France comme ayant trahi la parole donnée par son frère, qui est son représentant en Flandre.

Ce qui confère à Charles de Valois une bienveillance, ce sont justement ses actions, car dans cette campagne de Flandre, il agit de manière intelligente. C'est lui qui le 8 mai 1300 négocia les conditions de soumission de la ville, où il fut très modéré. En résumé, il confirma les privilèges des habitants de Gand, et ne se contenta que de quelques otages et promit également que la ville ne se verrait sanctionnée d'aucune amende.<sup>170</sup> Il laissait également la vie à des mercenaires Allemands et Brabançons qui défendaient la ville de Gand.<sup>171</sup> Cette attitude clémentine n'est pas sans rappeler celle qu'il avait déjà eu trois auparavant, à l'égard des habitants de la ville de Bruges. L'historien Joseph Petit indique qu'il voit cela comme une preuve de l'intelligence politique de Charles, chose qui avait été souvent niée.

Quelques jours plus tard, il fut moins clément avec les villes d'Ypres et d'Audenaerde, qui se rendirent peu après la soumission de Gand.<sup>172</sup> En effet ces villes, contrairement à Gand, se virent infliger des amendes, sans doute en raison de leur résistance bien trop téméraire.<sup>173</sup> Mais qu'entendre par là ? Durant le Moyen Âge, il était mal vu selon les mentalités de la période, de mener une résistance jugée inutile, comme par exemple dans le cas présent où il semblait évident que la ville allait capituler. Notons également que se rendre trop tôt était également sanctionnée, par exemple par le massacre de la garnison, car une reddition trop rapide était perçue comme une trahison envers son seigneur.<sup>174</sup>

C'est après la soumission de la Flandre que Charles revint à Paris avec ses prisonniers, comme nous l'explique la *chronique artésienne*. En ce qui concerne le traitement des prisonniers, certains chroniqueurs ont tendance à noircir davantage l'attitude du roi à leur égard.<sup>175</sup> Quoiqu'il en soit, les prisonniers furent répartis dans différents châteaux.<sup>176</sup>

---

<sup>169</sup> HÉLARY X., « Délégation du pouvoir et contrôle des officiers. Les lieutenants du roi sous Philippe III et Philippe IV », *op. cit.*, p. 169-190.

<sup>170</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 49.

<sup>171</sup> *Codex diplomaticus Flandriae*, éd. par T. de Limburg-Stirum, vol. 1, Bruges, Zuttere, 1879-1889 p. 293-295.

<sup>172</sup> Pour Joseph Petit ces villes se sont rendues suite à la clémence de Charles envers Gand. PETIT J., *op. cit.*, p. 49.

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> FLORI J., *op. cit.*, p. 160-166.

<sup>175</sup> En particulier : *Istore et croniques de Flandres*, *op. cit.* p. 521.

<sup>176</sup> L'historien Joseph Petit précise que les prisonniers ont été bien traité. Nous pensons qu'il est partisan dans son traitement des faits historiques. En effet, il fait une précision concernant le supposé mauvais traitement des

La campagne de Charles de Valois se conclut par un succès et ce fut Jacques de Châtillon qui fut nommé gouverneur de la Flandre. C'est durant sa période de gouvernance que les troubles en Flandre vont avoir lieu.<sup>177</sup> Quant à Charles, il va être écarté durant quelques années des régions septentrionales mais comme nous allons le voir, ça ne signifie pas pour autant que celles-ci n'ont pas eu d'influence sur sa vie durant son absence.

*Bilan et conséquence de cette campagne :*

Cette seconde campagne a été à la fois courte et intense et l'on y voit, comme dit plus haut, un Charles de Valois prenant la responsabilité des opérations, contrairement à la première campagne où il n'était qu'un second de commandants plus expérimentés comme Robert d'Artois ou Raoul de Nesle. Durant cette campagne, le prince va montrer ses capacités militaires en réussissant stratégiquement à isoler le comte de Flandre dans ses places fortes. Souvent on a considéré les Capétiens comme de piètre stratège, en revanche ils étaient de brillant organisateur.<sup>178</sup> Si la campagne du comte de Valois a été victorieuse et qu'elle montre ses capacités à commander, il convient toutefois de nuancer sa victoire, dans la mesure où l'armée Française semblait nettement supérieur à celle du comte de Flandre.

Soulignons que la façon dont Charles mène la guerre est conforme à ce qui se faisait aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Deux impératifs dictaient les comportements militaires de l'époque : le temps et l'espace. En effet, ce qui peut expliquer la durée relativement courte de la campagne militaire en Flandre, c'est le souci pour les chefs militaires médiévaux de la durée des campagnes, en ce sens que la guerre avait un certain coût et que lorsqu'une campagne militaire s'allongeait dans la durée, cela signifiait qu'il fallait payer les hommes en conséquence. Quant à l'espace, il fallait à tout prix isoler l'ennemi en l'enfermant dans ses places fortes, afin de l'empêcher éventuellement de fuir (sauf si la fuite était à son désavantage comme dans la campagne précédente).<sup>179</sup> On constate que Charles de Valois a rempli ces deux objectifs au court de cette seconde campagne de Flandre. Toutefois, ce n'est pas lui qui est nommé gouverneur de Flandre, le roi en avait peut-être jugé que, bien que Charles soit un chef de guerre compétent, il n'avait pas les qualités requises pour être un gouverneur, ce qui avec du recul est peut-être une erreur,

---

prisonniers, « certains chroniqueurs de peu de valeur », sans que l'on ne sache sur quoi il se base pour affirmer cela. PETIT J., *op. cit.*, p. 50.

<sup>177</sup> *Ibid.*; HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 48-54.

<sup>178</sup> HÉLARY X. *L'armée du roi de France, op. cit.*, p. 38.

<sup>179</sup> Sur ces questions tactiques et stratégiques, voir : CONTAMINE P., *La guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1992, p. 365-389.

dans la mesure où comme nous l'avons vu, le frère de Philippe jouissait d'une bonne réputation auprès de la population des villes.

Durant cette campagne, soulignons également que Charles de Valois s'est avant tout comporté comme un représentant du roi, qui en tant que lieutenant du roi est avant tout sur place en Flandre pour le représenter. Cette fonction attribuée à Charles, est une indication de l'opinion et de la confiance que pouvait avoir Philippe le Bel à l'égard de son jeune frère.

Quoi qu'il en soit, la Flandre est pacifiée, mais va-t-elle le rester ? Pour l'heure le comte de Valois n'a plus d'affaire particulière le retenant en France et nous allons voir qu'il va être éloigné pendant une courte période des principautés septentrionales qui nous intéressent. Pour autant, est-ce qu'il va se désintéresser du nord ?





## Chapitre III : De Courtrai à Mons-en-Pévèle

*Un prince capétien en territoire méridionale :*

Après avoir connu deux campagnes en Flandre, Charles de Valois va passer quelque temps en Italie, au service du pape ainsi que de son cousin Charles II d'Anjou. Si nous ne nous attarderons pas de façon détaillée sur cette parenthèse italienne, nous pouvons tout de même souligner les relations qui existaient entre les territoires septentrionaux et les territoires méridionaux. Nous l'avons déjà signalé auparavant, un Dampierre était entré au service des Angevins, tout comme nous avons observé qu'il y avait eu, lors de la première campagne de Flandre, un des princes Angevins au service du roi de France. En effet, soulignons que la dynastie Angevine descend de Charles Ier d'Anjou, lui-même frère de Saint Louis. Ce qu'il faut comprendre par-là, c'est que si le grand-oncle de Valois est allé tenter une aventure en Italie de son côté, il ne faut néanmoins pas négliger les liens de sang qui avaient toute leur importance et qui fait que les Angevins sont des alliés de la couronne de France, en ce sens qu'ils ont des ancêtres communs et sont donc des Capétiens. Cela peut expliquer à la fois pourquoi des princes Capétiens directs comme le comte de Valois vont proposer leur service au royaume de Sicile, tout comme des seigneurs dépendant du royaume de France le font. Le tout sans compter que la première épouse de Charles n'était autre que la fille du roi de Naples.<sup>180</sup>

Toutefois ce qui va amener Charles en Italie est une motivation tout autre. Sa première épouse étant morte peu avant la Seconde Campagne de Flandre, Charles se trouvait veuf. Mais une certaine Catherine de Courtenay va se profiler à l'horizon et le comte de Valois va y voir un parti intéressant. En effet, si la princesse n'était pas riche et ne présentait donc pas une opportunité à ce niveau et qu'elle n'avait pas de terre intéressante à proposer, elle était tout de même la descendante du dernier empereur Latin de Constantinople. L'empire avait certes disparu depuis le milieu du XIIIe siècle, mais Charles y voyait toutefois la perspective d'organiser de futures expéditions en Méditerranée orientale, comme le fit son grand-oncle avec plus ou moins de succès.<sup>181</sup> Cependant pour pouvoir épouser Catherine, Charles devait obtenir une dispense canonique, étant donné qu'ils étaient cousins.<sup>182</sup> C'est en échange de cette promesse de dispense qu'il accepta de se mettre au service du souverain pontife ainsi que dans

---

<sup>180</sup> Depuis la croisade d'Aragon, la Sicile et le sud de l'Italie forment deux royaumes séparés. Les Angevins règnent sur le royaume de Naples qu'on appelle parfois Sicile Péninsulaire, et les Aragonais possèdent la Sicile Insulaire. LEONARD E., *Les Angevins de Naples*, Paris, PUF, 1956, p. 185-186.

<sup>181</sup> Voir *Infra*.

<sup>182</sup> Notons que pour son premier mariage avec Marguerite d'Anjou, Charles avait également dû obtenir une dispense de la part du pape : FAVIER J., *Philippe le Bel*, *op. cit.*, p. 309 ; PETIT J., *op. cit.*, p. 18.

la perspective d'être soutenu par celui-ci dans une éventuelle expédition en Orient.<sup>183</sup> Ce que met en évidence cette histoire, c'est surtout que si Charles de Valois est prêt à servir son frère, notamment dans les campagnes flamandes, ça n'enlève en rien le fait qu'il a une ambition personnelle et qu'il désire lui-même, comme son grand-oncle Charles d'Anjou, obtenir une couronne. Et lorsqu'il épousa Catherine le 28 janvier 1301, ce n'était pas une nouvelle épouse qu'il se voyait obtenir mais la promesse d'une potentielle couronne.<sup>184</sup>

La mission de Charles en Italie était de pacifier la région, en servant le pape contre ses ennemis au sein de ses propres Etats ainsi qu'en chassant les Aragonais qui occupaient l'île de Sicile, ce qui du même coup pouvait servir les intérêts de Charles II d'Anjou.<sup>185</sup> Ainsi il s'en alla en Italie en septembre 1301, mais si Charles de Valois avait pu montrer ses compétences en Hainaut et en Flandre, il n'en n'était pas de même en Italie, où il démontra, par sa méconnaissance du terrain sur lequel il s'aventurait, qu'il était d'une certaine façon un prince du nord. En effet, il n'avait aucune des qualités requises pour gérer les affaires italiennes, et ne connaissait pas en détail les spécificités de la rivalité entre les Angevins et les Aragonais, pas plus qu'il ne connaissait les rivalités internes propre aux Florentins, le tout sans oublier que ni lui et ni les seigneurs l'entourant ne comprenaient l'Italien. Pire encore, il se montrait être un prince prêt à se vendre au plus offrant.<sup>186</sup> Plus tard, en mai 1302, le prince se mit au service de Robert d'Anjou, le fils de Charles II, afin de combattre les Aragonais. Mais les deux commandants sont dans une mauvaises entente et n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la marche à suivre, ce qui a pour conséquence que la guerre entre les Angevins et les Aragonais s'achèvent sur une paix honteuse.<sup>187</sup>

Toutefois, il convient de nuancer une partie de cet échec italien, dans la mesure où la campagne que mena Charles en Italie était pour le moins brouillonne, et que cela peut s'expliquer par le fait qu'il était bien plus préoccupé par ce qui se passait dans les marches du nord du royaume de France. Ainsi, par les *Grandes Chroniques de France*, nous apprenons :

« *Et lors, messire Charles qui, si comme l'en dit, avoit ja oy nouvelles de ses amis occis en Flandres, et que par un pou avoit perdu touz ses chevaux estrainz par maladie, si ot compassion du royaume de France et de son frere le roy Phelippe. Adonc, par le conseil de sa*

---

<sup>183</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel op. cit.*, Paris, Tallandier, 2013, p. 308-309.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>185</sup> *Ibid.*

<sup>186</sup> Notons que c'est à l'occasion de l'arbitrage qu'il proposa, que Charles rencontra Dante Alighieri. *Ibid.*, p. 311-312.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 313.

*gent, entre Fedrich et les Ceciliens et le roy fist et ordena la pais en telle manière qui s'ensuit. »<sup>188</sup>*

La chronique met l'accent sur les accords de paix qui vont avoir lieu entre Charles II d'Anjou et Frédéric III d'Aragon. Mais ce qui nous interpelle ici, c'est qu'elle indique que Charles de Valois est au courant des événements qui se produisent en Flandre. Cela est plus préoccupant pour lui, dans la mesure où il est avant tout un prince Capétien avant d'être un capitaine au service du pape ou de ses cousins Angevins et que les événements qui se produisent dans le nord le préoccupent beaucoup plus que sa mission en Italie. Ajoutons à cela que son frère avait accepté qu'il parte en Italie à la condition qu'il n'ait pas besoin de ses services en France. Il est évident que la situation en Flandre allait provoquer son retour.<sup>189</sup> On peut donc en conclure que, si l'aventure italienne pour Charles a été un échec suite à sa méconnaissance du terrain, il ne faut pas exclure non plus que les événements au nord y ont été pour quelque chose. Ajoutons à cela que comme le dit Joseph Petit, l'évènement aurait pu émouvoir vivement le prince.<sup>190</sup> S'il est vrai qu'il ne se base sur rien pour confirmer son affirmation, on peut largement imaginer que comme le prince connaissait personnellement le comte d'Artois, il a pu être touché notamment par sa mort. Décidemment, quand Charles de Valois n'est pas dans les marches du nord, ça n'empêche pas celle-ci de s'inviter dans sa vie, liant en grande partie son destin à cette région...

Nous nous demandons également si la mauvaise réputation qui est accolée au prince ne vient pas de son échec italien, dans la mesure où, contrairement ce que nous avons observé dans ses actions au nord, nous avons l'impression d'y voir un prince compétent. Ainsi Giovanni Villani dit de Charles de Valois « Charles était venu en Toscane pour faire la paix et il la laissa en guerre. Il alla en Sicile faire la guerre et y fit une paix honteuse »<sup>191</sup>, ce qui résume bien les critiques qui sont faites au prince. Quoi qu'il en soit, avant de continuer davantage, voyons quelles sont les événements en Flandre auquel les *Grandes Chroniques de France* font référence.

---

<sup>188</sup> *Grandes Chroniques de France*, éd. par J. Viard, vol. 8, Paris, Société de l'histoire de France, 1934, p. 213-214.

<sup>189</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel*, op. cit., p. 313.

<sup>190</sup> PETIT J., op. cit., p. 84.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 88.

*Les matines de Bruges et la bataille de Courtrai :*

Les évènements auxquels fait allusion l'auteur des *Grandes Chroniques* sont dans un premier temps ce qu'on a appelé les *Matines de Bruges* et ensuite la bataille de Courtrai, au cours desquelles les Flamands se sont attaqués aux Français. Comment expliquer cette révolte de la part des Flamands ? Lorsque nous avons quitté la Flandre, nous avons mentionné que Jacques de Châtillon avait été nommé gouverneur. Un bien mauvais choix, tant les décisions qu'il va prendre vont ternir la réputation des Français en Flandre. Il avait été nommé gouverneur, avec pour assistance le frère du comte de Boulogne. Il s'agit de deux princes qui sont voisins du comté de Flandre et dont on pouvait penser qu'ils connaissaient les particularités de la principauté. Les chroniqueurs de l'époque ont indiqué leurs décisions maladroites. Il est possible que cela ait favorisé les troubles de la région, mais le véritable problème semble se trouver dans les villes, particulièrement à Bruges et à Gand.<sup>192</sup>

Depuis 1300, les Français occupent le comté de Flandre, ce qui en soi n'est pas une chose surprenante, la principauté appartenant au royaume de France depuis plusieurs siècles. Un an avant les évènements de Bruges et de Courtrai, le roi de France et son épouse sont accueillis favorablement par la population des villes importantes de Flandre,<sup>193</sup> ce qui paraît normal dans la mesure où les villes semblent avoir toujours été favorable au roi de France. Il est tout à fait possible, comme le suggérait Henri Pirenne, que les villes flamandes visaient de leur côté à avoir au sein du royaume de France un statut aussi avantageux que les villes libres du Saint-Empire. Il est également possible que la population flamande pensait que le comté de Flandre allait tomber dans l'escarcelle royale, comme ce fut le cas pour tout une série de principautés et il est même tout à fait possible que le roi ait décidé d'attribuer le comté à son cousin Godefroy de Brabant. Quoi qu'il en soit, il est difficile de savoir quel était le projet exact de Philippe IV.<sup>194</sup>

Le point de départ des troubles en Flandre semble être en lien avec la visite du roi dans les différentes villes flamandes. Rapidement, un problème de fiscalité apparaît, dans la mesure où les notables des villes se demandent qui va payer les frais de la visite du souverain et comment va-t-on s'y prendre pour trouver cet argent ? A Bruges, il est décidé que les frais de la visite royale seront payés sur le produit des accises, ce qui signifie les plus pauvres de la ville vont devoir notamment payer les vêtements que se sont fait confectionner les patriciens de la

---

<sup>192</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 50.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 48-50.

ville. On imagine facilement le sentiment d'injustice que cela a pu provoquer. C'est à ce moment-là qu'un certain Pieter de Coninc va se faire le porte-parole de la contestation et que des émeutes éclatent dans la ville au printemps 1301. Jacques de Châtillon est appelé en renfort par les patriciens de la ville. Le gouverneur rétablit l'ordre, mais Bruges doit faire construire une forteresse à ses frais pour permettre de loger une garnison française. De plus, le gouverneur exige que lui soient fournis des otages. Souvent présenté comme un tyran, en réalité Jacques de Châtillon n'a pas agi différemment des précédents agents du roi dans le comté et il a même eu une attitude trop conciliante (notamment en permettant l'exil des émeutiers).<sup>195</sup> Mais, quoi qu'il en soit, on constate déjà des tensions existantes dans le comté de Flandre.

Gand va également se révolter le 12 mars 1302 et ce, pour les mêmes raisons qui ont amené des émeutes à Bruges. Bien que les deux villes soient en réalité rivales, cela ne va pas empêcher Pieter de Coninc de se mettre en relation avec les insurgés gantois. Comme il l'avait fait auparavant avec Bruges, le gouverneur Châtillon va réprimer la révolte. En réalité, les habitants de Gand n'ont rien de particulier contre l'autorité royale, ils y sont même favorables, mais le gouverneur ne comprend pas les subtilités politiques de ces villes, car il ne voit dans ces troubles qu'un facteur de désordre qu'il faut endiguer. En d'autres termes, il s'agit de troubles propres à ces villes et non d'une révolte contre l'autorité française. C'est également durant cette période de troubles, que les Dampierre vont tenter de revenir dans le jeu de politique, avec notamment l'un des petits-fils qui va se proclamer lieutenant de son grand-père en avril 1302.<sup>196</sup>

Jacques Chatillon avec 800 hommes arrive devant Bruges le 14 mai 1302, à la suite à quoi Pieter de Coninc prend la fuite, ce qui soulage les Brugeois qui vont assurer le gouverneur de leur fidélité. Le 17 mai le gouverneur, celui-ci fait une entrée martiale dans la ville, mais n'a apparemment pas l'intention d'écraser les habitants de la ville. Alors depuis quelques mois la tension étant forte, les rumeurs vont bon train. Le gouverneur va laisser des soldats loger dans des maisons dispersées dans la ville.

C'est dans ce contexte qu'a lieu les *Matines de Bruges*. Le 18 mai au petit matin, les Brugeois ouvrent les portes de la ville aux habitants qui l'avaient quittées, et vont par la suite égorger les soldats Français qui y logeaient. L'évènement va beaucoup marquer les contemporains, et n'est pas sans rappeler ce qui s'est produit en Sicile, lors de ce qu'on appela rétrospectivement les

---

<sup>195</sup> HÉLARY X., *Courtrai, op. cit.*, p. 50-52.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 52-54.

*Vêpres Siciliennes*. A la suite de ces événements, la révolte s'étendit en particulier dans la partie néerlandophone du comté.<sup>197</sup>

Les Français ne sont pas au bout de leur peine et le 11 juillet 1302 a lieu l'affrontement entre l'armée royale Française, commandée par Robert II d'Artois, et les révoltés flamands. Le comte d'Artois meurt au cours de la bataille et la chevalerie française est battue, mettant fin à un mythe d'invincibilité et marquant beaucoup les contemporains de l'époque.<sup>198</sup>

Tels sont les événements qui ont eu lieu en l'absence de Charles de Valois et dont il a pu avoir vent lors de son aventure italienne. Une chose est certaine, c'est que l'ampleur de la tâche à accomplir va être importante et que Philippe le Bel va accorder une importance particulière au front flamand.

*Une réaction bien hasardeuse :*

Entre les batailles de Courtrai et de Mons-en-Pévèle, il faudra attendre un peu plus de deux ans. Charles de Valois quitte Rome en décembre 1302,<sup>199</sup> et à son retour d'Italie retrouve le royaume de France en conflit à la fois avec la Flandre et avec le pape. En ce qui concerne le conflit avec Boniface VIII, il y joua un rôle mineur, car il entendait se concilier autant le pape que son frère, c'est également dans cette perspective qu'il va servir son frère en Flandre, car il pense à une probable campagne qu'il veut mener en Orient avec pour prétexte les revendications qu'il a sur le trône impérial de Constantinople. Entre-temps Boniface VIII mourut et le nouveau pape Benoît XI semblait plus favorable au roi de France.<sup>200</sup>

Quant à la guerre de Flandre, il en était directement concerné, car il était lui-même touché fiscalement par le financement que le conflit implique. Mais la tâche qui allait lui être demandée serait très simple : venger les victimes de la bataille de Courtrai.<sup>201</sup> De plus, de nombreux seigneurs sont morts au cours de la bataille et parmi eux des commandants aguerris, ce qui rajoute de l'importance au retour de Charles de Valois lui-même, étant donné qu'il a déjà prouvé sa valeur en Flandre dans le passé.

Du côté Flamand régnait l'incertitude politique et les rivalités au sein de ce camp ne manquaient pas. Philippe de Thiette, l'un des fils de Guy de Dampierre, toujours en prison, allait avoir bien

---

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 55-57.

<sup>198</sup> Pour une évocation détaillée de la bataille en question, voir : *Ibid.*, p. 59-146.

<sup>199</sup> *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, *op. cit.*, p. 215.

<sup>200</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 89-92.

<sup>201</sup> *Ibid.*, 91-92.

du mal à s'affirmer face à son cousin Guillaume de Juliers. En l'absence de chef affirmé, et avec le comte Guy de Dampierre toujours en prison, le parti Flamand manquait de cohésion.<sup>202</sup>

La situation était pour l'instant catastrophique et Gaucher de Chatillon qui était connétable avait dû reculer face aux insurgés flamands.<sup>203</sup> En effet, après la bataille de Courtrai, les insurgés Flamands sous la conduite notamment de Gui de Namur vont prendre Lille et Douai, puis ensuite marcher sur Arras, où les Français et les Flamands se font face. Ces derniers vont choisir de se retirer.<sup>204</sup> Dans ce contexte, le comte de Hainaut était en guerre avec le comte de Flandre, toujours en rapport avec le conflit de succession de Marguerite de Constantinople et l'on sait, qu'au cours du conflit, Gui de Namur infligea une défaite aux Hennuyers et qu'il occupait la Zélande.<sup>205</sup>

C'est dans ce contexte catastrophique qu'est demandé le 23 mai 1303 à Charles de Valois de réunir une partie de l'armée à Amiens, mais cette réunion prit beaucoup de temps et Philippe IV multiplia les appels à ses vassaux. Il faut dire que ceux-ci ne voyaient pas l'intérêt d'aller risquer leur vie dans une contrée pour le moins hostile et le tout pour une faible solde. Au final, alors que Charles était annoncé pour le 23 mai dans un premier temps, il arriva le 15 aout à Amiens et il ne partit en campagne qu'à cette date, en réponse à la retraite maladroite du connétable.<sup>206</sup> En effet, Gaucher de Châtillon allait de défaites en défaites en défaite.<sup>207</sup>

Ce qui se pose ici plus largement, c'est la question de la convocation du ban. Dans la situation où se trouvait la France par rapport à la Flandre, le fait de brandir une menace du royaume n'était pas difficile, mais en revanche le roi était en principe toujours tenu de passer par ses vassaux, les ducs et les comtes à son service, et ne pouvaient pas directement s'adresser aux soldats qui étaient au service de ces derniers. Toutefois, on sait que Philippe le Bel n'hésitait pas à aller à l'encontre de cette règle coutumière, et s'adressait directement à ce qu'on appelle l'arrière-ban, qu'il s'agisse de seigneurs laïcs ou de l'Eglise.<sup>208</sup> C'est également dans ces circonstances exceptionnelles qui résultent de la panique qu'occasionne la révolte flamande, que le roi va instaurer une nouvelle règle : les personnes qui servent le roi vont être exemptées d'impôts, et dans le cas où ils sont nobles, ce sont les hommes de ceux qui vont être exempté

---

<sup>202</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel*, op. cit., p. 241.

<sup>203</sup> FUNCK-BRENTANO F., op. cit., p. 489-490.

<sup>204</sup> *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, op. cit., p. 208-209.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>206</sup> PETIT J., op. cit., p. 92.

<sup>207</sup> Les Flamands l'avaient défait à Arques, et ils ravageaient pendant ce temps l'Artois. *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, op. cit., p. 66-68.

<sup>208</sup> CONTAMINE P., op. cit., p. 187.

d'impôt. Consécutivement à Courtrai, le roi va commencer à modérer le taux d'imposition car il préfère recevoir peu mais vite. Ces modifications qui sont en apparence des concessions, ont pour conséquence qu'à l'avenir, le roi de France aura les moyens de lever de nouvelles troupes.<sup>209</sup> Dans le conflit qui nous concerne, nous sommes témoin via la vie de Charles de Valois, de la transition qui s'opère entre l'ancien et le nouveau système, et c'est justement en réaction face à la lenteur du rassemblement des hommes que le roi réforma tout cela.

Toujours est-il que Charles de Valois était annoncé à Amiens pour le 15 août, mais il y était déjà le 9 août.<sup>210</sup> Voyons comment la longue attente de sa venue nous est racontée selon la *chronique artésienne* :

« *Et entrues vint li connestables à Arras le nuit de saint Vaast et requelli ses gens. Et mesires Charles estoit mus pour venir à Saint-Omer ; si arresta à venir, quant il seut les nouveles du connestables, et demoura à Amiens. Or seut li roys chele aventure, et avoit fait ses semonses pour venir à Arras à le mi-aoust ; si les remanda qu'il venissent et se hastassent. Et li connestables atendoit le roy et monseigneur Charle, et retenoit toutes les gens que li roys envoioit Arras, et avoit fait commandement que chascuns alast à se warde ens ès frontières de Flandres.* »<sup>211</sup>

L'extrait nous montre cette attente interminable que suscite Charles de Valois. On apprend également que Valois qu'il est au courant de la situation mais demeure néanmoins à Saint-Omer. Gaucher de Châtillon lui était déjà à Amiens depuis le 15 juillet et attendait l'arrivé du frère du roi. Nous apprenons que durant cette attente le connétable retenait les troupes qui allaient en direction d'Arras et leur demandait de garder la frontière flamande. D'ailleurs, les Flamands avaient arrêté de poursuivre le connétable car leur guerre n'était plus rentable, et ils ne voyaient plus l'intérêt de ravager l'Artois, la région étant trop appauvrie (les Flamands avaient ravagé la région et étaient arrivé devant le Saint-Omer le 12 juillet)<sup>212, 213</sup> On notera le manque de coordination entre les différents commandant sur le terrain et surtout la lenteur des opérations.

Par la suite, nous apprenons que le connétable est aller demander conseil à Charles, resté à Amiens et que le frère du roi lui avait dit que ce serait bien qu'il rassemble des provisions

---

<sup>209</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel, op. cit.*, p. 177-178.

<sup>210</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 92-93.

<sup>211</sup> Selon l'éditeur la Saint-Vaast renvoie dans le cas présent, à la date du 15 juillet. *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit.*, p. 68-69.

<sup>212</sup> *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, *op. cit.*, p. 222.

<sup>213</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit.*, p. 69.

dans les pays alentours.<sup>214</sup> Cette campagne était, il faut bien le noter, bien mal engagée. Comme nous l'avons vu, le roi a du mal à réunir son armée, étant donné le coût des guerres et les difficultés à réunir l'argent nécessaire. A cela s'ajoute le manque des vivres nécessaires pour nourrir les hommes, ce qui a pour conséquence de démoraliser les soldats et Charles de Valois en a bien conscience. Si le connétable demande conseil au comte de Valois. Est-ce qu'il le fait parce qu'il se sent subordonné par rapport à lui, car il est le frère du roi ? Ou est-ce une forme de respect dû au chef militaire qui a prouvé ses compétences ? Ou bien, est-il lui-même conscient de ses faiblesses au vu des déconvenues qu'il vient d'essayer ?

Toujours est-il que les soldats dans la ville d'Arras attendaient le roi et surtout la paye qu'il devait amener avec lui. Les soldats impayés allèrent à Amiens dans la perspective de se plaindre au monarque, mais celui-ci était à Beauvais en train de rassembler une armée supplémentaire.<sup>215</sup><sup>216</sup> Charles lui était resté à Amiens.<sup>217</sup> Au même moment, les Flamands assiégeaient Tournai, une ville appartenant au comte de Hainaut.<sup>218</sup> Le roi se décida à venir sur le terrain des opérations et il arriva à Péronne le 9 septembre.<sup>219</sup> Charles de Valois tenta bien de parlementer avec les soldats et les bourgeois révoltés d'Arras, mais les portes de la ville restèrent fermées devant lui et il fallut dépêcher la comtesse Mahaut d'Artois pour parlementer avec les séditeux. Si elle parvint à obtenir la paix avec les bourgeois, cela n'empêcha pas les habitants de s'attaquer à l'hôtel du connétable dans l'intention d'emporter les victuailles.<sup>220</sup>

Quoi qu'il en soit, à la vue de la situation catastrophique pour le roi de France, le moment était venu pour demander une trêve. Celle-ci allait avoir lieu le 20 septembre 1303 et était prévue de durer jusqu'à la Pentecôte suivante.<sup>221</sup>

---

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>215</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 94.

<sup>216</sup> Il s'agit de la seule révolte de soudoyers durant le règne de Philippe le Bel, ce qui traduit bien la crise financière qui touche le royaume. HÉLARY X. *L'armée du roi de France*, *op. cit.*, p. 230.

<sup>217</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>218</sup> *Annales Gandenses*, *op. cit.*, p. 54-55.

<sup>219</sup> *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, *op. cit.*, p. 223-224 ; *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>220</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, *op. cit.*, p. 72-73.

<sup>221</sup> *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, *op. cit.*, p. 223-224.

*Vers Mons-en-Pévèle :*

Après cette campagne catastrophique, le roi de France se devait de réagir. S'il avait demandé une trêve, c'est parce qu'il craignait avant tout, qu'après les efforts financiers qui avaient eu lieu, des révoltes fiscales pouvaient se profiler à l'horizon. De plus, à la vue des échecs, il fallait réfléchir à de nouvelles stratégies.<sup>222</sup> Avant de nous intéresser à la campagne de Charles de Valois proprement dite, voyons l'ensemble des opérations qui se sont déroulées durant cette période de trêve ainsi que durant la campagne militaire même.

C'est durant cette période que le roi de France allait s'offrir un nouveau réseau d'alliances. Tout d'abord, il fit un rapprochement avec les Etats Pontificaux. Pendant les dix années qui suivront, les relations entre la France et le Saint-Siège allaient avoir un lien avec les affaires de Flandre. Mais le plus beau retournement d'alliance devait être celui de l'Angleterre, qui, le 9 avril 1304, annonçait sa participation au côté de la France dans la prochaine campagne Flamande. Pour marquer son alliance, le roi d'Angleterre fait expulser les marchands flamands. La situation était pour le moins ironique. Alors que le détachement de Gui de Dampierre envers le roi de France avait commencé en raison du conflit entre la France et l'Angleterre et que, pour des raisons commerciales, il avait opté pour une alliance avec le royaume d'Angleterre, voilà qu'Edouard Ier lâche le vieux comte. Cette rupture a pour conséquence que les tissages allaient s'arrêter et que, par conséquent cela signifiait l'affaiblissement des *Léliarts*. Au mois de mai, le comte Jean Ier de Hainaut se proposait de mettre à la disposition du roi de France ses forteresses.<sup>223</sup> Les insurgés Flamands étaient définitivement isolés. Il leur restait une chance éventuelle de négocier : le roi de France décida de libérer Guy de Dampierre et son fils Guillaume de Crèvecoeur, à la condition que le vieux comte parvienne à faire entendre la raison aux insurgés, en leur proposant de se soumettre, mais ce fut en vain et, conformément à sa promesse, le vieux comte revint en prison, tout cela faisaient l'affaire des *Léliarts*, la faction des Flamands resté loyal au roi de France.<sup>224</sup>

La campagne reprit de plus belle, et le 22 juillet le roi rejoignait l'ost royal à Arras, déjà réuni sous les ordres du connétable. Au côté de Philippe le Bel, on retrouve Charles et leur demi-frère Louis. Les premières escarmouches, comme les années précédentes, laissent le

---

<sup>222</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel*, op. cit. p. 241-242.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 242-243.

résultat de la campagne incertain. Mais les 10 et 11 août, les Français et leurs alliés obtiennent une victoire navale à Zierikzee, où Gui de Namur était occupé d'assiéger la ville. De nombreux marins flamands furent massacrés, et Gui enfin capturé. Les flamands étaient privés d'une flotte et d'un de leurs chefs des plus compétent. En revanche, sur terre, Jean de Namur et Philippe de Thiette étaient toujours à la tête d'une armée forte en nombre. La campagne n'était donc pas encore jouée. Chacune des parties avait sa motivation. Le roi cherchait à racheter le prestige des Français terni à Courtrai, tandis que les Flamands pensaient qu'une victoire sur terre allait contrebalancer la défaite subie sur mer. Ils poursuivirent le roi qui n'avait pas l'avantage stratégique, et celui-ci recula du 13 jusqu'au 17 août. Ce jour-là le roi, ne pouvait plus reculer. La bataille s'engagea le 18 août et, contre toute attente, la victoire fut française. Au cours de cette bataille, le courage du roi ainsi que de ses deux frères n'était pas à négliger. Guillaume de Juliers périt au cours de la bataille. Néanmoins, cette seule victoire n'allait pas suffire aux Français, qui commencèrent à assiéger chacune des villes Flamandes importantes. Lille capitula le 24 août et Philippe de Thiette qui commandait la garnison vint se soumettre au roi.<sup>225</sup> Ainsi, les négociations qui allaient aboutir au traité d'Athis étaient ouvertes.

#### *La campagne de Charles de Valois :*

Durant la période de trêve, Charles de Valois s'était occupé de récolter de l'argent dans le sud du royaume pour son frère, c'est à cet effet que Charles fit une longue chevauchée dans le Midi, ainsi qu'en Normandie.<sup>226</sup>

La campagne contre les Flamands commença véritablement le 22 juillet et Charles se trouvait au côté de ses deux frères, en route pour rejoindre le connétable. D'entrée de jeu, on comprend que le roi a l'intention de mener personnellement une grande part des opérations et que Valois est là pour le seconder directement. Le roi, avec ses deux frères, fit une entrée solennelle dans Tournai le 10 août. Une source nous apprend que Philippe de Thiette aurait reçu une information comme quoi deux grands seigneurs français allaient trahir la couronne et qu'il semblerait qu'il s'agisse de Charles et de Louis.<sup>227</sup> L'information semble pour le moins curieuse, dans la mesure où nous ne voyons pas l'intérêt qu'ils auraient pu en tirer. Joseph Petit suggère que le chroniqueur flamand relate une folle rumeur, qui aurait été colportée dans la

---

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 243-246.

<sup>226</sup> PETIT J. *op. cit.*, p. 95.

<sup>227</sup> *Istore et croniques de Flandres, op. cit.*, p. 278-279.

panique de la bataille de Mons-en-Pévèle.<sup>228</sup> Quoi qu'il en soit, cela peut avoir contribué à ternir la réputation de Charles de Valois, lui conférant l'image d'un homme ne pensant qu'à ses propres intérêts et prêt à trahir son propre frère alors, qu'en réalité, dans les faits, il n'en est rien et que la fidélité du prince envers son frère n'a jamais été remise en question.

A Mons-en-Pévèle, Charles va avoir un comportement pour le moins héroïque. Dans un premier temps, avant que la bataille ne démarre, c'est à lui qu'on a demandé de faire le guet la nuit, afin que l'armée royale ne soit pas attaquée par surprise.<sup>229</sup> Au matin du 18 août, la bataille commence. Pour se reconnaître entre-eux, les Français étaient vêtus d'une écharpe blanche.<sup>230</sup> Au cours de cette bataille, on apprend que Thibaut de Chepoy est parmi les capitaines français qui prennent part à l'affrontement.<sup>231</sup>

La *Chronique artésienne* nous donne un aperçu de la bataille indécise que fut celle de Mons-en-Pévèle. Pour apprendre le comportement héroïque de Charles de Valois, il faut également se référer notamment à ce que dit le chroniqueur Guillaume Guiart, au moment où les Flamands semblent fléchir :

*« Ce puis-ge bien rapporter ci. Merci, seigneurs François, merci ! Veuillez envers le roi tant faire. Qu'il nous soit douz et débonnaire. Tout le vueil, créanterons. De mesire Challes ferons ».*<sup>232</sup>

Les Flamands demandent à être épargnés par les Français, mais après ce moment de faiblesse, on ne sait pas pour quelle raison, ils reprirent du courage et revinrent à la charge contre les Français :

*« Car quant le retraite fu faite, et les paroles aportées, et li roys fu descendus pour lui rafreschir, li Flamene coururent sus as gens le roy. Dont il avint que tout li plus grant homme, hors le roy et ses freres, se mirent à desconfiture et tournerent les bannières plenté de grans hommes. Et eut peu d'espasse li roys de remonter sur sen cheval et chil qui avoec lui estoient. Dont peust-on vir gent desconfite sans cause, car il n'i avoit eu fait d'armes par quoi il se deusent estre desconfit»*<sup>233</sup>

---

<sup>228</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 98.

<sup>229</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit.*, p. 81.

<sup>230</sup> *Ibid.*

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>232</sup> GUILLAUME GUIART, *Branche des royaux lignages, op. cit.*, p. 465-466.

<sup>233</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit.*, p. 86.

Passage intéressant, qui nous en apprend sur le comportement héroïque de Charles et de son frère Louis, qui restent tous deux au côté du roi de France. Notons que, dans ce passage, le seul qui est identifié individuellement est le roi lui-même, alors que ses deux frères cadets sont désignés comme « *ses freres* », ce qui fait que c'est la bravoure du roi qui semble mise en évidence. Mais ce qui en ressort, c'est que la famille capétienne est unie dans la bataille et que le rassemblement des hommes permettant le retournement de situation est en grande partie dû à leur courage. La bravoure de Charles, qui reste jusqu'au bout auprès de son frère, n'est pas sans rappeler celle de l'un de ses descendants à la bataille de Poitiers.

Par la suite, Charles contribua grandement au côté de son frère à ramener le restant des Français qui avaient fui et ce fut d'ailleurs les hommes de Valois qui revinrent en premiers auprès du roi.<sup>234</sup> Même si l'attitude du prince est non-négligeable, notons que la *chronique artésienne* insiste avant tout sur la bravoure du roi, qui a permis le retournement de situation.<sup>235</sup>

Si la bataille de Mons-en-Pévèle a permis au comte de Valois de s'illustrer, la campagne n'est pas encore terminée pour lui. Nous allons encore le retrouver à Lille, où il va mener les négociations avec les Flamands. C'est Charles et d'autres princes qui reçoivent Philippe de Thiette, le roi étant occupé à soigner une blessure. Durant ce siège, Jean d'Outremeuse attribue deux faits anecdotiques à Charles. Le premier, où le prince impose la paix entre le comte de Hainaut et le dauphin de Viennois, car ce dernier aurait tué les cuisiniers du Hennuyer, parce qu'ils lui auraient volé un sanglier.<sup>236</sup> L'autre anecdote est beaucoup plus sympathique : on apprend que pendant le siège, l'épouse de Philippe de Thiette aurait eu deux enfants, auxquels Charles et son frère le roi prêtèrent leur parrainage, et chacun des enfants reçut leurs prénoms respectifs.<sup>237</sup>

Il est toujours surprenant de voir Jean d'Outremeuse, qui n'est pas contemporain des faits, ajouter toujours davantage d'anecdotes. De quelles sources tient-il ces faits ? Quoi qu'il en soit, si cela s'avère véridique, cela nous apprend un peu plus sur les relations entre les différents princes. La mort de cuisiniers semble sans importance. Ce qui importe c'est que la paix règne entre les princes. Quant aux parrainages des enfants de Philippe de Thiette, cela montre que, même en guerre, les princes restent respectueux entre eux.

---

<sup>234</sup> GUILLAUME GUIART, *Branche des royaux lignages*, op. cit., p. 475.

<sup>235</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, op. cit., p. 87.

<sup>236</sup> JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly myrieur des histors*, op. cit., p. 88-89.

<sup>237</sup> *Ibid.*

Le 5 septembre, Charles de Valois et Jean de Bar servent d'arbitres pour déterminer les devoirs militaires.<sup>238</sup> Si l'on ne remet pas en doute l'information que fournit l'historien Joseph Petit, cela pose la question de savoir pourquoi l'évêque de Liège aurait-il des devoirs envers le roi de France. Rappelons tout de même que l'évêque à ce moment-là appartient à la maison Bar, et que c'est peut-être la raison qui fait penser que le roi de France puisse s'appuyer sur l'évêque Thibaut de Liège. Le 8 septembre, l'évêque signa un traité d'alliance avec Philippe le Bel.<sup>239</sup>

Enfin on apprend que Charles de Valois a subi durant cette période une tentative d'empoisonnement par une béguine, à l'instigation des Flamands. Elle fut torturée pour qu'elle avoue son méfait et emprisonnée. Par la suite, elle fut remise en liberté.<sup>240</sup> Le fait est surprenant qu'après avoir subi une tentative d'empoisonnement, le comte de Valois ait été aussi clément. Rien ne nous permet de contester l'histoire, mais rappelons que le père de Charles fit pendre Pierre de la Brosse, au seul motif qu'une femme (une béguine également) avait professé que l'assassin de Louis, le frère aîné de Charles et de Philippe, avait été empoisonné par le conseiller du roi, ainsi que sur la seule demande de Marie de Brabant.<sup>241</sup> Si, dans ce cas-là, un jeune prince avait été effectivement empoisonné, cela montre à quel point il est surprenant de voir autant de clémence de la part de Charles de Valois pour un fait similaire, qui a coûté la mort de son frère lorsqu'il était jeune.<sup>242</sup>

En ce qui concerne le siège de Lille, les choses commencent à se préciser. La ville avait promis à Charles et à son frère Louis d'Evreux ainsi qu'au connétable que, si elle ne recevait pas de renfort, elle capitulerait. Mais, le 21 septembre, arrive Jean de Namur pour secourir Philippe de Thiette. L'armée qui venait en renfort était pour le moins conséquente, puisqu'elle créa un vif effroi au roi. Les Français avaient reçu eux-mêmes des renforts. Les deux armées ne s'affrontèrent pas, mais la crainte régnait au sein du camp français et c'est Charles lui-même qui fut chargé de faire le guet. Pour terminer, le 23 septembre, Jean se rendit auprès de Charles pour lui demander qu'il lui envoie le comte de Savoie et le duc de Brabant, afin qu'ils puissent

---

<sup>238</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 100.

<sup>239</sup> *Ibid.*

<sup>240</sup> L'anecdote est reprise de Guillaume de Nangis. *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, *op. cit.*, p. 235-236.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 61-64.

<sup>242</sup> Le thème de l'empoisonneuse au Moyen Âge est récurrent, et les chroniqueurs mettent souvent en évidence la criminelle, mais ne détaillent pas davantage l'arme du crime : le poison en question. Leur but est d'utiliser l'empoisonneuse comme une allégorie de la femme capable de ruse pour arriver à ses fins. Voir : SORIA M., « conclusion. L'empoisonneuse ou l'éternel féminin », dans BODIOL L., CHAUVAUD F. et SORIA M. (dir), *Les vénéneuses. Figures d'empoisonneuses de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (PUR), 2015.

négoier une paix. Louis d'Evreux allait les accompagner et une trêve qui devait durer jusqu'au 7 janvier 1305 fut signée.<sup>243</sup>

En réalité, le conflit qui durait depuis 1297 allait enfin trouver une issue et, quelques mois plus tard, le traité d'Athis allait être signé. Le comte de Flandre ne vit jamais ce traité, il était mort en prison le 7 mars 1305.<sup>244</sup> Mais est-ce pour autant la fin des affaires flamandes ?

#### *Bilan et conséquence de la campagne :*

La campagne de 1304 a été relativement courte, mais elle est pour nous riche en informations concernant les actions et le comportement du prince dans les marges du nord. Tout d'abord, soulignons la bravoure dont il fait preuve lors de la bataille de Mons-en-Pévèle, qui nous montre une nouvelle facette du personnage, qui semble faire preuve de courage physique, tout en donnant une image de rassembleur. Mais outre cette facette du personnage, on apprend à travers quelques faits les relations qu'il pouvait entretenir avec d'autres princes ou encore la clémence dont il peut faire preuve.<sup>245</sup>

En revanche, il faut souligner que le rôle du prince lors de cette campagne est différent de celui qu'il avait lors de sa seconde Campagne menée en Flandre, où Valois menait lui-même les opérations. En effet, dans cette campagne de 1304, le prince est mis sous l'autorité du roi et il suit quasiment son frère tout au long de la campagne en ayant beaucoup moins d'initiative. Est-ce qu'il a perdu la confiance du roi suite à ses mauvaises péripéties en Italie ou tout simplement à cause de son éloignement du royaume ? A notre avis non. Philippe le Bel a probablement lors de cette campagne voulu prendre les choses lui-même en main, après la succession d'échec que les Français ont subie depuis 1302. Par contre, il est tout à fait possible que Charles ait voulu rehausser son propre prestige après les déconvenues en Italie.

La guerre achevée en Flandre, le comte de Valois allait enfin pouvoir se pencher sur son projet en Orient. Celui qui allait être chargé de mener cette expédition était Thibaut de Chepoy, un chevalier que nous avons déjà aperçu dans les campagnes de Flandre, ce qui montre l'expérience qui s'acquiert dans les campagnes flamandes ainsi que les relations qui se nouent.

---

<sup>243</sup> *Chronique artésienne et chronique tournaisienne, op. cit., p. 90-92.*

<sup>244</sup> FUNCK-BRENTANO F., *op. cit.*, p.498.

<sup>245</sup> Si comme déjà dit, on peut douter de la véracité des faits, prenons les anecdotes comme elles sont, en pensant plutôt à comment l'on veut que l'on perçoit Charles de Valois.

Mais de cela, on peut également en conclure que si Charles de Valois a des projets personnels, il se met avant tout au service de son frère, prêt à mettre en suspens ses propres ambitions, et l'on peut également penser que s'il le sert loyalement, c'est dans l'optique qu'une fois la mission qu'on lui a donnée accomplie, il peut sans remord penser à ses propres objectifs. Pour autant, est-ce que sa tentative en Orient valait-elle la peine d'attendre ?





## Chapitre IV : Après Athis

### *Le traité d'Athis :*

Le traité d'Athis venait d'être conclu entre la France et son vassal flamand. Est-ce que le traité qui mettait fin au conflit entre la France et son vassal flamand allait mettre fin à l'aventure du comte de Valois en Flandre et plus largement dans les marches du Nord ?

Tout d'abord, ce traité d'Athis n'allait pas mettre complètement fin à l'antagonisme entre la Flandre et la France. En lui-même, il n'était pas perçu comme satisfaisant, car il avait été uniquement signé entre Robert de Béthune, le nouveau comte de Flandre, et le roi de France. Entendons par là que les métiers et les habitants des villes durant ce conflit avaient leurs propres intérêts, qui ne s'alignaient pas sur ceux de la noblesse, n'avaient pas été consultés. La population des villes allait en quelque sorte en retirer une frustration, et son manque d'implication dans les décisions politiques se fit ressentir, lorsqu'on constata que les représentants diplomatiques de la Flandre étaient des chevaliers sans aucun représentant des villes.

Pourtant, le traité en lui-même était plutôt clément. Le roi ne confisqua pas les villes flamandes et le comte de Flandre pu récupérer ses terres.<sup>246</sup> En revanche, les villes séditeuses s'étaient vues infliger de lourdes amendes, qu'elles étaient obligées d'accepter, car elles n'avaient plus la capacité de mener une guerre. Ajoutons à cela que les Français n'avaient pas oublié les *Matines de Bruges* et qu'ils allaient devoir expier leur faute. Il fut décidé que les habitants de la ville devaient effectuer un pèlerinage.<sup>247</sup>

La paix qui avait été décidée à Athis était une paix fragile, et la mise en œuvre de ses termes va présenter quelques difficultés, ce qui fera que la couronne et son vassal flamand vont entrer en conflit politique à plusieurs reprises. Quelques fois, les tensions seront très fortes, et la guerre menacera à tout moment de recommencer. Mais le roi et son conseiller Enguerrand de Marigny vont tout faire pour préserver la paix, au prix de conditions parfois plus difficiles que celles de départ.

---

<sup>246</sup> Toutefois le roi recevait en gage les châtelaineries de Douai, Lille et Béthune, ainsi que les châteaux de Courtrai et Cassel. FAVIER J., *Philippe le Bel*, op. cit. p. 248.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 246-249 ; Pour plus d'information sur la conclusion de ce traité en détail, voir : FUNCK-BRENTANO F., op. cit., p. 485-589.

*La fin des ambitions extérieures :*

C'est dans ce contexte que va évoluer le comte de Valois, mais, pour l'heure, il est occupé à organiser son expédition en Orient. Son prétexte pour intervenir en Orient est la conquête du trône de Constantinople qui lui appartient par mariage. Pour se faire, il est soutenu par le pape Clément V et il a conclu un pacte d'alliance avec les Vénitiens qui vont lui fournir une flotte. En 1307 tout semble se mettre en place. Il est soutenu financièrement par son frère et par le pape et il négocie avec les Aragonais pour les avoir comme alliés potentiels. L'année suivante, il conclut une alliance avec le roi de Serbie et commence à envoyer ses troupes sous le commandement de Thibaut de Chepoy. En soi, un prince qui tente une aventure en Orient n'a rien d'exceptionnel, son grand-oncle Charles d'Anjou ayant déjà tenté la chose.<sup>248</sup> Mais les événements vont s'enchaîner, les Aragonais vont lâcher Charles, son épouse est morte en octobre 1307 et son frère est dans une situation financière ne lui permettant plus de le soutenir. De plus, Charles a une autre couronne en tête : celle du Saint-Empire. Philippe le Bel est d'ailleurs emballé par le projet, car avoir un homme de paille Capétien sur le trône impérial n'est pas une mauvaise idée. Mais, à la fin de l'année 1308, à l'instar de son père, Charles échoue à cette élection et un prince du nord, Henri de Luxembourg, lui est préféré.<sup>249</sup> Le prince, déçu par ses échecs, allait devoir se résigner à revenir à des affaires plus locales et son destin allait encore être lié aux principautés du nord.

*Les affaires matrimoniales dans le Nord :*

S'il avait mis quelques années à préparer son projet en Orient, le prince n'avait pas pour autant négligé les autres affaires. Tout d'abord, il existait un différend à propos de la possession du comté de Namur entre Louis d'Evreux, Gaucher de Chatillon et Jean de Dreux. Jean de Namur avait remis son comté volontairement ou par la force au roi, qui allait être chargé d'arbitrer la question. Charles estimait avoir des droits sur le comté de Namur, au nom des filles qu'il avait eues avec Catherine de Courtenay.<sup>250</sup> Mais le roi garda pendant plusieurs années le comté sous sa main, peut-être pour avoir un moyen de pression sur Jean, et finalement le lui rendit quelques années plus tard.<sup>251</sup> Son frère venait de voir passer par devers lui l'opportunité d'avoir une principauté dans le nord. Etonnamment, alors qu'il avait toujours été fidèle à son

---

<sup>248</sup> Voir *infra*.

<sup>249</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 102-126.

<sup>250</sup> Le grand-père de Catherine était comte de Namur.

<sup>251</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 133.

frère, celui-ci ne le soutint pas. Mais cela en réalité n'a rien de particulier. On avait déjà vu Saint Louis stopper son frère dans la guerre l'opposant aux Dampierre. Les rois ont leurs propres intérêts et leurs frères les cadets doivent leur servir, mais ce n'est pas pour autant qu'eux doivent favoriser leurs cadets si leur intérêt se trouve ailleurs. Probablement que Philippe ne voulait pas frustrer les autres princes et voulait par ailleurs s'assurer d'avoir de bonnes relations avec Jean de Namur.

A la suite des guerres flamandes, Charles maria sa fille Jeanne au fils aîné du comte de Hainaut, en récompense de ses services durant le conflit contre les Flamands.<sup>252253</sup> Les liens par le mariage avec les principautés du nord n'allaient pas s'arrêter là. En effet, le roi de France força Robert de Béthune et Jean de Namur à se réconcilier avec Louis de Nevers, le fils aîné de Robert. Ce dernier, qui avait toujours été un partisan du roi de France, allait se rapprocher davantage avec la couronne : son fils aîné était promis en mariage à Isabelle, l'une des filles de Charles de Valois.<sup>254255</sup>

Avec une principauté du nord, ce n'est pas la dernière fois que Charles va renforcer ses liens par le mariage. En effet, une autre de ses filles, prénommée aussi Jeanne, va épouser le fameux Robert III d'Artois. Après sa mort, encore une autre de ses filles, Blanche, va épouser un Charles IV du Saint-Empire, et qui était un prince de la maison Luxembourg.<sup>256</sup>

Mais pourquoi la conclusion de ces mariages ? Quels sont les avantages que peut en tirer Charles de Valois et les princes en général ? Tout d'abord, l'une des principales préoccupations des princes de l'époque est d'avoir un héritier.<sup>257</sup> Se marier est la première étape vers cet objectif. On a déjà pu le voir de façon pratique, mais ces mariages peuvent également permettre l'acquisition de droits. Ainsi, par son mariage avec Marguerite d'Anjou, il avait pu obtenir des terres supplémentaires et, par son mariage avec Catherine de Courtenay, des droits sur la couronne de Constantinople et puis sur Namur. Est-ce que ces droits étaient tout à fait légitimes ? A une époque où le droit est encore très coutumier et les règles ne sont pas encore fixées, c'est en effet discutable mais les princes n'hésitent pas à revendiquer ce qu'ils peuvent

---

<sup>252</sup> C'est leur fille Philippa qui épousa plus tard le futur Edouard III.

<sup>253</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 101-102.

<sup>254</sup> Nous verrons que finalement l'accord fut annulé.

<sup>255</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 134.

<sup>256</sup> On peut même aller plus loin, et signaler que Charles de Valois va épouser Mahaut de Chatillon en troisièmes noces, dont le père était comte de Saint-Pol, un territoire situé entre du comté de Boulogne et de l'Artois.

<sup>257</sup> A un niveau royale, l'historienne Murielle Gaude-Ferragu consacre un chapitre sur l'importance pour la reine d'avoir un héritier, ainsi que dans l'éducation de celui-ci : GAUDE-FERRAGU M., *La reine au Moyen Âge. Le pouvoir au féminin XIVe-XVe siècle*, Paris, Tallandier, 2014, p. 77-102.

quand c'est possible. Ainsi, Edouard III ne se gêna-t-il pas pour revendiquer le trône de France, alors que rien ne disait qu'il était plus légitime que son cousin Philippe de Valois.

Aussi, lorsqu'une princesse n'a pas d'autres héritiers qu'une fille, le mariage avec celle-ci peut faire tomber dans l'escarcelle du mari les terres qu'elle a reçu ou recevra en héritage. C'est de cette façon que Philippe II de Bourgogne a eu la main mise sur la Flandre à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.<sup>258</sup> Ou encore, que la Provence était devenue Française suite au mariage entre Marguerite de Provence et Louis IX.<sup>259</sup>

Mais revendiquer des terres n'est pas la seule fonction de ces mariages. Ils peuvent servir à conclure des alliances ou récompenser un prince, voire les deux.<sup>260</sup> C'est le cas concernant le mariage entre Guillaume de Hainaut et Jeanne de Valois, qui vise à sceller davantage l'alliance entre le royaume de France et les Avesnes. Parfois, ces alliances se forment, à des niveaux plus hauts comme par exemple, nous l'avons vu dans le cas des mariages royaux anglais avec des princesses françaises. Mais il est plus difficile de savoir si les contemporains croyaient réellement en ces alliances. Henri III et Saint Louis, bien que tous deux beaux-frères, entrèrent malgré tout en guerre à quelques reprises, néanmoins Louis IX croyait sincèrement à la cohésion familiale que donnait le mariage, et cela favorisait des accords de paix avec son beau-frère Anglais.<sup>261</sup> Dans le cas du mariage entre Edouard I<sup>er</sup> et Marguerite de France, cela avait garanti dans un premier temps la paix entre les deux royaumes.

Dans le cas des mariages mentionnés concernant Charles et ses enfants, étant donné qu'il est de sang royal, c'est une marque de prestige pour les princesses qui se marient avec lui ou les princes qui épousent une de ses filles. Par conséquent, les mariages conclus par les enfants de Charles peuvent être utiles à la couronne, et permettent de former de nouvelles alliances, ou de resserrer les liens. D'ailleurs, dans le cas particulier du royaume de France, beaucoup de princes étaient proches et descendaient de la famille capétienne, en raison de la politique des apanages. Mais avec le temps, la parenté entre les princes s'éloignait de plus en plus et conclure un mariage était une façon de renforcer à nouveau les liens entre les différentes familles du royaume.<sup>262</sup>

---

<sup>258</sup> Pour ce prince, voir *infra*.

<sup>259</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel*, *op. cit.*, p. 290 ; LE GOFF J., *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996, p. 130.

<sup>260</sup> Sur la conclusion des alliances par le mariage à un niveau royal, voir : GAUDE-FERRAGU M., *La reine au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 23-62.

<sup>261</sup> LE GOFF J., *op. cit.*, p. 130-131 ; p. 149-157.

<sup>262</sup> LEWIS A., *op. cit.*, p. 229.

Mais lui, qu'en retire-t-il comme avantage ? Malgré son sang royal et ses tentatives de s'accaparer d'une couronne, il ne faut pas oublier que Charles de Valois n'est que comte, et que, comme tout prince de son époque, il veut agrandir son patrimoine. En plus de cela, il veut également assurer un avenir à ses descendants (n'oublions pas que rien ne prédestinait son fils à devenir roi de France et qu'il ne le vit pas de son vivant). Ces mariages qu'il conclut pour ces fils mais aussi ces filles est donc une manière d'assurer leur avenir, et, par-là, celui de la famille Valois.<sup>263</sup>

Quoi qu'il en soit, cela met en évidence les relations qui existent entre ces marches du nord et le royaume de France. Cependant, cela ne date pas spécifiquement de cette époque. Philippe III avait épousé une princesse de Brabant (duché allié au royaume de France durant le conflit contre les Flamands). Auparavant, Philippe-Auguste avait été marié à Isabelle de Hainaut, suite à un rapprochement avec Philippe d'Alsace comte de Flandre, ce qui apporta le comté d'Artois en dot, et l'on peut voir dès cette époque, la volonté royale de renforcer le nord.<sup>264</sup> Déjà depuis plus d'un siècle donc il existait des relations entre le royaume de France et les marches du nord. La conclusion de ces mariages, en ce qui concerne Charles de Valois et ses enfants, n'a donc rien de surprenant, car cela s'inscrit dans une dynamique depuis plus d'un siècle.

### *Une rivalité naissante :*

Ce qui anime Charles de Valois durant la fin de règne de son frère, c'est sa rivalité avec Enguerrand de Marigny, le conseiller du roi. Néanmoins, il est tout à fait possible que Charles éprouvait auparavant une certaine méfiance, envers un homme qui devait son élévation seulement au roi et qui était un concurrent au sein du conseil royal. Quoiqu'il en soit, les deux hommes furent amenés à se croiser en mission à Tournai en 1311. Marigny était en mission d'une part pour, prolonger les trêves entre le comté de Flandre et le comté de Hainaut, et, d'autre part, pour discuter des difficultés de la mise en application du traité d'Athis entre la France et son vassal flamand.<sup>265</sup> Notons qu'Enguerrand de Marigny n'était pas un novice dans ce domaine. Il avait déjà dû négocier pour le compte du roi de France avec Louis de Nevers. En effet, celui-ci n'était plus en bonnes relations avec le roi de France. Marigny avait été chargé,

---

<sup>263</sup> De plus en plus, la possession la plus importante devient celle qui désigne le nom d'une famille. *Ibid.*, p. 236-237.

<sup>264</sup> BALDWIN J., *Philippe Auguste et son gouvernement. Les fondations du pouvoir royal en France au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1991, p. 40 ; p. 116.

<sup>265</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel*, op. cit., p. 490-491.

auprès du comte de Nevers de négocier la vente de ses droits sur le comté de Flandre, car il était le premier héritier de Robert de Béthune. Il avait refusé et cela avait eu pour conséquence de le voir soutenir le parti des Flamands désirant plus d'autonomie par rapport à la couronne.<sup>266</sup> A Tournai il venait avec Charles pour négocier avec les Flamands. En effet, la mise en œuvre du traité d'Athis prenait du temps. Les habitants des villes de Flandre frappées par les amendes qu'avait infligées le traité mettaient du temps à payer.<sup>267</sup> Ils passèrent par l'abbaye Saint-Martin où se trouvait un témoin de premier choix en sa qualité d'abbé : Gilles Le Muisit. S'il ne pouvait voir les deux envoyés du roi (il souffrait d'une cécité), il nous a en tout cas conté leur venue.<sup>268</sup> D'après Joseph Petit, la rivalité entre Enguerrand de Marigny et Charles de Valois serait née de cette mission. En effet, Charles de Valois se trouvait logé dans l'abbaye de Saint-Martin depuis un mois, quand arriva le conseiller du roi.<sup>269</sup> Voyons ce que nous dit l'abbé de Saint-Martin pour comprendre ce qui fait dire à l'historien que de cette mission naît la rivalité entre les deux hommes :

*« Venit etiam pomposissime dominus Ingelrandus de Maregni, missus etiam a dicto rege loco ejus et tanquam rex habens omnimodam potestatem ab eodem ; iveruntque contra eum gubernatores civitatis Tornacencis et habebat, sicut rex, servientes ad mackam et armigeros coram se cum majori comitiva quam Karolus frater regis ; et redditi sunt ei exules et banniti, sicut solet fieri pro rege ; et descendit in chastro Bruleo. Venietbatque per totam civitatem cotidie eques et cum multis equitaturis. Venerunt etiam cum eis espiscopi de Cammeraco et de Attrebato, et multa consilia habuerunt ; venit etiam Robertus, comes Flandrie ; et fuit inter eos grande parlamentum super guerris. Remansitque dictus dominus Karolus circiter per unum mensem. »<sup>270</sup>*

Premier point à relever, le conseiller du roi est logé dans le château de Bruille alors que, le frère du roi logeait dans une simple abbaye. On peut déjà relever la différence de traitements entre les deux hommes. Mais ce n'est pas tout, l'abbé relève que Marigny est entouré d'une escorte royale et arrive dans un style « pompeux », ce qu'on peut traduire autrement par « entouré d'un certain faste ». Un second point qui, on l'imagine à dû déplaire au frère du roi, sorte de version médiévale de l'ancien riche contre le nouveau riche. En tout cas, au château de Bruille, le conseiller du roi y est logé avec un entourage plus important que celui de Charles et

---

<sup>266</sup> FUNCK-BRENTANO F., *op. cit.*, p. 587-589.

<sup>267</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 137.

<sup>268</sup> *Chronique et annales de Gilles Le Muisit. Abbé de Saint-Martin de Tournai (1272-1352)*, éd. par H. Lemaître, Paris, Renouard, 1906, p. 79.

<sup>269</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 137.

<sup>270</sup> *Chronique et annales de Gilles Le Muisit. Abbé de Saint-Martin de Tournai (1272-1352)*, *op. cit.*, p. 79-80.

qu'il y est accueilli avec tous les honneurs dûs à un envoyé du roi, car Enguerrand vient en lieutenant du roi et donc en représentant de celui-ci. Cet extrait met en évidence le fait que, dans ces négociations en rapport avec le traité d'Athis, Enguerrand de Marigny semble avoir éclipsé le comte de Valois.

L'historien Frantz Funck-Brentano pense également que l'évènement a pu être celui qui a conduit Enguerrand de Marigny au gibet de Montfaucon.<sup>271</sup> Si, en voyant la description des faits, on comprend tout à fait la jalousie et la frustration qu'a pu éprouver un prince de sang royal à l'égard d'un simple conseiller, nous pensons que ce n'est pas la seule raison qui a pu amener Charles à éprouver une telle haine envers le conseiller du roi. En effet, on imagine qu'au sein du conseil du roi, existait déjà une d'influence entre les différents membres de ce conseil. Enfin, Valois et Marigny provenaient chacun d'un milieu différent. En effet, Enguerrand provenait de la petite noblesse et ne devait son élévation qu'au roi, ce qui en faisait un homme de confiance par ailleurs. Le conseiller était celui qui soufflait la diplomatie que le roi devait adopter, mais surtout c'est lui qui conseillait le roi en matières financières et lui avait conseillé de dévaluer la monnaie, ce qui lui avait attiré la haine de l'opinion publique. A côté de cela, il avait réussi à obtenir des sièges épiscopaux pour ses frères. A contrario, Charles de Valois lui était un prince de sang et issu de l'aristocratie. Ses succès et ses biens, il les devait à sa naissance, à sa parenté avec le roi ou encore par ses mariages. Il avait besoin d'avoir la faveur du roi. Or le risque était qu'Engerrand passe avant lui dans la redistribution des largesses, si le roi préférait son conseiller. Ajoutons à cela que, comme l'essentiel de la noblesse de son époque, il ne devait compter essentiellement que sur la guerre pour s'enrichir.<sup>272</sup> Enguerrand de Marigny ne privilégiait pas cette solution en ce qui concerne le règlement de la question flamande. Comme nous allons le voir, les divergences d'intérêt entre Charles et Enguerrand vont s'exprimer sur le terrain flamand. Mais avant d'aborder cela, soulignons que, lors de ces négociations à Tournai, il en résulte que l'essentiel fut mené par Enguerrand. Peut-être que Charles de Valois jugeait lui-même ne pas être compétent pour une telle mission ?<sup>273</sup>

---

<sup>271</sup> Ainsi l'historien dit « le favori de Philippe le Bel éclipsa d'un luxe insolent Charles de Valois de qui la vanité s'irritait facilement. Plusieurs années après, quand Philippe le Bel fut mort et qu'un procès fut dirigé contre ses ministres, Marigni trouva à la tête de ses adversaires Charles de Valois ; en montant au gibet, il dut se souvenir de l'imprudence commise quand le hobereau normand, parvenu au gouvernement du royaume, avait écrasé de son faste un fils de roi. » FUNCK-BRENTANO F., *op. cit.*, p. 593-594.

<sup>272</sup> Par exemple à ce niveau-là, si son aventure en Italie a été un échec sur le plan militaire, cela n'empêcha pas que ce fut un succès au niveau financier pour le comte de Valois. FAVIER J., *Philippe le Bel, op. cit.*, p. 312.

<sup>273</sup> FUNCK-BRENTANO F., *op. cit.*, p. 593-599.

*Vers le gibet de Montfaucon :*

En 1314, Enguerrand de Marigny était une nouvelle fois chargé de négocier avec le comte de Flandre et il était favorable à une issue pacifique. Le roi de France avait convoqué ses vassaux et était prêt à en découdre. Charles de Valois lui optait clairement pour la guerre, afin de résoudre définitivement le problème Flamand. Il est vrai qu'une série de traités avait déjà été signés avec le comte de Flandre, que celui-ci ne respectait jamais ses engagements et que les villes n'étaient pas décidées à suivre les solutions imposées par ces traités. Du coup, la paix semblait bien frustrante pour Valois et les autres princes de sang. Ainsi, lors des conventions de Marquette, Charles de Valois et Louis le Hutin étaient totalement opposés à la solution proposée par Marigny. Celui-ci était seulement soutenu par Louis d'Evreux, l'autre frère de Philippe le Bel.<sup>274</sup>

Sur l'aspect politique, le point de vue de Charles de Valois se défendait. La couronne avait enfin une ultime occasion de régler le problème, car il était évident que la convention de Marquette n'allait pas être différente des précédents accords.<sup>275</sup> L'historien Frantz Funck-Brentano a édité une lettre où l'on apprend explicitement que Marigny était un partisan de la paix.<sup>276</sup> Même s'il existait une discussion à propos de cette lettre pour savoir si c'était un faux ou non, créé dans l'intention de nuire à la réputation d'Enguerrand de Marigny,<sup>277</sup> il semble clair que la position pacifique du conseiller du roi n'est pas du goût de tous. Néanmoins, pourquoi en vouloir autant à Enguerrand de Marigny ?

Et si la frustration de Charles de Valois ne venait-elle pas de là plutôt que de sa jalousie envers le conseiller, ainsi que du fait qu'il nuit à ses intérêts ? Est-ce que Charles de Valois ne tenait pas surtout à cette guerre car elle était certes dans les intérêts de la couronne mais également dans son propre intérêt ? S'il est vrai que le comte de Valois a probablement voulu opter pour un conflit armé par pragmatisme, il faut comprendre que la guerre au Moyen Âge n'est pas seulement une arme pour régler un différend politique, mais un objet social en lui-même. Autour de la guerre tourne des intérêts. Pour le roi de France, il s'agit simplement de remettre au pas un vassal trop turbulent, ou de régler un différend concernant des terres avec un roi étranger. Mais pour les princes, il s'agit, comme déjà évoqué, d'une occasion de s'enrichir, en pillant les terres ennemies et de redistribuer par la suite éventuellement ces richesses pour contenter les vassaux à leurs services. En outre, c'est également l'occasion de faire des

---

<sup>274</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 140

<sup>275</sup> Là-dessus nous rejoignons la position de Joseph Petit. *Ibid.*, p. 141.

<sup>276</sup> FUNCK-BRENTANO F., *op. cit.*, p. 656-658.

<sup>277</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 141.

prisonniers, de préférence des hommes de haut rang, afin d'en tirer une rançon. Enfin, c'est aussi l'occasion d'éventuellement s'accaparer de nouvelles terres, qu'ils pourraient redistribuer également à leurs vassaux. On voit donc qu'autour de la guerre il y a des enjeux sociaux et économiques qui se jouent. Enguerrand de Marigny voit probablement les choses différemment. En sa qualité de financier du roi, il veut que la couronne fasse des économies, car il faut payer les soldats qui participent à ces guerres, et il n'a pas d'intérêt propre dans cette guerre. Charles de Valois lui y voit une perte substantielle de profit dans cette issue, d'où notre hypothèse, que le sentiment de frustration des princes et la rancune de Charles envers le conseiller de son frère, puisse venir en grande partie de là. Mais cet antagonisme sur fond de guerre flamande ne va pas s'arrêter là, et le frère du roi va vouloir à tout prix éliminer son rival.<sup>278</sup>

Les chroniqueurs, ne sont pas tendre avec Enguerrand de Marigny, qui est fortement critiqué pour avoir adopté cette issue pacifique. Guillaume de Nangis affirme que l'armée royale a été « impuissante, s'étant laissée duper honteusement ».<sup>279</sup> Mais qui peut avoir trompé l'armée royale ? Enguerrand de Marigny lui-même, étant donné que les vassaux du roi étaient prêts à en découdre et qu'ils étaient déjà mobilisés, et réuni à Lille dans cette optique. Pourquoi au dernier moment changer d'avis ? L'auteur de la *chronique métrique* attribué à Geoffroy de Paris va plus loin et accuse explicitement Marigny d'avoir vendu la paix, et d'avoir trahi l'armée et le royaume.<sup>280</sup> Enfin, dans les *Grandes chroniques de France*, l'auteur sous-entend clairement que si l'expédition contre les Flamands (auquel participe Charles de Valois), se solde par un retrait sans combat, que l'armée se retire sans gloire et sans honneur, c'est parce que quelqu'un proche du roi a mal dirigé cette armée.<sup>281</sup> S'il est difficile de savoir ce qu'il en est réellement, comme nous l'avons déjà dit à propos de Charles de Valois, il faut comprendre que si les chroniqueurs ne disent pas forcément la vérité, ils veulent envoyer un message.<sup>282</sup> Dans le cas présent, ils semblent vouloir faire d'Enguerrand de Marigny un homme corrompu et qui

---

<sup>278</sup> En ce qui concerne ces aspects de la guerre, le pillage et la rançon, voir : FLORI J., *op. cit.*, p. 153-176 ; voir également : VALE M., *War and Chivalry*, Londres, Duckworth, 1981 ; en ce qui concerne les coûts de la guerre, voir : HÉLARY X. *L'armée du roi de France*, *op. cit.*, p. 212-230.

<sup>279</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 140 ; *Chronique latine de Guillaume de Nangis de 1113 à 1300. Avec les continuations de cette chronique de 1300 à 1368*, vol. 1, éd. par H. Géraud, New York, Johnson Reprint Corporation, 1965, p. 411.

<sup>280</sup> *Chronique métrique de Godefroy de Paris*, éd. par J-A Buchon dans, *Collection des chroniques nationales françaises*, t. 9, Paris, Verdière, 1827. P.263-267

<sup>281</sup> *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, *op. cit.*, p. 302-303.

<sup>282</sup> En ce qui concerne Enguerrand de Marigny dans la *chronique métrique* attribuée à Geoffroy de Paris, il semblerait que l'auteur entendait faire du conseiller, l'archétype du personnage qui fait une ascension suivi d'une chute rapide, visant à mettre en garde contre « une carrière trop rapide et donc forcément suspecte ». Voir à ce sujet : FRIEDEN PHILIPPE., « La révolution Marigny. Les rapports de la *Chronique métrique* dans la BNF, fr. 146 », dans BELLON-MÉGUELLE H. (dir.), *La moisson des lettres. L'invention littéraire autour de 1300*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 131-142.

a trahi l'armée. Mais dans quel but et pourquoi autant dénigrer le conseiller du roi ? Tout d'abord, il est évident que Charles de Valois est lié à la mort du conseiller du roi. Lorsque Philippe le Bel meurt, Charles est l'homme fort du royaume,<sup>283</sup> et il en profite pour s'occuper du cas de son adversaire. Enguerrand de Marigny est jugé dans une « parodie » de procès, et accusé de détournement de fond par Charles de Valois,<sup>284</sup> mais finalement le motif qui lui fut fatal était l'accusation de « sorcellerie ».<sup>285</sup> Mais est-ce suffisant pour convaincre les contemporains ? Probablement pas, l'accusation de sorcellerie est une chose aussi banale que la trahison. Les chroniqueurs semblent utiliser les procédés faciles pour noircir la réputation du conseiller du roi, comme lorsqu'ils l'accusent auparavant d'avoir trahi l'armée et donc par-là le royaume.<sup>286</sup> Mais l'accusation de trahison est un peu simple, il s'agit d'un classique lorsque l'on veut renverser un adversaire politique. Nous pensons que la haine que vouait Charles de Valois, ainsi que d'autres princes, vient plutôt du fait qu'il nuisait à leurs intérêts. Au fond, Enguerrand de Marigny a-t-il réellement voulu trahir l'armée, et par-là le royaume de France, ou n'a-t-il pas tout simplement voulu épargner à celui-ci des frais et des morts qui étaient inutiles de son point de vue ?<sup>287</sup>

Notons que Charles de Valois ne semble pas avoir nourri une rancune énorme envers Marigny, puisqu'avant de mourir en décembre 1325, le comte de Valois a demandé que l'on prie pour l'âme de son ennemi.<sup>288</sup> Est-ce que le comte a été pris de remords avant de rendre l'âme ? A-t-il eu conscience qu'il avait été trop loin dans cette histoire qui datait déjà de dix ans ? Les chroniqueurs ont-ils voulu donner une image plus clémente du père d'un roi ? Probablement, mais Charles a emporté la réponse avec lui dans sa tombe. Cependant la question méritait d'être évoquée. Mais quoi qu'il en soit, nous pensons que si la jalousie est un motif possible, elle doit se trouver non seulement dans l'attitude ostentatoire du conseiller du frère,

---

<sup>283</sup> CASSARD J.-C., *L'âge d'or capétien. 1180-1328*, Paris, Belin, 2011, p. 581.

<sup>284</sup> Au cours de ce procès, Charles aurait demandé à Marigny « où se trouvent donc le trésor du roi de France ? ». *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, *op. cit.*, p. 305.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 304-307.

<sup>286</sup> Un mauvais conseil nuit à la couronne.

<sup>287</sup> En Angleterre, une hypothèse similaire a été faite par rapport aux favoris d'Edouard II, qui furent accusés de trahison par les barons. Ici, les favoris étaient accusés d'avoir trahi la personne du roi elle-même, notamment en donnant de mauvais conseil au roi. En réalité, il est tout à fait probable que ce que reprochait réellement les barons Anglais aux favoris du roi, c'était de nuire également à leurs intérêts, de s'accaparer « l'amour » du roi (entendons par là qu'ils s'accaparaient les différents dons que faisaient le roi) en empêchant l'accès du roi aux autres princes. Dans le cas de la France, nous voyons beaucoup de similarité, entre Marigny, un homme d'un nouveau genre, opposé aux puissants du royaume qui veulent garder un certain pouvoir. L'article suivant nous a beaucoup inspiré pour formuler notre hypothèse concernant l'opposition entre Charles de Valois et Marigny : LECUPPRE G., « faveur et trahison à la cour d'Angleterre au XIV<sup>e</sup> siècle », dans BILLORÉ M. et SORIA M. (dir.), *La trahison au Moyen Âge. De la monstruosité au crime politique (Ve-XVe s.)*, Rennes, PUR, 2009, p. 197-206.

<sup>288</sup> *Grandes Chroniques de France*, vol. 9, *op. cit.* p. 49.

mais également dans les frustrations que distillait sa position de favori,<sup>289</sup> qui profite des largesses du monarque (ce qui signifie que les autres princes dont Charles n'en profitent pas). De manière générale, il semble reproché au conseiller du roi qu'il prenne trop de pouvoir, et se faisant gouverne à la place de son frère. Et enfin, il est tout à fait possible que l'empêchement de la guerre fut un motif de frustration à part entière de la part de Charles de Valois et d'autres princes du royaume. Mais quoiqu'il en soit, les régions septentrionales ont une grande implication dans la vie de Charles, et vont jusqu'à être la cause de rivalité. Après tout, ces régions n'impactent-elles pas la politique générale du royaume ?

### *Les dernières années :*

Philippe le Bel meurt le 29 novembre 1314, mais ça ne signifie pas pour autant la fin de la carrière politique de son jeune frère. Celui-ci va encore traverser trois règnes différents. Le premier est Louis X dit le Hutin que nous avons déjà vu à ses côtés au cours des négociations avec les Flamands. Son règne est court et son frère Philippe V dit le Long lui succède. Les relations avec ce neveu-là sont beaucoup plus tendues qu'avec les précédents rois. Mais son règne est également court et lui succède Charles IV dit le Bel, qui est le neveu préféré de Charles, dont on sait qu'il en est le parrain, ce qui peut expliquer sa préférence.

Mais à l'heure de la mort de Philippe le Bel, les frustrations s'étaient accumulées. Il y avait celles de la petite noblesse qui voyaient ses offices accaparés par les bourgeois et la haute noblesse qui ne reconnaissait plus le roi comme l'un des siens. Et, enfin, il y avait des princes comme Charles de Valois ou d'autres dans son entourage qui avaient vu leur influence accaparée par des individus comme Marigny et qui n'avaient même pas de couronne pour se consoler.<sup>290</sup> Quoi qu'il en soit, Charles de Valois en était-là à la mort de son frère. Il était l'homme fort du royaume et il allait profiter de sa position pour se venger de son ennemi juré. Son statut allait lui permettre également de conseiller ses neveux avec plus ou moins de succès. Mais ces histoires de cours vont-elles pour autant éloigner Charles de Valois des régions septentrionales ?

---

<sup>289</sup> Une fois Philippe IV mort, Charles fait emprisonner d'autres conseiller influent de son frère, Raoul de Presles et Pierre de Latilly. PETIT J., *op. cit.*, p. 146.

<sup>290</sup> FAVIER J., *op. cit.*, p. 515-519.

*Les troubles en Artois :*

En 1315, Robert de Béthune a refusé de rendre hommage au roi de France et la Flandre se trouve à nouveau en guerre contre son vassal. Mais, cette fois-ci, l'armée du roi est moins chanceuse qu'en 1304 et la campagne que va mener Louis X est désastreuse. Cette fois-ci ce n'est pas directement les Flamands qui ont raison du roi, mais la pluie qui s'abat sur ses troupes.<sup>291</sup> Mais l'on sait que le roi fit une entrée extraordinaire et que Charles de Valois est à nouveau à ses côtés, mais l'on ne sait pas grand chose de son rôle dans le déroulement de la campagne. L'année suivante l'expédition envoyée par le roi de France fut plus heureuse.<sup>292</sup> On ne peut pas déduire ce qu'a été l'action de Charles de Valois durant cette campagne, mais néanmoins, on peut relever qu'il est un personnage incontournable et que c'est sans doute son passé en Flandre qui a fait que le roi l'a jugé incontournable pour cette campagne.

Mais Charles de Valois est plus occupé dans le nord sous le règne de son autre neveu Philippe V. En 1317, un différend va opposer Charles de Valois à son demi-frère Louis. Ce dernier a conclu un accord convenant que sa fille devait épouser Louis de Crécy le fils aîné de Louis de Nevers. Or, nous avons déjà vu auparavant que Charles avait eu le même projet et celui-ci va s'entêter à vouloir le reprendre. L'héritier du comté de Flandre accepte sa proposition. Mais Louis d'Evreux ne va pas vouloir en démordre et va aller s'en plaindre à son neveu le roi, qui va solutionner le problème : le roi donne sa fille en mariage à Louis de Crécy et,<sup>293</sup> pour satisfaire Louis d'Evreux, donne à son fils Philippe Jeanne de Navarre, la fille de Louis X.<sup>294</sup> Ainsi, sur fond de rivalité fraternelle, est née dans un contexte flamand la future dynastie des Evreux de Navarre.

Charles n'abandonna malgré tout pas son projet avant 1320.<sup>295</sup> Pourquoi le roi de France préférerait-il choisir le parti de son autre oncle et, par là, complètement léser Valois ? La réponse se trouve probablement dans les événements qui ont agité la couronne l'année précédente. En effet, à la mort de Louis X celui-ci laissait une fille, la futur Jeanne II de Navarre, qui était soupçonnée de bâtardise.<sup>296</sup> Sa seconde épouse Clémence de Hongrie était enceinte. Avant que la reine n'accouche, le royaume devait être placé sous la régence et la question se posait de

---

<sup>291</sup> *Chronique et annales de Gilles Le Muisit. Abbé de Saint-Martin de Tournai (1272-1352), op. cit., p. 86-88.*

<sup>292</sup> D'HERBOMEZ A., « Notes et documents pour servir à l'histoire des rois fils de Philippe le Bel », dans *Bibliothèque de l'école des chartes*, vol. 59, n°1, 1898, p. 502-503.

<sup>293</sup> *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, *op. cit.*, p. 351-352.

<sup>294</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 177.

<sup>295</sup> *Ibid.*

<sup>296</sup> Voir l'affaire de la Tour de la Nesle, où Charles de Valois joua lui-même un rôle dans le jugement des brus de Philippe le Bel. FAVIER J., *op. cit.*, p. 527-528.

savoir qui allait l'exercer. On pensa d'abord donner la charge de régent au comte de Valois en sa qualité de Capétien le plus âgé, mais, finalement, c'est le futur Philippe V qui l'exerça.<sup>297</sup> On voit déjà un antagonisme entre les deux hommes, mais le véritable rival dans la régence de Philippe est Eudes IV de Bourgogne, qui était le tuteur des enfants de Clémence et l'oncle de Jeanne de Navarre. Toutefois, Charles préféra soutenir son neveu en espérant des avantages matériels.<sup>298</sup> En fin d'année, Clémence mit au monde Jean Ier que l'on surnomma le « Posthume ». En effet, moins d'une semaine après sa naissance, le garçon mourut et se profilait à nouveau une crise de succession. Philippe de Poitiers ne prit pas en compte les droits de sa nièce Jeanne, et se fit proclamer roi sous le nom de Philippe V. Mais plusieurs vassaux ne le soutenaient pas et parmi ceux-ci bien entendu le comte de Flandre mais aussi, plus ennuyant, le duc de Bourgogne. Qu'allait faire Charles de Valois ? Il soutint son neveu, non sans en retirer quelques avantages, comme l'argent permettant d'éponger ses nombreuses dettes. Valois assiste avec Mahaut d'Artois au sacre de Philippe V, ils sont les deux seuls pairs laïcs présents.<sup>299</sup> A notre sens, ce qui pousse par conséquent le roi à pencher en faveur de Louis d'Evreux plutôt que Charles, c'est l'attitude ambiguë que ce dernier eut durant cette période, où il était un rival pour la régence. Mais on peut également relever que Charles doit tout à son neveu, ce qui fait qu'il peut pencher en faveur de son autre oncle et en faire un nouvel allié plus fiable, sans courir le risque que Valois puisse faire quoi que ce soit contre lui.

Les évènements qui vont suivre vont nous amener à Mahaut d'Artois elle-même. En effet, celle-ci était en conflit avec son neveu Robert pour la possession de l'Artois, car elle avait hérité de ce comté. En effet, Philippe le fils de Robert II était mort en 1298 dans les guerres de Flandre et, comme nous le savons, son père était mort à Courtrai. Ainsi après cette bataille, c'est Mahaut qui hérite de l'Artois, et on ne prend pas en compte les droits du petit-fils du dernier comte. Une femme a-t-elle le droit d'hériter d'un comté ? Les règles de succession sont incertaines à l'époque. Il semblerait qu'en Artois cela ne posait pas de problème et l'on jugea en 1309 que c'était au parent le plus proche d'hériter. De plus, lorsque Robert II mourut, Mahaut fut la première à faire valoir ses droits. Pendant près d'une vingtaine d'années, Robert et Mahaut furent opposés sur cette question et chaque fois elle l'emporta.<sup>300</sup>

Quoi qu'il en soit, Robert espéra toujours récupérer le comté de son grand-père et, en 1316, il tenta de le faire par la force en profitant de l'agitation que les ligues faisaient régner au sein du

---

<sup>297</sup> Notons qu'il est tout à fait possible que Charles exerça la régence avec Guy IV de Saint-Pol et le comte de la Marche, mais dans l'optique de la confier à Philippe lorsqu'il serait de retour de Lyon. PETIT J., *op. cit.*, p. 168.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>299</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 172-177.

<sup>300</sup> FAVIER J., *Philippe le Bel, op. cit.*, p. 524-527.

comté.<sup>301</sup> Mais la tentative rata, Robert fut mis en prison et, à la suite de cet échec, le comté fut placé sous séquestre dans les mains de Charles et de son frère.<sup>302</sup> L'année suivante, les barons ne s'étaient toujours pas calmés, ils étaient entretenus au contraire entre autre par le comte de Flandre et Charles fut chargé de réprimer ces barons révoltés. Il ne se contenta pas de le faire en Artois dans tout le royaume et dans ses terres d'Anjou.<sup>303</sup>

Entretiens la fille de Mahaut mourut et du même coup la reine de France devenait l'héritière de l'Artois, ce qui incitait d'autant plus à soutenir sa belle-mère sur la question. En 1318, au Parlement qui devait résoudre la question, Charles prit le parti de Mahaut. Les garants pour que le traité soit exécuté étaient Jean de Bretagne et Jean de Namur. La déclaration de ceux-ci fut confirmée le jour-même. C'est durant cette période que fut autorisé par le pape le mariage entre la fille de Charles et Robert d'Artois et que le séquestre du comté d'Artois fut levé. En reconnaissance de cette décision, Mahaut invita le roi à un repas somptueux où Charles était présent Charles. Enfin, lorsque Mahaut dût prêter serment à nouveau devant le roi pour son comté, Valois y était présent.<sup>304</sup>

Telles sont les dernières actions de Charles de Valois dans les marches du nord. Le comte était toujours un homme confiance de la couronne et ses qualités militaires sont toujours utilisées, même si on le soupçonne d'avoir marchandé son soutien à Mahaut d'Artois.<sup>305</sup>

#### *La fin de sa vie :*

S'il en avait fini avec les régions septentrionales, Charles de Valois ne fut pas inoccupé durant les sept années suivantes. En effet, il dût à nouveau mener une campagne victorieuse en Gascogne contre les Anglais, il tenta à nouveau une croisade et il se vit proposé la couronne d'Arles. Est-ce que le projet était sérieux ? En tout cas, on a toujours décrit Charles de Valois comme étant un homme qui courrait après une couronne, mais ses aventures en Flandre et aux alentours de ce comté agité, nous ont démontré que la vie de Charles ne se résume pas à ses infortunes. Les régions septentrionales semblent avoir animé la vie du Valois. Il dût y servir son frère et ses neveux, mais n'a-t-il pas tenté d'en tirer un certain profit, en y faisant bonne

---

<sup>301</sup> *Grandes Chroniques de France*, vol. 8, *op. cit.*, p. 331.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 335.

<sup>303</sup> *Chronique Parisienne anonyme du XIVe siècle*, éd. par Hellot A., Paris, Dauphey-gouverneur, 1884, p. 27 ;  
PETIT J., *op. cit.*, p. 183-184.

<sup>304</sup> PETIT J., *op. cit.*, p. 183-185.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 184.

Thierry Mouthon  
Hist 22MA / 6952-11-00

figure et en y gagnant une excellente réputation qui pouvait lui servir à se tourner vers d'autres objectifs ?



## Chapitre V : Les cadets

*Charles de Valois le prince qui voulait être roi :*

Après avoir exploré pas à pas les actions de Charles de Valois dans les principautés du nord, observons la vie de ce personnage sous l'angle de son statut de prince cadet issu de la famille royale.

Charles de Valois était le fils et le frère d'un roi et, dans les chroniques que nous avons parfois retranscrites telles quelles, nous avons noté à plusieurs reprises que son lien de fraternité était régulièrement mis en évidence. Pour d'autres princes, il arrivait que soit également mis en avant la filiation par rapport au roi. Si être frère de roi n'était pas un titre en soi, l'historien Andrew Lewis relève qu'il s'agissait d'une marque de prestige que l'on retrouve essentiellement concernant les Capétiens. En effet, être frère de roi permettait de se distinguer d'autres seigneurs. Ainsi, rappelons-le, Charles n'était pas un duc et il n'a jamais eu de couronne, et par conséquent sur le papier il n'était pas plus haut qu'un prince comme Robert d'Artois. Mais sa filiation et son lien de fraternité permettait de le distinguer d'autres princes. Ajoutons à cela, qu'étant fils de Philippe III, cela rajoutait d'autant plus de prestige, car cela signifiait qu'il descendait de Saint Louis, le roi qui influença tout une époque et pas seulement au sein du royaume de France.<sup>306</sup>

Mais en dehors de son lien de fraternité, nous avons pu constater que Charles de Valois avait eu une vie riche en événements, et qui nous permet de percevoir un peu le personnage. Tout d'abord, soulignons à nouveau la fidélité de ce prince à son frère et à ses neveux. S'il a pu par moment tenter quelques expéditions indépendantes, cela n'empêcha pas que, tout au long du règne de son frère, il n'a jamais hésité à répondre présent à ses appels et cela se traduit parfaitement dans les péripéties qu'il a vécues dans les principautés du nord et en particulier en Flandre. Envers ses neveux, il a gardé son rôle de conseiller influent et, même s'il y a eu quelques frictions sous le règne de Philippe V, jamais Charles ne chercha à nuire aux intérêts de la couronne. C'est un fait particulièrement rare à souligner, dans la mesure où cela ne se passa pas exactement de la même façon dans d'autres contrées, où certains oncles de monarques n'ont pas hésité à renverser ou faire assassiner leurs neveux. Ne serait-ce pas cette solidarité familiale qui a permis aux Capétiens de prospérer ?

---

<sup>306</sup> LEWIS A., *op. cit.*, p. 229.

Oncle bienveillant et prince fidèle à la couronne,<sup>307</sup> mais cela n'empêcha pas Charles d'avoir une certaine autonomie. Il y a, bien sûr, ses aventures et tentatives d'expédition à l'extérieur du royaume qui témoignent de cela. Mais on peut également le relever dans la conclusion de ses mariages personnels et dans ceux qu'il tenta de faire dans les principautés du Nord pour ses enfants. Pour un tel personnage aussi haut placé au sein de la couronne, on aurait pu penser qu'il aurait d'abord eu besoin de l'aval du roi, or il n'en était rien. Cela montre également que Charles de Valois était avant tout un prince de son époque, qui cherchait à gérer du mieux qu'il pouvait les intérêts de sa propre famille et l'avenir de ses héritiers.

Son autonomie n'est pas seulement perceptible dans ses affaires matrimoniales. Charles de Valois a dans un premier temps pu mener une expédition en Italie, probablement en voulant imiter son grand-oncle Charles d'Anjou. Très jeune il a été désigné pour être roi d'Aragon, par la suite il fit tout pour s'accaparer une couronne : le trône de Constantinople, celui du Saint-Empire, et même l'hypothétique couronne d'Arles.<sup>308</sup> Ces projets semblent être encouragés par Philippe IV (excepté la couronne d'Arles), afin d'avoir un allié à l'extérieur du royaume. Mais hélas pour Charles, il n'a jamais pu concrétiser son ambition d'obtenir une couronne.

Outre cela, nous avons appris quelques points sur la personnalité de Charles de Valois via les chroniqueurs. Tout d'abord la brutalité dans les guerres qu'il menait, mais qui ne semble pas différer de celle de ses contemporains. Certains chroniqueurs comme Jean d'Outremeuse qui a ajouté quelques détails, et nous présentait donc le personnage à la fois comme plus brutal, mais également comme plus clément et capable d'être conciliant envers les autres princes alliés. Nous avons également vu la marque de respect qu'il témoignait envers un adversaire. Enfin, d'un autre chroniqueur nous avons appris la clémence dont il avait preuve face à une femme ayant tenté de l'assassiner. N'oublions pas que, durant cette période, on conçoit l'histoire comme un « miroir de vie » et que les personnages dont on raconte les vies doivent servir d'exemples.<sup>309</sup> Par conséquent, nous nous demandons si son statut de frère de roi et surtout par la suite de père de roi, n'a pas amené les chroniqueurs à dresser de Charles de Valois un portrait plus inspirant.

---

<sup>307</sup> Charles de Valois et Philippe II de Bourgogne ont été des oncles bienveillants, mais il n'en est pas de même dans toutes les familles ou dans d'autres contrées, où certains jeunes princes ont dû faire face à des usurpateurs. Voir : LECUPPRE G., «L'oncle usurpateur à la fin du Moyen Âge », dans AURELL M. (dir.), *La parenté déchirée. Les luttes intrafamiliales au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2010, 147-156.

<sup>308</sup> Notons que si l'on peut douter du sérieux de la proposition, il est ironique de penser que si ce projet s'était concrétisé au sud de la France, il est ironique de savoir que son fils Philippe de Valois aurait hérité de cette couronne, et l'on peut spéculer sur ce qu'il en aurait été ensuite pour la succession de Charles IV.

<sup>309</sup> GUENÉE B., *Comment on écrit l'histoire au XIIIe siècle*, op. cit., p. 50.

De tout cela, nous pouvons en conclure que la position de cadet semble difficile à gérer, et que, s'il y a eu des cadets qui ont mieux réussi leurs entreprises, comme nous allons le voir, cela n'empêcha pas Charles de Valois d'avoir eu une vie propre qui a été contée par les chroniqueurs. Si certaines chroniques sont écrites *a posteriori*, d'autres l'ont été très peu après les événements qui se sont déroulés, et si les chroniqueurs s'attardent sur certains faits d'armes du comte de Valois, en revanche nous notons qu'ils ne se sont pas attardés en détail sur le personnage en lui-même, peut-être est-ce dû au fait qu'il n'est pas mort sur le champ de bataille comme Robert II d'Artois ? Ou qu'il n'a pas eu la chance d'avoir un historien pour encenser sa bravoure comme ce fut le cas pour Charles d'Anjou ?<sup>310</sup>

*Charles d'Anjou le roi-chevalier :*

Charles d'Anjou était le plus jeune des fils de Louis VIII et par conséquent le frère cadet de Saint Louis. Nous allons examiner sa vie et constater que celle-ci présente quelques similitudes mais aussi quelques divergences avec l'autre Charles que nous avons étudié tout au long de ce récit. Tout d'abord, ils ont le même prénom en commun. Dans le cas de l'angevin, le choix de son prénom le même que son petit-neveu, est une volonté explicite de renouer avec le passé carolingien. C'est à cette époque que naît chez les Capétiens l'idée qu'ils seraient les continuateurs de la dynastie de Charlemagne et que par, conséquent, l'usage du prénom Charles redevient à la mode dans cette dynastie.<sup>311</sup>

La carrière militaire de Charles d'Anjou commence comme celle de Valois, à 15 ans, lorsqu'il accompagne son frère le roi dans la guerre qu'il mène contre le comte de la Marche. Cinq ans plus tard, il épouse Béatrice de Provence et reçoit les comtés d'Anjou et du Maine. Dans ces comtés, il dû faire face à la révolte des villes qui est décidément un signe de cette époque.<sup>312</sup> Il accompagna Louis IX en croisade, où il survit - contrairement à son frère Robert - à la bataille de Mansourah. Revenu en France, il mate les rébellions dans ses possessions.<sup>313</sup> Prince ambitieux, en 1253, il profite de la querelle entre les Dampierre et les Avesnes, durant laquelle Marguerite lui avait cédé son comté de Hainaut. Charles est plutôt mal embarqué quand son frère le ramène au calme et lui demande de stopper son entreprise.<sup>314</sup> Suite à cette échec,

---

<sup>310</sup> Primat l'auteur du *Roman des Roys* semblaient admirer Charles d'Anjou et en fait le modèle parfait du roi-chevalier. *Ibid.*, p. 175.

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 175 et 188.

<sup>312</sup> JEHEL G., *op. cit.*, 42-43.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 43-47.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 48.

l'ambition chez ce prince est toujours intacte et il va dans un premier temps à nouveau stabiliser son comté d'Anjou en proie à la révolte. Une fois cela accompli, il tente d'étendre ses possessions à l'est et prend quelques villes aux génois avant d'être stoppé, puis reprend les négociations avec le pape déjà entamé quelques années auparavant, dans l'optique de se voir offrir la couronne de Sicile. En effet, ce royaume est pris dans un conflit entre les héritiers de la maison Stauffen et le pape qui n'affectionne aucun des prétendants préfère proposer la couronne à un Capétien. De son côté, Louis IX est sceptique face à la proposition et on lui fait miroiter que le royaume pourra servir de base pour de futures croisades.<sup>315</sup> En 1262 l'affaire est réglée et Charles peut partir à la conquête de son royaume. Le 26 février 1266 il bat son rival Manfred à la bataille de Bénévent et fait une entrée triomphale par la suite à Naples avec son épouse. Deux ans plus tard, Charles affronte Conradin le neveu de son précédent rival, qu'il bat à la bataille de Tagliacozzo et qu'il fait ensuite exécuter, mettant ainsi fin à la maison des Stauffen.<sup>316</sup>

Son royaume assuré, il va tenter également une expédition en Orient avec plus ou moins de succès en 1267. En effet, son fils Philippe avait épousé la fille du prince d'Achaïe et, dans cette expédition, il était prévu que Charles restaure Baudouin II sur le trône de Constantinople. Dix ans plus tard, il fit faire une autre expédition en Orient après avoir reçu la titulature du royaume de Jérusalem.<sup>317</sup> Mais avant cela, il avait également participé à la croisade au cours de laquelle son frère le roi Saint Louis mourra. Il proclama par après son neveu Philippe III roi de France.<sup>318</sup>

En 1282, il était confronté aux *Vêpres siciliennes*, qu'il va se charger de réprimer. L'évènement, qui peut être comparé aux *Matines de Bruges*, a eu un énorme retentissement à l'époque. A la fin de sa vie, Pierre III d'Aragon débarque en Sicile.<sup>319</sup> C'est à la suite de ce conflit que le roi d'Aragon est excommunié par le pape, ce qui aura pour conséquence de provoquer contre lui une croisade, au cours de laquelle Charles de Valois est fait roi titulaire d'Aragon. La boucle entre le grand-oncle et son petit-neveu est en quelque sorte bouclée.

On vient de constater beaucoup de similitudes entre Anjou et Valois. La première, ce sont les théâtres d'opérations qu'ils ont en commun : le Hainaut, l'Italie et l'Orient. Mais

---

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 50-70.

<sup>316</sup> LEONARD E., *op. cit.*, p. 37-74.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 103-108 ; p. 137-160 ; JEHEL G., *op. cit.*, p. 221-225.

<sup>318</sup> LE GOFF J., *op. cit.*, p. 290-297.

<sup>319</sup> Il était l'époux de Constance de Sicile, l'une des filles de Manfred. En ce qui concerne ce conflit : JEHEL G., *op. cit.*, p. 248-252.

Charles d'Anjou semble avoir été plus chanceux, puisqu'il réussit à obtenir un royaume et ainsi couronner son ambition et qu'il parvint également à monter de façon effective une expédition. On peut également constater que Louis IX ne semble pas spécialement enthousiaste à voir son frère obtenir une couronne dans le sud. Quoi qu'il en soit, en évoquant brièvement la vie de Charles d'Anjou, on constate dès le départ quel genre de conquérant ambitieux fut le roi de Sicile. Après tout, si Saint Louis a servi de modèle pour tous les princes de son époque, Charles d'Anjou n'a-t-il pas servi de modèle pour tous leurs cadets ?

*Louis d'Evreux un prince en retrait :*

*A contrario*, Louis d'Evreux, le plus jeune frère de Philippe le Bel et de Charles de Valois fut un prince très discret. On a pu le voir au côté de ses frères dans les campagnes Flamandes et en particulier lors de la Bataille de Mons-en-Pévèle, où il a eu un comportement héroïque. On a également pu l'apercevoir en rival de son frère Charles lors du règne de leur neveu Philippe le Long. A l'instar de Valois, il est également, après sa mort, le père d'un roi étant donné que, de par le mariage de son fils avec Jeanne de Navarre, il est à l'origine des Evreux-Navarre.

Enfin, si l'on connaît peu de chose de ce prince, on peut tout de même relever qu'il a été un acteur important dans une singulière affaire de revenant. En effet, il a parrainé un personnage, se faisant passer pour Jean de Vierzon, donnant une caution importante à l'imposteur. Le demi-frère du roi fit même une entrée solennelle avec l'imposteur à Tournai.<sup>320</sup> Le véritable Jean, un prince Brabançon, était en réalité décédé quelques années auparavant à la bataille de Courtrai. Le cas est singulier, car il montre également que les « grands » peuvent être dupé dans ce genre d'imposture.<sup>321</sup>

Sur Louis d'Evreux, nous possédons peu d'information et peut-être que finalement la question qui se pose à propos de ce prince, et il n'est pas le premier prince royal dans ce cas, c'est la question du demi-frère du roi ?<sup>322</sup>

---

<sup>320</sup> *Chronique et annales de Gilles Le Muisit. Abbé de Saint-Martin de Tournai (1272-1352), op. cit., p. 18.*

<sup>321</sup> LECUPPRE G., *L'imposture politique au Moyen Âge. La seconde vie des rois*, Paris, PUF, 2005, p. 159 ; p. 167.

<sup>322</sup> Philippe d'Hurepel était en effet le demi-frère de Louis VIII, voir : LEWIS A., *Le sang royal. La famille capétienne et l'Etat*, Paris, Gallimard, 1986, p. 205-209.

*Philippe II de Bourgogne le diplomate :*

Plus jeune fils de Jean II le Bon, rien ne le prédestinait à fonder une dynastie aussi importante. Avant d'être duc de Bourgogne, Philippe avait accompagné son père en campagne contre les Anglais. Il ne manqua pas de bravoure lors de la bataille de Poitiers et n'hésita pas à accompagner son père jusque dans la captivité en Angleterre. C'est pour cette raison qu'il fut récompensé. En effet, le dernier duc de Bourgogne était mort et son duché était revenu à la couronne. Ainsi, Jean le Bon pu le donner à son plus jeune fils.

Il n'était pas prédestiné à avoir une principauté aussi importante, pas plus qu'à posséder des territoires dans les marches du nord. En effet, il avait épousé Marguerite III de Flandre, l'unique héritière du comte de Flandre, et devint de ce fait prince consort dans cette principauté. Le roi de France était partisan de ce mariage, car il craignait, sachant les Anglais au courant de l'importance stratégique de la région et au vu l'absence d'héritier mâle de Louis II de Flandre, que le comté de Flandre tombe dans l'escarcelle d'un prince étranger au royaume de France. Mais, en devenant l'époux de la future comtesse, Philippe dût faire face en Flandre, à partir de 1379, à des révoltes urbaines en Flandre similaires à celles que nous avons déjà vues avec Charles de Valois. En 1382, Philippe participe avec son neveu Charles VI à la bataille de Roosebeke, où ils écrasent les insurgés flamands. Après la bataille, ils ordonnent que Courtrai soit brûlée en raison du symbole évident qu'elle représente depuis 1302. Le conflit prend également une envergure internationale. Dans le contexte du Grand Schisme d'occident, les Anglais soutiennent le pape de Rome, les français celui d'Avignon et la Flandre est l'enjeu de ce conflit, car on craint qu'elle tombe dans l'un ou l'autre camp. Les Anglais débarquent en Flandre et saccagent Bruges. Le comte de Flandre appelle son beau-fils à l'aide et le roi pour finir s'en mêle. Les Anglais comprennent rapidement qu'ils ne peuvent gagner et négocient une trêve. Le conflit avec les Flamands se termina véritablement à la fin de l'année 1385, lorsque toute la Flandre prête allégeance au duc.<sup>323</sup>

Après la mort du comte de Flandre, Philippe s'est posé en successeur de Louis II, mais sa politique dans le Nord ne se limite pas seulement à la Flandre. Il a su négocier des mariages avantageux pour ses enfants, et par ce biais étendre son influence dans la région. Antoine l'un de ses fils avait épousé Jeanne de Luxembourg, la fille de l'un des plus puissants seigneurs de Picardie. Mais ce n'est pas tout, Jeanne duchesse de Brabant était veuve de Venceslas de

---

<sup>323</sup> FAVIER J., *La guerre de Cent ans*, Paris, Fayard, 1980, p. 400 ; Pour plus de précision sur les événements concernant l'acquisition de la Flandre : VAUGHAN R., *Philip the Bold. The formation of the Burgundian State*, Woodbridge, The Boydell Press, 2002, p. 16-38.

Luxembourg et n'avait pas d'enfant. Cela faisait de Marguerite de Flandre l'héritière du duché, en sa qualité de petite fille de Jean III de Brabant. Et lorsque le duc de Gueldre menace le duché de Brabant, Philippe prend ce prétexte pour faire une expédition dans le duché de Gueldre. Une fois la campagne remportée, en remerciement, la duchesse de Brabant cède son duché en nue-propriété à Philippe.<sup>324</sup>

Parmi les autres points à signaler et non des moindres, Philippe a eu l'occasion de conseiller son neveu Charles VI lorsqu'il était en incapacité, d'abord lorsqu'il était mineur, et ensuite lorsque le roi devint fou. Si, dans ce rôle, il visait à combler ses propres intérêts, jamais il n'a cherché à nuire à la couronne ou à son neveu. Un autre fait qui peut lui être rapproché de son ancêtre Charles de Valois (ou dans une moindre mesure Charles d'Anjou qui n'a jamais chercher à nuire à son neveu). Dernier point, Philippe organisa également une croisade, à laquelle il ne participa pas mais, en revanche, son fils Jean y prit part. Encore un autre fait qui rapproche ce prince cadet de ses deux autres prédécesseurs, même si le contexte est différent dans le cas de Philippe.<sup>325</sup>

La seule chose qui semble le distinguer des autres princes cadets est qu'il n'a pas forcément chercher à s'accaparer une couronne ou fonder un royaume indépendant. La construction de ce qu'on appela parfois l'Etat Bourguignon sous Philippe II semble avoir été le fait d'opportun et surtout d'une politique diplomatique bien gérée.

#### *Portrait de cadet :*

A partir des quatre princes cadets que nous avons analysés tout au long de notre exposé, tentons d'observer ce qui se dégage globalement. Tout d'abord, dans le cas de Louis d'Evreux, nous sommes confrontés à l'absence de source concernant ce personnage. Pour autant, à son niveau, il semble sur de nombreux points avoir eu une vie similaire à Charles de Valois, servant de chef militaire au service de son frère Philippe IV, et de conseiller pour ses neveux. Ce qui le distingue toutefois de Valois est l'absence d'ambition particulière. Mais peut-être, concernant ce personnage, faut-il prendre également en compte qu'en plus d'être un prince cadet il n'était

---

<sup>324</sup> CALMETTE J., *Les Grands Ducs de Bourgogne*, Paris, Albin Michel, 1956, p. 72.

<sup>325</sup> Sur la croisade de Nicopolis ainsi que sur l'idéal de la croisade à la cours de Bourgogne : VAUGHAN R., *op. cit.*, p. 59-78 ; PAVIOT J., *Les Ducs de Bourgogne. La croisade et l'Orient*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004.

que le demi-frère d'un roi, ce qui peut avoir amené les chroniqueurs à négliger le personnage, ou peut-être pour cette raison il a eu un rôle moins important à jouer ?

En ce qui concerne Charles d'Anjou, on peut autant le voir comme un « miroir inversé » de Charles de Valois. En effet, si l'un passa une grande partie de sa vie en Italie et eut une aventure dans les marches du nord, et l'autre dans les régions septentrionales avec une parenthèse italienne, les deux vies ont également d'autres points de divergences. En premier lieu, Charles d'Anjou est un aventurier qui dès le départ a eu l'ambition de s'émanciper d'un frère aîné bien oppressant, qui marqua énormément son époque, ce qui peut expliquer pourquoi l'Angevin a voulu dès le départ tenter sa chance dans le Hainaut. Charles de Valois a eu certes aussi un frère imposant qui marqua lui aussi son époque, mais si on ne peut pas dire qu'il était dénué d'ambition, il semble plus opportuniste que prompt à provoquer les opportunités. Nous pensons notamment à la croisade d'Aragon, où le jeune Valois s'est vu proposé la couronne d'Aragon, avec le désastre que l'on sait. Par la suite, il ne cessa de courir après d'autres couronnes, que ce soit par mariage (la couronne de l'empire d'Orient) ou comme candidat malheureux à l'Empire.<sup>326</sup> Il y eut également la proposition de la couronne d'Arles.<sup>327</sup>

Ce qui distingue les deux Charles, c'est que l'Angevin réussit à obtenir une couronne et qu'il installa une dynastie relativement durable en Italie, alors que Valois n'a pas eu l'opportunité d'avoir la gestion des territoires au nord. Le prince avait certes des domaines importants, mais cela ne valait pas une couronne. Est-ce cette absence de couronne qui fit que le comte de Valois resta fidèle à son frère et qu'il eut un rôle important au sein du Conseil de ses neveux ? Charles d'Anjou n'a certes pas été infidèle à son frère mais, ayant un royaume autonome à gérer, il a eu une attitude plus indépendante par rapport à la couronne de France. Avant d'être roi, il obéit tout de même à son frère lorsque ses actions vont à l'encontre des intérêts du royaume de France, comme lors de son intervention en Hainaut.

Pour Philippe II de Bourgogne, les choses semblent également différentes. Recevant en un duché important, en récompense de sa bravoure et de sa fidélité, il n'a pas eu forcément l'ambition de se constituer une entité indépendante. Cela pose plus généralement la question de savoir si les princes Bourguignons ont voulu se constituer un Etat autonome par rapport au royaume de France ou s'ils se sont vus avant tout comme des princes français et sujets du roi ? Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne Philippe II de Bourgogne, il sembla aussi agir au gré des

---

<sup>326</sup> Du reste, il n'était pas le premier prince Capétien qui a eu l'opportunité d'être couronné empereur Empereur du Saint-Empire, puisque son père a également eu cette opportunité. FAVIER J., *Philippe le Bel, op. cit.*, p. 295.

<sup>327</sup> On peut également se poser la question du sérieux autour de cette opportunité.

événements. Son mariage avantageux avec la Flandre est également dans l'intérêt du royaume de France, étant donné que Marguerite III de Flandre était la seule héritière du comté de Flandre et qu'un mariage avec un prince étranger pouvait signifier la perte du comté pour le royaume.<sup>328</sup> Par la suite, le duc eut une politique régionale dans les marches du nord, qui permit l'extension des possessions bourguignonnes que l'on connaît. Ce que cela met en lumière, c'est que, depuis au moins la moitié du XIIIe siècle, il y a des intérêts qui se jouent dans cette région.<sup>329</sup> Charles de Valois y passa une grande partie de sa vie à y guerroyer ou y mener des missions diplomatiques, tout comme son frère Louis. Quant à Charles d'Anjou, il tenta une entreprise personnelle pour obtenir un comté. C'est l'un des aspects que mettent lumière ces différents cadets.

En ce qui concerne le comportement de ces différents princes, ce qui se dégage c'est à la fois une indépendance et une fidélité à la famille royale dont ils sont issus eux-mêmes. Cela met en évidence ce qui fait la singularité de la famille capétienne : la bonne entente entre les différents individus composants cette famille.<sup>330</sup> Ajoutons à cela que depuis Hugues Capet en 987, les Capétiens ne connurent aucune crise de succession jusqu'en 1316 et surtout en 1328. Un point important qui marque l'époque de Charles de Valois, est que pour la première fois, les Capétiens subissent une crise de succession majeure et pourtant Valois qui était l'homme le plus puissant du royaume, ne tenta pas de nuire aux intérêts de celui-ci.

Par rapport à l'indépendance, on constate que chacun de ces princes, à des degrés divers, ont voulu marquer leur autonomie par rapport à la couronne. Certes, pas en s'émancipant de celle-ci et il est même possible que dans l'hypothèse où Charles de Valois était devenu Empereur du Saint-Empire, il restait un Capétien avant tout et par conséquent un allié précieux pour la couronne de France.<sup>331</sup> Mais chacun de ses princes a eu en commun de vouloir, comme tous princes de l'époque, agrandir son domaine. Cela peut d'ailleurs s'expliquer par le fait que, très tôt, ils n'ont plus eu l'opportunité d'être roi de France si cela avait été leur ambition.

---

<sup>328</sup> Comme déjà expliqué, l'Angleterre y compris à cette époque, avait des intérêts dans la région, et cela étant d'autant plus important que le contexte était la Guerre de Cent ans.

<sup>329</sup> Et peut-être même encore avant, rappelons le mariage de Philippe-Auguste avec Isabelle de Hainaut.

<sup>330</sup> La famille Plantagenet en Angleterre pour n'en citer qu'une. Mais dans le passé il y eu des querelles entre prince issu de la maison capétienne, néanmoins au XIIIe siècle cela semble bien révolu. LEWIS A., *op. cit.*, p. 229.

<sup>331</sup> C'est en tout cas ce qui était visé.







## *Conclusion :*

Lorsqu'on évoque Charles de Valois, on a tendance à ne le résumer qu'à son statut de père du roi Philippe VI. Il est vrai que l'on peut se demander ce qu'aurait retenu l'histoire du comte de Valois, s'il n'avait pas été le père d'un roi de façon posthume. Cependant le personnage est loin de se résumer à ce fait. En effet, Charles de Valois a été un prince au service de sa famille et de la couronne, n'hésitant pas à mettre de côté ses ambitions personnelles, lorsque les circonstances le demandaient. Il a été respectivement chef de guerre, conseiller de plusieurs rois, et il a mené des missions diplomatiques pour le royaume de France.

En tant que militaire nous avons vu que Philippe le Bel en faisait un de ses chefs de guerres incontournables, en particulier dans les campagnes menées contre les Flamands. Dans les principautés du Nord, ses actions militaires commencent en 1292 contre le comte de Hainaut, mission au cours de laquelle il s'acquitte de sa tâche sans combattre. Il revient dans le Nord, en 1297, pour mener notamment au côté de son frère Philippe IV, la première campagne contre les Flamands. En 1300, c'est lui qui est le lieutenant du roi sur le terrain, et qui mène les opérations. Occasion unique pour lui d'être à la tête des opérations, il s'acquitte honorablement de sa tâche. Pendant son absence en Italie, les Français sont battus à Courtrai, et nous pensons que son absence est pour beaucoup dans l'échec de cette bataille, ainsi que dans les opérations suivantes la défaite Française. Ce qu'on n'a pu observer, c'est que lorsque le prince est absent du royaume, les principautés du Nord reviennent à lui, car c'est indubitablement la défaite de Courtrai qui a forcé Charles de Valois à revenir d'Italie. Mais une fois revenu, il va seconder son frère dans la campagne cherchant à venger les morts de Courtrai, et s'il n'a pas un aussi grand rôle qu'en 1300, on relèvera tout de même que les chroniqueurs mettent en avant sa bravoure lors de la bataille de Mons-en-Pévèle. Le prince a encore l'occasion de participer à des campagnes en Flandre après le règne de Philippe le Bel, mais l'on sait beaucoup moins de chose à ce sujet.

On peut donc décemment voir en Charles de Valois, à la fois un chef militaire compétent et un soldat courageux reconnu comme tel par son frère. Jamais il n'hésita à le nommer à des postes importants dans l'armée (et pas seulement dans les marches du Nord), et un soldat courageux. Toutefois, nous avons pu observer qu'il pouvait être un commandant brutal, mais cela n'est pas un fait exceptionnel pour l'époque. A contrario, nous avons pu observer que durant les différentes campagnes qu'il a menées, il a su se montrer conciliant avec les populations Flamandes, notamment les habitants des villes.

En dehors de ce rôle de chef militaire au service de la couronne, Charles de Valois a également de l'ambition personnelle, à plusieurs reprises il tente de s'accaparer une couronne, mais sans succès. S'il était frère de roi, un statut dont nous avons vu qu'il était considéré comme prestigieux, Charles n'était que comte, et c'est probablement pour cette raison qu'il a cherché à conclure des mariages avantageux pour lui-même, ainsi que pour ses enfants. Mais là aussi, ces mariages ne sont pas dénués d'intérêt pour la couronne, puisque par exemple le mariage de sa fille Jeanne avec Guillaume de Hainaut, vise avant tout à consolider l'alliance avec ce comté. Outre ses alliances politiques, Charles de Valois a également été un agent diplomatique au service de son frère (rôle que Philippe IV semble avoir plus souvent préféré confier à son autre frère Louis d'Evreux). On l'a notamment vu présent lors de négociation avec les Flamands, moment durant lequel il est éclipsé par Enguerrand de Marigny. C'est à cette occasion, que Charles semble voir naître une haine par rapport à ce personnage, haine qui continua de grandir notamment lorsque Marigny préféra conclure la paix avec les Flamands, plutôt que d'opter pour une option belliqueuse. L'aboutissement de cette rivalité, on la connaît, est l'exécution du conseiller de Philippe IV.

Enfin, dernière facette du personnage que nous avons pu observer, son implication politique dans les affaires du royaume. Après la mort de son frère, il est l'homme fort du royaume, n'hésitant probablement pas à monnayer son soutien dans les différentes successions qui vont avoir lieu dans les années 1310. Cela n'est pas sans répercussion dans ses affaires matrimoniales au Nord du royaume, puisqu'il est complètement lésé par son neveu Philippe V, qui l'empêche de conclure un mariage entre une de ses filles et Robert de Crécy, le fils de Louis de Nevers.

On a pu constater tout au long de notre étude, que la vie de Charles de Valois semble avoir été marquée par les principautés du Nord. Il a mené des actions diverses sur le terrain, il a entretenu Jean de Condé un artiste issu du Hainaut, marié ses filles à des princes Septentrionaux. Mais nous pensons également, que cette région avait un impact important sur la vie de Charles, dans la mesure où même dans les moments où il s'en est éloignée, celle-ci revenait tout aussi rapidement à lui. Ainsi, quand il est en Italie, le désastre de Courtrai le rappelle en France. Les échecs de ses rêves de grandeur en Orient ou d'accession au trône de l'Empire, le ramènent rapidement dans les marches du Nord. Nous pensons que si le prince a voulu parfois s'émanciper du royaume de France, il restait fortement ancré dans les régions du Nord, parce qu'il était pris par les événements, et que les Capétiens menaient depuis le XIII<sup>e</sup> siècle une politique qui les amenait à s'intéresser à ces régions. Au moment où Philippe le Bel

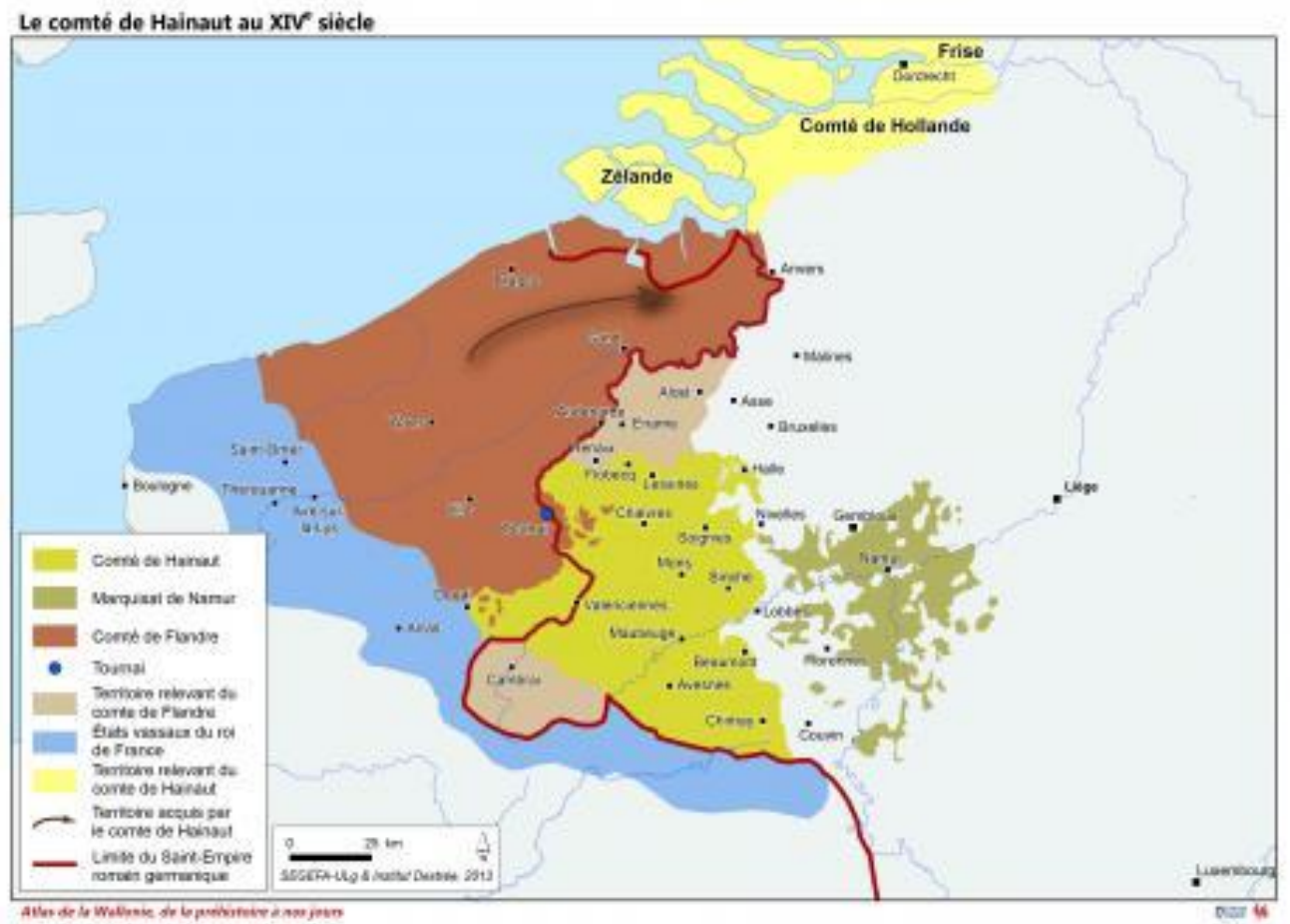
devient roi, les Capétiens forment une des familles les plus puissantes du royaume, ce qui a pour conséquence que Philippe IV voulu étendre les frontières de son royaume. Lui-même voulant continuer la politique de ses prédécesseurs a été emmené à s'intéresser à ces régions au nord du royaume, tout en ayant pour ambition de les sécuriser. En effet, elles constituent un enjeu stratégique, à la fois sur plan militaire et sur le plan commercial. De ce fait, Charles a lui-même été emmené dans les régions Septentrionales, étant donné qu'il a voulu servir son frère, car comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, à l'instar d'autres princes capétiens, il a été d'une fidélité exemplaire.

Tout au long de sa vie, il a combattu dans les marches du Nord (et pas seulement), mené des actions diplomatiques et politiques au service de la France, tenté de se forger pour lui-même un royaume, et étendre ses possessions. Finalement, demandons-nous si Charles de Valois avant d'être père de roi, frère de roi, fils de roi, n'était pas un prince semblable à tout ceux de son époque ?



## Annexes :

Carte centré sur le Hainaut, au moment de la querelle des Dampierre et des Avesnes :



Carte des différentes principautés à l'aube du XIVe siècle :



Autre carte des différents comté au XIVe siècle :



Les différentes cartes sont issues du site [connaitrelawallonie.wallonie.be](http://connaitrelawallonie.wallonie.be).

## Les personnages :

### *Les Capétiens :*

Philippe le Bel : roi de France, frère de Charles de Valois, père de Louis X, Philippe V, Charles IV.

Louis d'Evreux : le demi-frère de Philippe le Bel et de Charles de Valois.

Louis X : fils de Philippe le Bel, roi de France, neveu de Charles de Valois.

Philippe V dit le Long : Fils de Philippe le Bel, roi de France, neveu de Charles de Valois.

Charles IV dit le Bel : Fils de Philippe le Bel, roi de France, neveu de Charles de Valois.

### *Les Avesnes :*

Jean Ier d'Avesnes : fils de Bouchard d'Avesnes et de Marguerite de Constantinople, marié à Adélaïde de Hollande.

Jean II d'Avesnes : comte de Hainaut sous le nom de Jean Ier de Hainaut. Florent V de Hollande est assassiné, et il devint comte de Hollande également.

Guillaume Ier de Hainaut : fils de Jean II d'Avesnes, comte de Hainaut, époux de Jeanne de Valois, père de Philippa de Hainaut l'épouse d'Edouard III d'Angleterre.

### *Les Dampierre :*

Gui de Dampierre : comte de Flandre, fils de Guillaume II de Dampierre, le second époux de Marguerite de Constantinople.

Robert de Béthune : Robert III de Flandre, fils de Gui de Dampierre, issu de son premier mariage avec Mahaut de Béthune.

Guillaume Ier de Crèvecoeur : sire de Termonde, fils de Gui de Dampierre.

Philippe de Thiette : fils de Gui de Dampierre.

Jean Ier de Namur : fils de Gui de Dampierre, issu de son second mariage avec Isabelle de Luxembourg, comte de Namur.

Gui de Namur : fils de Gui de Dampierre, issu de son second mariage avec Isabelle de Luxembourg, comte de Zélande, défait à Zierikzee.

Philippine de Dampierre : fille de Gui de Dampierre, issu de son second mariage avec Isabelle de Luxembourg, morte en captivité.

Guillaume de Juliers : petit-fils de Gui de Dampierre, mort à la bataille de Mons-en-Pévèle.





## Sources :

- *Annales Monastici*, éd. par H. R. Luard, Vol. 3, Londres, Longman, 1866,
- *Annales Gandenses*, éd. par F. Funck-Brentano, Paris, Picard, 1896.
- *Annales Gandenses*, éd. par H. Johnstone, Oxford, Clarendon, 1985.
- *Chronique Parisienne anonyme du XIVe siècle*, éd. par Hellot A., Paris, Daupeley-gouverneur, 1884.
- *Chronicles of the reigns of Ed. I and Ed. II*, éd. par W. Stubbs, Vol. 1, Londres, Longman, 1882,
- *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*, éd. par F. Funck-Brentano, Paris, Picard, 1899.
- *Chronique Parisienne anonyme du XIVe siècle*, éd. par Hellot A., Paris, Daupeley-gouverneur, 1884.
- *Chronique et annales de Gilles Le Muisit. Abbé de Saint-Martin de Tournai (1272-1352)*, éd. par H. Lemaître, Paris, Renouard, 1906.
- *Chronique latine de Guillaume de Nangis de 1113 à 1300. Avec les continuations de cette chronique de 1300 à 1368*, éd. par H. Géraud, 2 vol., New York, Johnson Reprint Corporation, 1965.
- *Chronique métrique attribuée à Geoffroy de Paris*, éd. par A. Diverrès, Paris, Les Belles Lettres, 1956.
- *Chronique métrique de Godefroy de Paris*, éd. par J-A Buchon dans, *Collection des chroniques nationales françaises*, t. 9, Paris, Verdière, 1827. P.263-267.
- *Chronique normande du XIVe siècle*, éd. par A. Molinier et E. Molinier, Paris, Renouard, 1882.
- *Chronographia regum francorum*, éd. par H. Moranvillé, t. 1, Paris, Renouard, 1891.
- *Codex diplomaticus Flandriae*, éd. par T. Limbourg-Stirum, vol. 1, Bruges, Zutterre, 1879-1889.
- GIOVANNI VILLANI, *Nuova Cronica*, éd. par G. Porta, t. 2, Parme, Fondazione Pietro Bembo, 1991.
- *Grandes Chroniques de France*, éd. par J. Viard, vol. 8, Paris, Société de l'histoire de France, 1934.
- *Grandes Chroniques de France*, éd. par J. Viard, vol. 9, Paris, Société de l'histoire de France, 1934.

- « Guillaume Guiart. La Branche des royaux lignages », éd. par N. de Wailly et L. Delisle, dans *Recueil des historiens de Gaules et de la France*, t. XXII, Paris, Victor Palmé, 1904, p. 170-300.
- GUILLAUME GUIART, *Branche des royaux lignages*, éd. par J-A Buchon, dans *Collection des Chroniques nationales*, T. VIII, Paris, Verdière, 1828.
- *Istore et croniques de Flandre*, éd. par J. Kervyn de Lettenhove, vol. 1, Bruxelles, Hayez, 1879-1880.
- JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly myrieur des histors*, éd. par A. Borgnet et S. Bormans, Bruxelles, Hayez, 1864-1887.
- *Lettres inédites de Philippe le Bel*, éd. par A. Baudouin, Paris, Champion, 1887.
- LODEWIJK VAN VELTHEM, *De Guldensporenslag. Een fragment uit de Voortzetting van de Spiegel Historiaeel uitgegeven met een inleiding en aantekeningen*, éd. par W. Waterschoot, La Haye, 1979.
- LODEWIJK VAN VELTHEM, *Voortzetting van de Spiegel Historiaeel (1248-1316)*, éd. Par H. Van der Linden, W. Lodewijk De Vreese, Paul De Keyzer et Adolf Van Loey, 3 vol., Bruxelles, Hayez, 1906-1938.
- *Recueil des chroniques de Flandre*, éd. par J-J De Smet, Bruxelles, Hayez, 1837-1865.

## *Bibliographie :*

### *Travaux :*

### *Dictionnaires :*

- FAVIER J., *Dictionnaire de la France Médiévale*, Paris, Fayard, 1993.
- GREIMAS J., *Dictionnaire de l'ancien français. Le Moyen Âge*, Paris, Larousse, 1992.

### *Ouvrages généraux :*

- BOGDAN H., *L'histoire d'Allemagne*, Paris, Perrin, 2003
- BOURIN-DERRUAU M., *Nouvelles histoire de la France médiévale. Temps d'équilibres temps de rupture (XIIIe siècle)*, t. 4, Paris, Le Seuil, 1990.
- CASSARD J-C., *L'âge d'or capétien. 1180-1328*, Paris, Belin, 2011.
- CONTAMINE P., *La noblesse au royaume de France. De Philippe le Bel à Louis XI*, Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1997.
- CONTAMINE P. (dir.), *Le Moyen Âge. Le Roi, l'Eglise, les grands, le peuple*, Paris, Le Seuil, 2002.
- FAVIER J., *La guerre de Cent ans*, Paris, Fayard, 1980.
- FAWTIER R., *L'Europe occidentale de 1270 à 1380*, t. 1, Paris, PUF, 1940.
- LALOU E., *Itinéraire de Philippe IV le Bel*, 2 vol., Paris, De Boccard, 2007.
- LANGLOIS C-V., *Saint Louis, Philippe le Bel. Les derniers Capétiens directs (1226-1338)*, Paris, Hachette, 1901.
- LE CLECH S., *Philippe IV le Bel et les derniers capétiens*, Paris, Tallandier, 2002.
- LEONARD E., *Les Angevins de Naples*, Paris, PUF, 1956.
- LEWIS A., *Le Sang royal. La famille capétienne et l'Etat*, Paris, Gallimard, 1986.

### *Historiographie :*

- BIZIÈRE J-M et VAYSSIÈRE P., *Histoire et historiens*, Paris, Hachette, 1995.
- GUENÉE B., *Comment on écrit l'histoire au XIIIe siècle. Primat le Roman des roys*, Paris, CNRS, 2016.
- GUENÉE B., *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1980.

*Biographies :*

- BALDWIN J., *Philippe Auguste et son gouvernement. Les fondations du pouvoir royal en France au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1991.
- FAVIER J., *Philippe le Bel*, Paris, Fayard, 1980.
- JEHEL G., *Charles d'Anjou (1226-1285), comte d'Anjou et de Provence, roi de Sicile et de Jérusalem. Un capétien en Méditerranée*, Amiens, Cahmer, 2005.
- LANGLOIS C-V., *Le règne de Philippe III le Hardi*, Paris, Hachette, 1887.
- LE GOFF J., *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996,
- LEHUGEUR P. *Philippe V le long. Roi de France (1316-1322)*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1931.
- DE LÉVIS MIREPOIX A., *Le siècle de Philippe le Bel*, Paris, Amiot-Dumont, 1954.
- PARAVICINI A., *Boniface VIII. Une pape hérétique ?*, Paris, Payot et Rivages, 2003.
- PETIT J., *Charles de Valois*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1900.
- PRESTWICH M., *Edward I*, Londres, Methuen London, 1988.
- SIVÉRY G., *Philippe III le Hardi*, Paris, Fayard, 2003.

*Histoire militaire :*

- CONTAMINE P., *La guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1992, p. 365-389.
- FLORI J., *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 2012.
- HÉLARY X. *L'armée du roi de France. La guerre de Saint Louis à Philippe le Bel*, Paris, Perrin, 2012.
- VALE M., *War and Chivalry*, Londres, Duckworth, 1981.

*Histoire politique :*

- LECUPPRE G., *L'imposture politique au Moyen Âge. La seconde vie des rois*, Paris, Presses universitaires de France, 2005.

*Histoire culturelle :*

- SOT M., BOUDER J-P et SIRINELLI J-F (dir.) *e.a*, *Histoire culturelle de la France. Le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1997.

*Sur les principautés :*

- BOONE M., *A la recherche d'une modernité civique. La société urbaine des anciens Pays-Bas au bas Moyen Âge*, Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles, 2010.
- DECAVELE J. (dir.), *Gand. Apologie d'une ville rebelle*, Anvers, Fonds Mercator, 1989.
- DELCAMBRE E., *Les relations de la France avec le Hainaut. Depuis l'avènement de Jean II d'Avesnes comte de Hainaut jusqu'à la conclusion de l'alliance franco-hennuyère (1280-1297)*, Mons, Union des Imprimeries, 1930.
- DUVIVIER C., *Les influences française et germanique en Belgique au XIIIe siècle. La querelle des d'Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes*, 2 t., Bruxelles, T. Falk, 1894.
- FUNCK-BRENTANO F., *Philippe le Bel. Les origines de la Guerre de cent ans*, Paris, Champion, 1897.
- NICHOLAS D., *Medieval Flanders*, Londres, Longman, 1992.
- LESTOCQUOY J., *Histoire de la Flandre et de l'Artois*, Paris, PUF, 1949.
- PAVIOT J., *Bruges 1300-1500*, Paris, Autrement, 2002.
- PLATELLE H. et CLAUZEL D., *Histoire des provinces françaises du Nord. Des principautés à l'empire de Charles Quint (900-1519)*, Arras, Artois presse université, 1989.
- PIERRARD P., *Histoire du Nord*, Paris, Hachette, 1978.
- PROVOST A. (dir.), *Les comtes d'Artois et leurs archives. Histoire, mémoire et pouvoir au Moyen Âge*, Arras, Artois presses université, 2012.
- VAN UYTVEN R, BRUNEEL C. et KOLDEWEIJ A. M. *e.a.*, *Histoire du Brabant. Du duché à nos jours*, Zwolle, Waanders, 2004.

*La bataille de Courtrai :*

- HÉLARY X., *Coutrai. 11 juillet 1302*, Paris, Tallandier, 2012.
- VAN CAENEGEM R. (dir.), *1302 le désastre de Courtrai. Mythe et réalité de la bataille des Éperons d'or*, Anvers, Fonds Mercator, 2002.
- VERBRUGEN J-F., *1302 in Vlaanderen. De Guldensporenslag*, Bruxelles, Koninklijk Legermuseum, 1977.

*La bataille de Mons-en-Pévèle :*

- HUGOT G., *La bataille de Mons-en-Pévèle. 18 août 1304*, Mons-en-Baroeul, association Mons-en-Pévèle 2004, 2003.

*L'histoire des ducs de Bourgogne :*

- CALMETTE J., *Les Grands Ducs de Bourgogne*, Paris, Albin Michel, 1956.
- PAVIOT J., *Les Ducs de Bourgogne. La croisade et l'Orient*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004.
- SCHNERB B., *L'Etat Bourguignon*, Paris, Perrin, 2005.
- VAUGHAN R., *Philip the Bold. The formation of the Burgundian State*, Woodbridge, The Boydell Press, 2002.

*Articles :*

- DELMAIRE B., « La guerre en Artois après la bataille de Courtrai (1302-1303) », dans *La guerre et la paix. Frontières et violences au Moyen Âge. Secrétariat d'Etat aux universités. Comité des travaux historiques et scientifique. Actes du 101<sup>e</sup> Congrès national des sociétés savantes*, Paris, Bibliothèque nationale, 1978, p. 131-142.

- FRIEDEN PHILIPPE., « La révolution Marigny. Les rapports de la *Chronique métrique* dans la BNF, fr. 146 », dans BELLON-MÉGUELLE H. (dir.), *La moisson des lettres. L'invention littéraire autour de 1300*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 131-142.
- HÉLARY X., « Délégation du pouvoir et contrôle des officiers. Les lieutenants du roi sous Philippe III et Philippe IV », dans FELLER L. (dir.), *Contrôler les Agents du pouvoir. Actes du colloque tenu à Marne-la-Vallée en juin 2002*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 169-190.
- (D)'HERBOMEZ A., « Notes et documents pour servir à l'histoire des rois fils de Philippe le Bel », dans *Bibliothèque de l'école des chartes*, vol. 59, n°1, 1898, p. 502-503.
- LECUPPRE G., «L'oncle usurpateur à la fin du Moyen Âge », dans AURELL M. (dir.), *La parentée déchirée. Les luttes intrafamiliales au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2010, 147-156.
- LECUPPRE G., « faveur et trahison à la cour d'Angleterre au XIVe siècle », dans BILLORÉ M. et SORIA M. (dir.), *La trahison au Moyen Âge. De la monstruosité au crime politique (Ve-XVe s.)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 197-206.
- MOEGLIN J-M., « La Frontière introuvable : l'Ostrevant », dans ALLIROT A-H. *Une histoire pour un royaume. XIIIe-XVe siècle*, Paris, Perrin, 2010, p. 381-392.
- SORIA M., « conclusion. L'empoisonneuse ou l'éternel féminin », dans BODIQU L., CHAUVAUD F. et SORIA M. (dir), *Les vénéneuses. Figures d'empoisonneuses de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, PUR, 2015.
- VAN COOLPUT-STORMS C., « Le Hennuyer et le Parisien. Un ou deux Jean de Condé ? », dans BELLON-MÉGUELLE H. (dir.), *La moisson des lettres. L'invention littéraire autour de 1300*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 131-142.



## Table des matières :

Introduction .....	5
Présentation : .....	7
Problématique : .....	8
Contexte : .....	10
Présentation des sources : .....	21
Présentation des travaux : .....	26
Perspective : .....	32
Chapitre I : Un prince capétien en Hainaut .....	35
Chapitre II : Les deux premières campagnes de Flandre.....	45
Vers la guerre en Flandre : .....	45
La guerre de Flandre : .....	48
Chapitre III : De Courtrai à Mons-en-Pévèle .....	67
Chapitre IV : Après Athis.....	85
Le traité d’Athis : .....	85
Les affaires matrimoniales dans le Nord : .....	86
Une rivalité naissante : .....	89
Les dernières années : .....	95
Chapitre V : Les cadets .....	101
Conclusion : .....	113
Annexes : .....	117
Sources : .....	123
Bibliographie : .....	125